

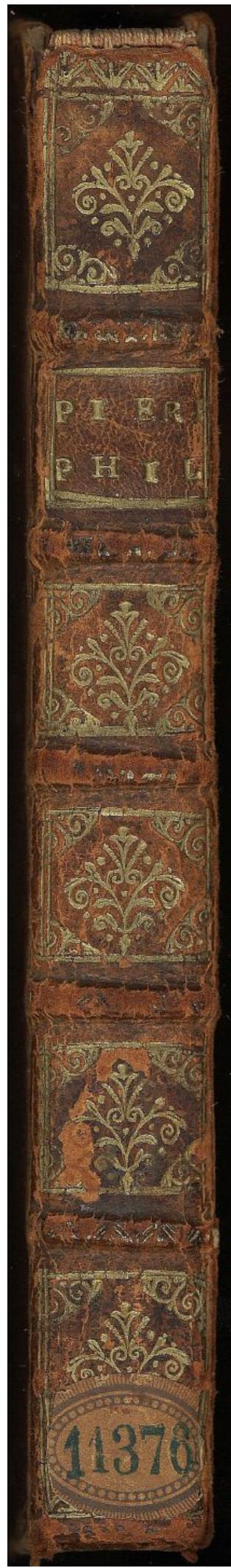
*Bibliothèque numérique*

medic@

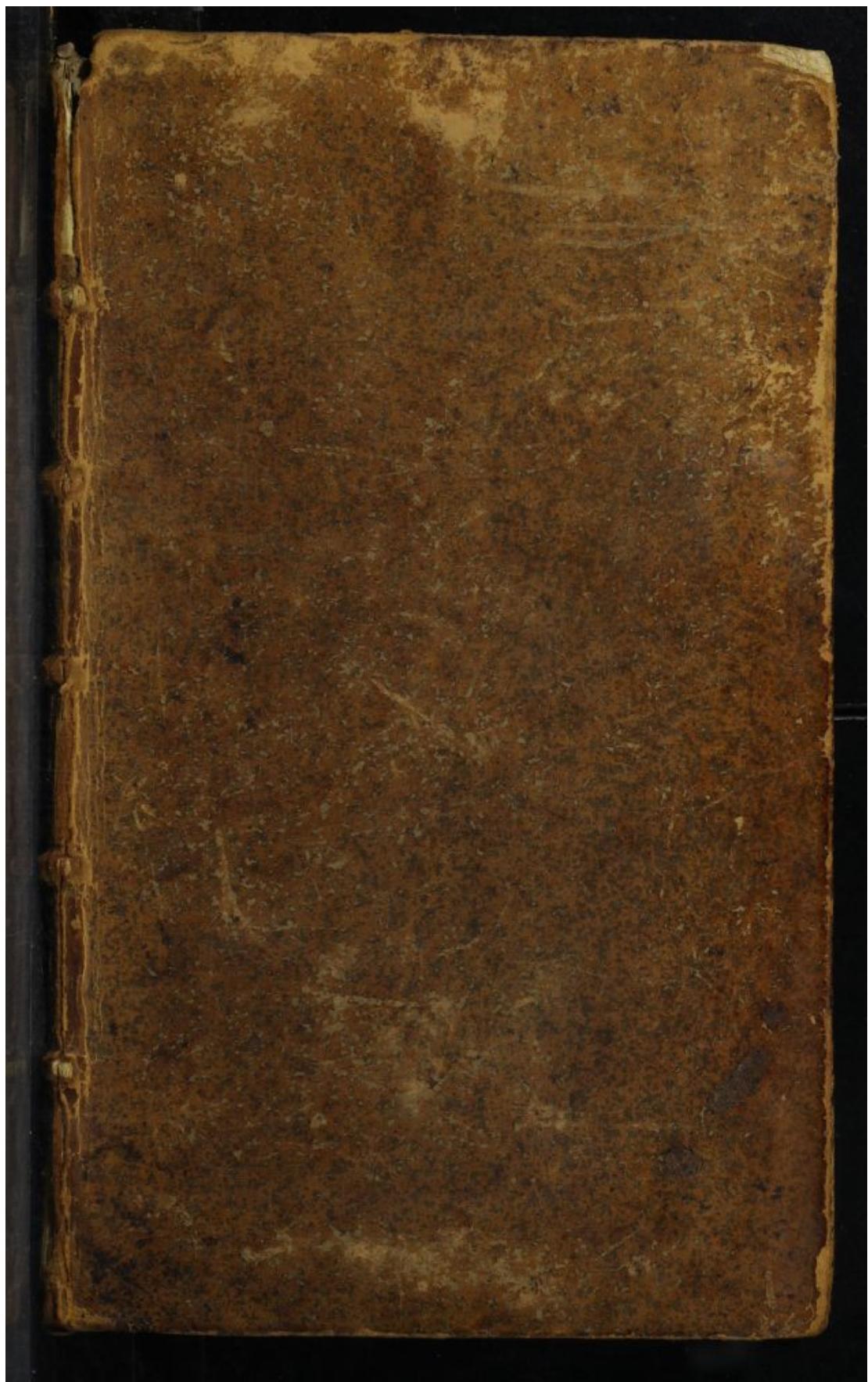
**Pousse, François. Examen des principes des Alchymistes sur la pierre philosophale.**

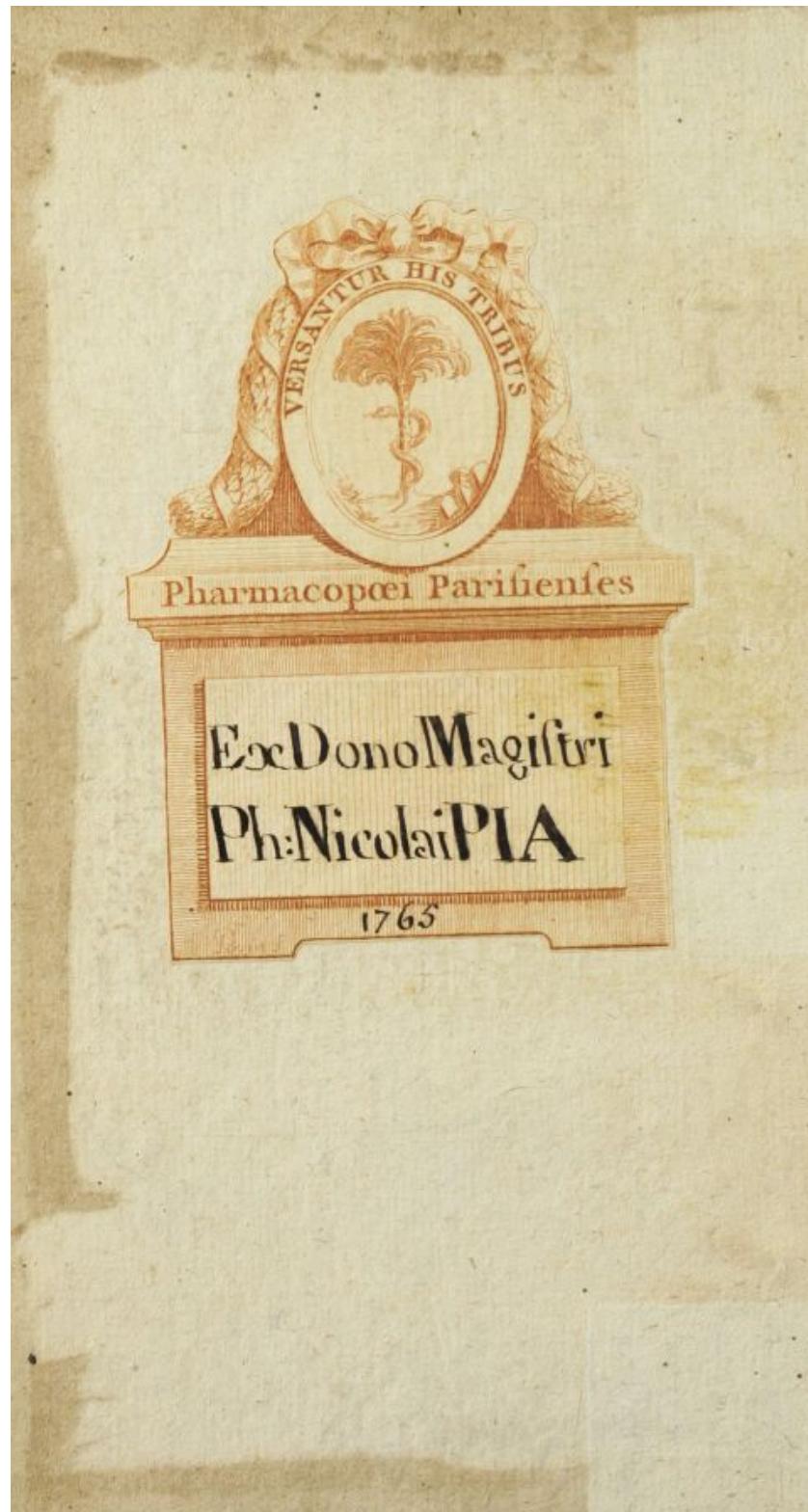
*A Paris, chez Daniel Jollet, au bout du Pont Saint Michel, du côté du Marché neuf, au Livre Royal. [Chez] Barthelemy Girin, rue S. Jacque, vis à vis la rue du Plâtre, à la Providence. M. DCCXI. Avec approbation & privilege du Roy. De l'Imprimerie de J. Fr, 1711.*

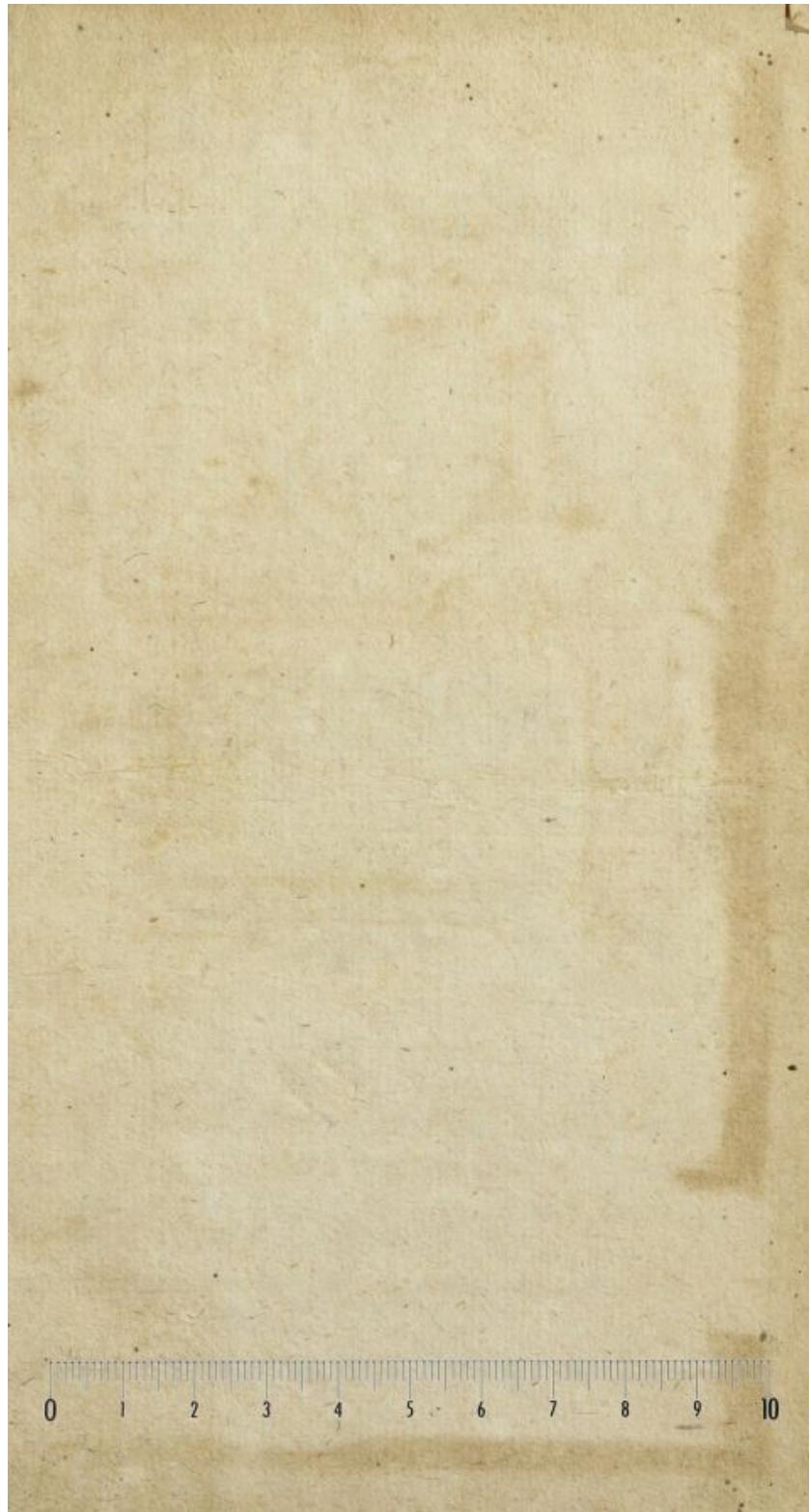
*Cote : BIU Santé Pharmacie RES 11376*

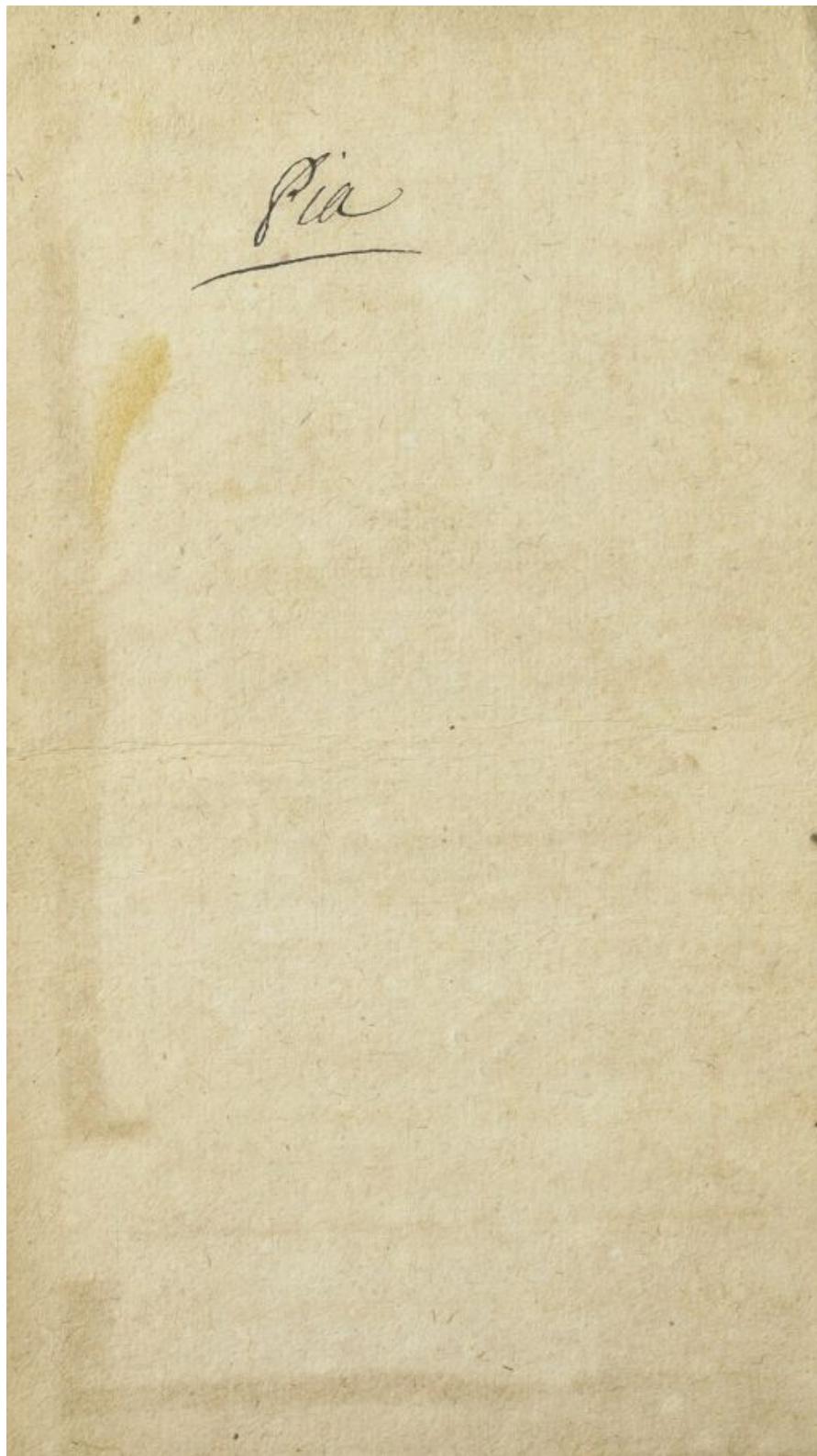


Examen des principes des Alchymistes sur la pierre philosophale. - [page 1](#) sur 285









Res 11376 11.376

# EXAMEN DES PRINCIPES DES ALCHYMISTES SUR LA PIERRE

PHILOSOPHALE.

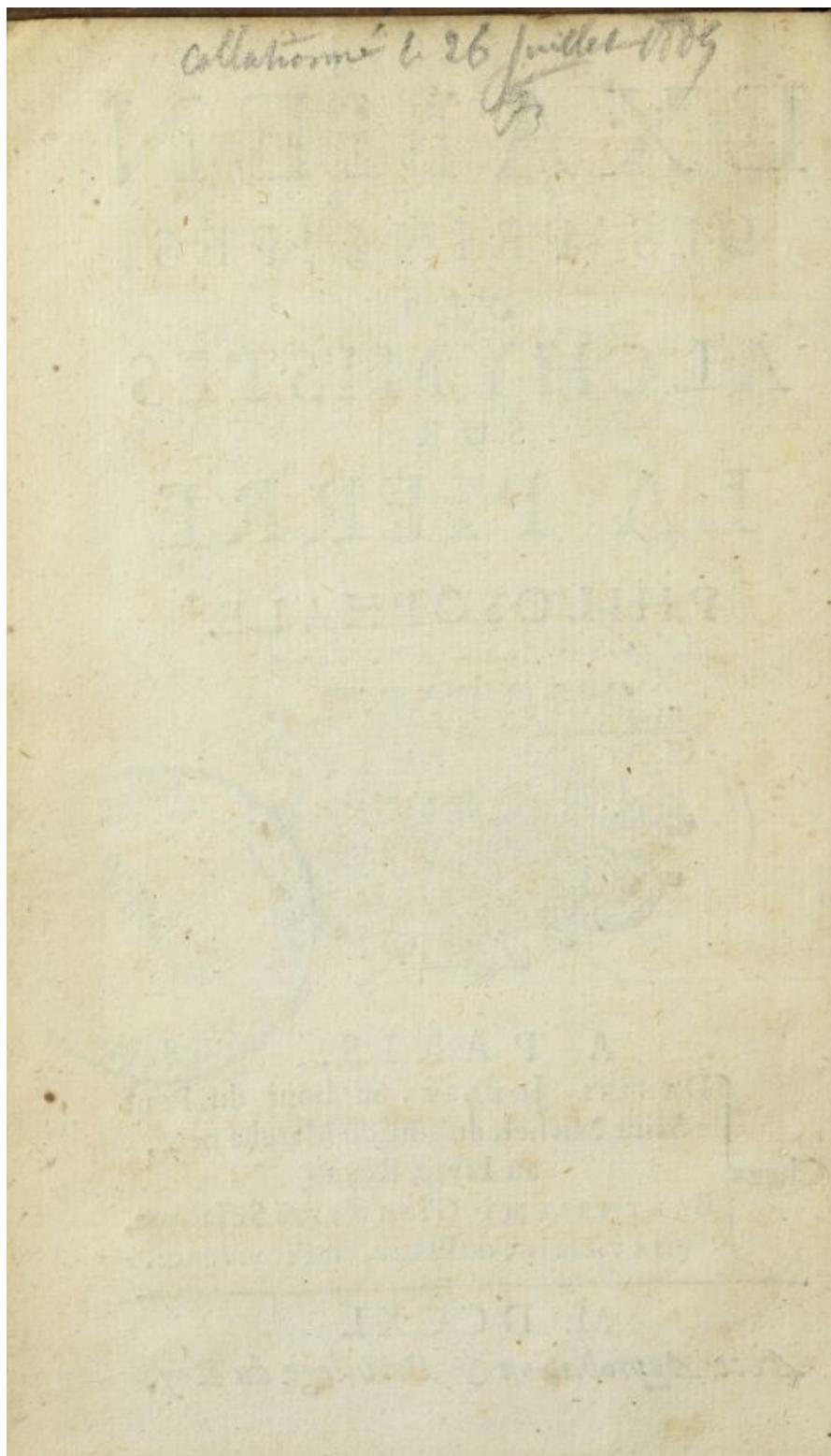
par François Pousse, docteur en médecine.



A PARIS,  
Chez DANIEL JOLLET, au bout du Pont  
Saint Michel, du côté du Marché neuf,  
au Livre Royal.  
Chez BARTHELEMY GIRIN, rue S. Jacque,  
vis à vis la rue du Plâtre, à la Providence.

M. DCCXI.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*



A MONSIEUR  
MONSIEUR  
JEAN-PAUL BIGNON  
ABBE' DE S. QUENTIN DE LISLE,  
CONSEILLER D'ETAT  
ORDINAIRE,  
PRESIDENT  
DES ACADEMIES ROYALES  
DES SCIENCES ET MEDAILLES,  
Et l'un des Quarante de l'Académie  
Française.



MONSIEUR,



*La présomption de la plupart  
des gens qui se mêlent d'écrire,  
à ij*

E P I S T R E.

leur donne la liberté de tout entreprendre ; & sans se soumettre aux rigueurs d'une reflexion qui condamneroit leur dessein , ils en font paroître par avance l'execution. Je suis un de ces temeraires , & peut-être le suis-je encore plus que les autres , puisque j'ose mettre Vôtre illustre nom à la tête d'un ouvrage qui tend à ravir le bonheur d'une infinité de personnes. Je ne scai si Vôtre justice pourra souffrir que sous son autorité l'on aille causer un désordre qui détrône les Rois , & qui pour un Sceptre que leur donnait l'Alchymie , leur fait reprendre la boulette , & des plus grands Médecins du monde en fait des hommes infirmes & languissans , & leur ravit avant cent

## EPISTRE.

ans une vie qui devoit être tout au moins aussi longue que celle du premier homme. Voilà, MONSEIGNEUR, une grande injustice : cependant c'est à vous que ces malheureux imputeront leurs misères. En effet, s'ils n'avoient pas vu à l'ouverture de ce livre, un nom qui renferme la juste idée d'une capacité extraordinaire, & d'une équité à toute épreuve, ils n'auraient jamais eû la curiosité de le lire ; mais l'artifice d'un homme de mon pays met tout en œuvre pour en faire son profit. Pardonnez-moi, MONSEIGNEUR, cette usurpation : je n'en veux point abuser. Mon dessein, après celui de vous témoigner mes respects, est de faire voir combien la doctrine des Alchymistes est dans

à iij

## EPISTRE

gerense. Je me flatte que quelques-uns conviendront de cette vérité, & qu'ils seront plus indulgents à me pardonner ma temérité, que je n'ose l'espérer de Vôtre bonté. Si mon crime est grand, j'ai la prudence de pouvoir le défaouer, en taisant mon nom. Il est vrai que quand j'aurois le bonheur de ne pas déplaire, & que ma bonne volonté pour le bien public obtiendroit ma grâce auprès de vous, mon nom pourroit me faire perdre cet avantage dans l'esprit de quelques-uns ; ainsi je me tiens caché : ce qui m'est plus facile qu'à tout autre, n'ayant rien qui puisse me faire connoître chez les Sçavans, & n'ayant même l'honneur de connoître Vôtre illustre personne que par la voix des hom-

## EPISTRE.

mes doêtes, dont Vous êtes l'ornement & l'appui : en quoi tous ces grands hommes conviennent, que vous trouvez plus de plaisir, que dans la distinction d'une famille honorée & respectée de toute la France ; sachant mieux que personne, qu'un merite extraordinaire, tel que le Vôtre, est toujours au dessus des avantages de la fortune & de la naissance, & même des honneurs les plus éclatans, quand ils ne sont pas, comme sont les Vôtres, la récompense de la vertu. Cette estime si générale, si judicieuse & si bien meritée, a captivé la mienne ; & c'est plutôt ce motif que celui d'un interest personnel, qui fait que je prens la liberté de vous offrir ce petit ouvrage, que je su-

EPISTRE,  
*plie Vôtre justice de regarder com-  
me un témoignage très-sincere du  
respect profond avec lequel je suis,*

*MONSIEUR,*

*Vôtre très - obéissant  
serviteur, \*\*\**



## P R E F A C E.

I L y a peu de gens qui ne parlent de la Pierre Philosophale ; les uns , pour la croire possible ; les autres , pour la condamner. Ceux qui la condamnent , ne sçavent pour la plûpart gueres ce qu'ils desaprouvent ; & il est même difficile de faire le procés à cette science , sans en avoir examiné fort scrupuleusement les principes , & surtout les conséquences qu'on en doit tirer. Rien n'impose tant que les prétendus Principes des Alchymistes ; c'est pourquoie ceux qui les lisent , les regardent com-

P R E F A C E.

me des veritez ; & quand une fois ils sont prévenus de ces sortes de propositions, ils raisonnent amplement, & en imposent eux-mêmes à ceux qui les entendent parler, ou qui ne les lisent que superficiellement.

Les Auteurs, pour mieux surprendre, ont eû soin pour la plûpart de faire à la tête de leurs Livres, des objections contre la science, comme Geber ; mais en vérité les difficultez qu'il propose sont de si mauvaise foi, qu'on ne peut les lire, sans murmurer contre ce prétendu Philosophe, qui ne touche pas en un seul endroit l'état de la question. Zachaire, qui n'étoit pas un génie bien sublime, veut aussi faire comme les autres ; & aussi

P R E F A C E.

ne porte-t'il pas de grands coups  
à cette science.

Je n'ai trouvé qu'un petit  
Traité Latin très-bien écrit, im-  
primé à Bâle en 1557. qui a pour  
titre, *Alexandri Carerii Patavini*  
*Quæstio*, *an metalla possint arte*  
*permutari*, qui attaque de bon-  
ne foi cette science ; mais enco-  
re n'a-t'il que la bonne volonté ?  
Car il ne dit pas beaucoup, & sup-  
pose, comme presque tous ceux  
qui n'ont point assez bien enten-  
du les Alchymistes, que leur in-  
tention est de faire de l'or.

Ne trouvant donc en tout ce  
que j'ai lû rien qui attaquât soli-  
dement les fondemens de cet  
art, je l'ai voulu faire pour ma  
propre satisfaction ; & je puis dire  
que j'ai déjà réussi dans mon des-

P R E F A C E.

sein à l'occasion de quelques personnes , qui , comme beaucoup d'autres , avoient leur entêtement , mais cependant beaucoup de discernement.

Ayant un jour proposé quelques-unes de mes reflexions dans une compagnie qui s'entretenoit de cette matière , la personne la plus zelée pour la défense des Philosophes , me pria de lui communiquer par écrit ce que j'avois avancé. Je le fis en Latin pour la commodité de cette personne qui est Etrangere : Avant que de lui faire voir ce que j'avois écrit , je consultai une personne capable de me conseiller , lui faisant remarquer que j'avois affaire à un homme de distinction , qui joignoit à ses lumières celles

P R E F A C E.

celles de gens habiles , & qu'il ne falloit rien hazarder sur le papier , & que ce qui se dit , a souvent plus de bonheur , que ce que l'on écrit. Cet homme qui veut peut-être rire à mes dépens , m'empêcha de rien communiquer à l'Etranger ; & persuadé que ceux qui n'entendent pas le Latin , lisent les Philosophes , comme ceux qui l'entendent , me fit traduire en François ce que j'avois mis en Latin ; & m'a fait ajouter plus de la moitié de ce petit Livre.

La precipitation a eu trop de part dans ces reflexions , pour n'y pas remarquer des défauts ; mais un bon esprit rectifie ce qui peut être défectueux , & pardonne aisément , quand il trouve quelque

é

P R E F A C E.

verité dans le dessein de l'Auteur : Un Payfan peut aussi bien dire la verité qu'un Philosophe, & un Orareur ; elle est même plus sensible dans cet homme, que dans ces Scavans, parce qu'elle est simple, & qu'elle se soutient d'elle-même.

C'est cette comparaison qui obtiendra ma grace auprès des gens delicats, qui ne cherchent que la verité.

Les Alchymistes de leur côté me regarderont, comme un desespéré, qui vomit feu & flames contre l'art, quand ses travaux ont été inutiles : Mais je suis plus sincere que leurs Auteurs, qui attestent le Ciel, pour affirmer une chose fausse, où qui n'est entenduë, & ne le peut être que

P R E F A C E.

par eux ; & je le prens à témoin que jamais je n'ai eû cette dangereuse tentation ; & j'ai toujours deploré le malheur de ceux que j'y ai vû travailler , quoique sans frais , comme les moins insensés le font : La perte de leur temps , & la négligence de leurs affaires , est toujours un grand malheur ; car un homme épris de cette manie, oublie tout, pour s'y abandonner ; c'est la passion la plus violente , que jamais l'homme puissé sentir , & dont il ne guerit presque jamais.

J'ai trouvé de ces esprits égarés dans tous les Pays où je me suis trouvé. Dans tous les états , âges & conditions il s'en trouve. Les femmes même s'en mêlent , & j'en ai connu. Les Allemands &

*P R E F A C E.*

les Anglois s'y appliquent. Les Hollandois n'en sont pas si curieux. ( On dira que le commerce les retire des Sciences. ) Mais de toutes les Nations , les François sont les plus ardens , & les plus entêtez : C'est donc pour cette raison que j'ai mis ce petit Examen en François , pour être lui-même examiné de tout le monde.



## APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, ce manuscrit intitulé, *Examen des Principes des Alchymistes, sur la Pierre Philosophale*; & je l'ai trouvé digne de l'impression. FAIT à Paris ce dernier jour d'Octobre mil sept cent dix. A N D R Y Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris, Lecteur & Professeur Royal.



## PRIVILEGE DU ROY.

**L**OUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nostre Cour de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans & à tous autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; **SALUT.** nostre amé le Sieur \*\*\*\* Nous a fait exposerr qu'il desireroit faire imprimer un Livre qui a pour titre *Examen des Principes des Alchymistes sur la Pierre Philosophale*, S'il nous plaisoit de lui en accorder nos Lettres de Permission sur ce necessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui permettons & accordons par ces Presentes, de faire imprimer, vendre & debiter dans tous les lieux de nostre Royaume ledit Livre par tel Imprimeur qu'il voudra choisir, de telle marge, caractere & autant de fois que bon lui semblera, pendant le temps de cinq années consecutives, à compter du jour & datte des Presentes, pendant lequel tems nous faisons très-expres desfenses à toutes sortes de personnes d'en introduire dans notre Royaume aucun Exemplaire d'impression étrangere, à condition

qu'il en sera mis deux Exemplaires dans notre  
Bibliotheque publique, un dans celle de notre  
Cabinet du Louvre, & un dans la Bi-  
bliotheque de notre très-cher & feal Che-  
valier, Chancelier & Garde des Sceaux de  
France, le Sieur Phelypeaux Comte de Pont-  
chartrain, Commandeur de nos Ordres; a-  
vant que de l'exposer en vente; à la char-  
ge aussi que l'impression sera faite en beaux  
caractères, sur de bon papier, dans notre  
Royaume & non ailleurs, conformément aux  
Reglemens de la Librairie & Imprimerie, à  
peine de nullité des Presentes; lesquelles se-  
ront registrées sur le Registre de la Com-  
munauté des Imprimeurs & Libraires de  
notre bonne Ville de Paris, dans trois mois  
du jour de leur datte. SI VOUS MANDONS  
& enjoignons, que du contenu en Icelles,  
vous fassiez jouir pleinement & paisiblement  
ledit Exposant, ou ceux qui auront droit de  
lui, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun  
trouble ni empêchement: Voulons aussi que  
la copie desdites Presentes, qui sera impri-  
mée au commencement ou à la fin dudit Li-  
vre, soit tenuë pour dûment signifiée, &  
qu'aux copies qui en seront collationnées par  
l'un de nos amez & feaux Conseillers Se-  
cretaires, foi y soit ajoutée comme à l'origi-  
nal. COMMANDEONS au premier notre Huil-  
fier ou Sergent sur ce requis, de faire pour

l'execution d'Icelles, tous actes necessaires, sans demander autre permission, nonobstant clamour de Haro, Charte normande & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOSTRE PLAISIR. Donné à Versailles le vingtième jour de Decembre l'an de grace mil sept cent dix; Et de nôtre Regne le soixante-huitiéme. Par le Roy en son Conseil. LAUTHIER.

*Registré sur le Registre N° 3. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 119. N° 125. conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrêt du 12. Août 1703. A Paris le 24 Decembre 1710.*

DE LAUNAY, Syndic.



# EXAMEN DES PRINCIPES DES ALCHYMIESTES SUR LA PIERRE PHILOSOPHALE.

\*\*\*\*\*  
*De la Pierre Philosophale.*

---

## CHAPITRE I.

**F**ous les Alchymistes ont entendu par la Pierre Philosophale, un sujet dans lequel reside une vertu capable de fixer & teindre le mercure des métaux im-

A

2 Exam. des Princip. des Alchymistes parfaits. Ils ont appellé cette vertu *souffre*, disant que le souffre est un composé de feu & d'air; ce qui convient à la vertu de fixer & de teindre; car la fixation du mercure ne se fait que par une forte digestion; ce qui n'est qu'au pouvoir des elemens actifs, tels que sont l'air & le feu, aussi bien que la teinture, qui est un épanchement de feu fixe dans toute la substance du mercure; ce qui fait l'or & une effusion d'air pour la composition de l'argent; car ils nous disent, qu'il n'y a que trois elemens pour la lune, & quatre pour le soleil.

Il ne faut pas cependant s'imaginer qu'ils n'admettent point de feu dans l'argent; ils savent bien que sans son secours ce métal ne pourroit avoir sa perfection; mais il n'y domine pas comme l'air, qui en fait la blancheur.

Comme ils ont regardé, avec assez de vérité, le mercure comme la matière de l'or & l'argent, ils se sont imaginé pouvoir faire ces deux mé-

*sur la Pierre Philosophale. Chap. I. 3*  
taux avec le mercure des métaux im-  
parfaits, en lui donnant la fixité & la  
teinture qui lui manquent.

Ils ont remarqué que ces deux  
qualitez essentielles à l'or & l'argent  
lui viennent de la nature par des cir-  
culations réiterées & des dépurations  
& digestions que cette sage mere en-  
tretient en fournissant une chaleur  
propre à exciter & continuer ses mou-  
vemens, jusqu'à la fixation du mer-  
cure ; c'est-à-dire, à la perfection du  
métal.

Cette remarque les a flatté, &  
leur a fait croire que ce métal auroit  
pû être encore plus parfait, si la na-  
ture avoit entretenu ses mouvemens,  
qui auroient dépuré davantage la ma-  
tiere, & auroient tellement attenué  
la terre & l'eau, que ces deux élé-  
mens grossiers auroient été presque  
convertis en air & feu ; d'où il s'en  
feroit suivi un composé si penetrant,  
si chaud & si abondant en teinture,  
que jetté dans le mercure des mé-

A ij

¶ Exam. des Princip. des Alchymistes,  
taux, il l'auroit fixé & teint presque  
dans un moment.

Voilà ce que ceux que l'on appelle  
Philosophes ont dessein de faire,  
quand ils parlent de *Pierre Philoso-  
phale*, de *Magistere des Sages*, *Elixir  
complet*, grande œuvre ; car ils don-  
nent plusieurs noms à cette chose.

Il faut donc examiner pourquoi la  
nature n'a pas continué ses mouve-  
mens dans la matière métallique, &  
voir si elle ne l'a pas fait, pouvant &  
devant le faire ; d'où il faudra con-  
clure contre le sentiment de tous les  
Grands Hommes, que la nature est  
imparfaite.

Enfin il faut examiner s'il est possi-  
ble, de reparer par l'Alchymie les  
deffauts qu'on prétend être dans les  
ouvrages de la nature.



## CHAPITRE II.

*Où l'on examine si la nature auroit pu porter plus loin ses mouvemens.*

**L**A creature a reçû du Createur des bornes qu'elle ne peut passer. Ces bornes sont moins des obstacles qui arrêtent sa puissance, que le terme où reluit la perfection de ses ouvrages.

Dans les animaux peut-on attendre de la generation autre chose que la production d'un animal de l'espèce de ses parens ?

Si nous voyons naître l'animal avec des deffauts de parties, pour la réparation desquels il fallût employer l'industrie & le travail de l'art, nous aurions raison de dire, que la nature seroit bornée.

Si l'animal naît parfait, le végétal jouit du même avantage.

Un arbre, ou une herbe qui vient de graine, possède aussi-bien que la plante qui l'a produite, des racines,

A iii

6 Examen des Principes des Alchymistes  
un tronc, des branches, & porte du  
fruit de même que le vegetal, d'où  
elle est sortie; un fruit qui renferme  
les mêmes proprietez.

Ces exemples si familiers nous  
font voir que ce que les Alchymistes  
rapportent mille fois, est très-veri-  
table; scavoir, que *la nature est une*;  
c'est-à-dire, qu'elle agit toujours par  
les mêmes voyes, & pour une mê-  
me fin, qui est la perfection de la cho-  
se dans laquelle elle fait ses opera-  
tions.

Ainsi nous pourrons donc raison-  
nablement conclure, que ce qu'elle  
produit dans le genre métalique, a  
la perfection qui lui est destinée par  
l'Auteur de la nature; supposant que  
la procreation des métaux soit de  
l'intention de la nature; ce que nous  
examinerons ailleurs.

Si cette conclusion est juste, pour-  
quoi chercher un moyen de faire  
plus que la nature ne fait, qui fait  
tout ce qu'elle peut faire de mieux?

**Objet.** On répond à cela, que nous fai-

*sur la Pierre Philosophale. Chap. II. 7*  
sons tous les jours ce que la nature  
ne fait point ; par exemple nous faissons porter au même tronc plusieurs branches de différentes espèces ; ce que l'on ne voit point faire à la nature.

Mais avec cet artifice , faisons-  
nous plus que la nature ? N'est-ce  
pas elle qui produit ces espèces ! Si  
nous faisions porter à un arbre un  
fruit plus excellent que celui qu'il  
donne naturellement , ce seroit faire  
quelque chose de plus que ne fait la  
nature.

Ne le fait-on pas , dira quelqu'un , objet  
quand on greffe un bon fruit sur un  
mauvais arbre ?

Pour sçavoir si ce mauvais arbre Repon-  
porte ou produit par lui-même ce  
bon fruit , laissez quelques branches  
de ce mauvais arbre sur son tronc , &  
vous les verrez porter du fruit de l'ef-  
pece de l'arbre qui les produit. Que  
fait donc votre greffe ? Elle donne son  
caractere ou espece au suc nourri-  
cier qu'elle reçoit , & de qui elle re-

A iiiij

8 Examen des *Princip. des Alchymistes*  
çoit son accroissement ; mais elle ne  
communique rien à ces branches que  
vous avez laissées, qui ont leur ca-  
ractere particulier , qui s'imprime  
aussi sur le suc qui les nourrit , & se  
convertit dans leur espece.

Tout ce que l'art fait ici , n'est  
rien autre chose que de fournir à  
cette greffe un suc plus abondant ,  
& par ce moyen cette greffe ou  
branche rapportée , prend plutôt son  
accroissement , & produit plutôt du  
fruit qu'elle n'auroit fait en la lais-  
sant sur son tronc naturel , où il y  
avoit plusieurs branches comme elle  
à nourrir ; & il en est de toutes ces  
sortes de greffes , antes & transplan-  
tation de parties d'arbres , comme  
d'un petit chien qui est nourri du  
lait de sa mere , avec plusieurs au-  
tres. Si vous prenez un d'eux pour  
le donner seul à nourrir à une autre  
chienne , il deviendra plus gros &  
plus fort en moins de temps qu'il  
n'auroit fait , s'il avoit resté avec les  
autres , parce qu'il prend lui seul plus

*sur la Pierre Philosophale. Chap. II. 9*  
de nourriture qu'il n'en pouvoit prendre étant avec sept ou huit autres à qui la mère en fournissoit également.

Ce sep de vigne par exemple que vous couchez en terre, reçoit beaucoup plus de suc qu'il n'en recevoit auparavant, parce qu'il jette de nouvelles racines, qui sont autant de bouches par où lui est porté le suc nourricier ; c'est pourquoi il doit porter plus de fruit que si on l'avoit laissé droit sur son pied ; ce qui ne doit pas être regardé pour une nouvelle multiplication, & différente de la nature.

On dit encore que la nature fait la fougere & ne fait pas le verre ; ce que fait l'art : c'est un des grands argumens des Alchymistes, rapporté même dans l'extrait du Roman de la Rose : d'où ils concluēnt que l'art fait & peut faire plus que la nature.

Je ne sc̄ai comment ces Philosopheſ vont mettre au-dessus des forces de la nature ce qui est infiniment au-dessous, puisqu'elle fait le cryſ-

A v

10 Exam. des Princ. des Alchymistes  
tal & les pierres precieuses, qui sans  
doute sont plus parfaites que le ver-  
re, qui n'est qu'un foible crayon que  
l'art employe, pour donner une idée  
de ce que fait la nature; & il n'est pas  
necessaire de fougere pour faire du  
verre, puisque le sable en fait: Et ce  
n'est point parce que la fougere est un  
vegetal, qu'elle est propre à faire du  
verre, mais parce qu'elle a une cen-  
dre fixe, qui approche de la nature du  
sable.

Si la fougere servoit à faire le ver-  
re, parce qu'elle est un vegetal, il  
s'ensuivroit deux choses que nous ne  
voyons pas.

La premiere, qu'il ne faudroit point  
détruire la nature vegetale dans la  
fougere, comme cela arrive en la  
brûlant, puisque, selon les Philoso-  
phes, *un feu violent détruit*; ce que  
nous savons assez sans leur sentence,  
car ce qui n'est plus ce qu'il étoit au-  
paravant, est détruit. Or la fougere  
n'est plus une herbe après sa calcina-  
tion, & elle ne peut se reproduire.

*sur la Pierre Philosop.* Ch. II. 11  
par sa semence , qui a été détruite &  
consumée par le feu.

La seconde , toutes les herbes fer-  
viroient à faire du verre , ce qui n'est  
pas vrai.

Ces explications , diront-ils , ne  
nous font pas voir que l'art ne fait pas  
quelquefois plus que la nature , com-  
me quand il fait la toile , ouvrage où  
la nature ne scauroit arriver.

Cette foible objection ne merite  
gueres qu'on y réponde : Car de quoi  
s'agit-il ici ? De vous montrer que ,  
*l'art joint à la nature peut faire des cho-  
ses infiniment plus parfaites , que celles  
que la nature fait seule.*

Comment pouvez-vous scavoir si  
ces choses sont imparfaites ? En ne les  
voyant , direz-vous , que dans le che-  
min qui conduit à la perfection , c'est-  
à-dire , au terme que Dieu a destiné à  
chaque chose , comme quand nous  
voyons un fruit demi-meur , nous di-  
sons qu'il est imparfait , parce que  
nous scavons par experience qu'il est  
porté naturellement à une plus gran-

A vj

12 Exam. des Princ. des Alchymistes  
de perfection , qui est sa maturité.

Je dis donc sur ce principe que quand la nature a fait ce qu'elle doit faire dans un regne , on doit regarder son ouvrage comme parfait, quelque chose après cela que l'art fasse sur cet ouvrage ; qui bien loin de donner une nouvelle perfection , fait perdre celle que la nature avoit donnée. Car en quoi consiste la perfection d'une chose ? Dans la puissance de faire ce à quoi elle est destinée, qui est la multiplication dans les regnes , animal & vegetal : puissance que sans doute vous faites perdre à ce lin , quand vous le faites pourrir dans l'eau , que vous le faites ensuite seicher , & que vous le broyez pour en faire du fil & votre toile.

Mais si dans cet état il étoit capable de produire un vegetal d'une espece plus parfaite que n'est la sienne , vous auriez raison de dire que l'art fait plus que la nature.

Vous remarquerez que j'entends par le mot de plus grande perfection ,

*sur la Pierre Philosop. Ch. II. 13*  
utilité ou nécessité Car comme la nature a tout produit pour le bien de l'homme , ce qui est le plus nécessaire à la vie , comme le bled , doit passer pour le plus parfait.

Pour résoudre par un même principe toutes les mauvaises difficultez que fait faire une ignorance de la nature , il faut donc sçavoir que ce qu'on appelle nature , est pris en deux sens ; dans l'un , pour la cause qui produit ; & en l'autre pour les choses produites , dont il y en a qui sont plus nécessaires les unes que les autres pour la subsistance & l'ornement de l'Univers. Ajoutons même avec les Theologiens , pour la commodité de l'homme considéré dans l'état d'innocence , comme il avoit été créé , ou de pure nature ; car il ne faut pas croire que le crime de désobéissance de l'homme contre son Createur ait mérité que Dieu ait ajouté quelque chose à la nature , pour rendre ce rebelle plus heureux.

Sur ce fondement , nous voyons

14 Exam. des Princ. des Alchymistes  
d'un coup d'œil tout ce qui peut contribuer à la perfection de nature , & à l'utilité de l'homme , toujours considéré dans l'état de pure nature.

Puisque donc toutes les choses de la nature ont un terme de perfection , au-delà duquel elles ne vont point , pourquoi prétendre trouver par le moyen de l'art une chose qui soit infiniment plus parfaite , que ce qu'a fait la nature dans les métaux , & qui fasse dans le mercure , *en l'espace d'une demie heure , ce que la nature ne fait qu'après plusieurs siècles.*

Voilà ce que répondent les Alchymistes , & le raisonnement qu'ils font.

**Objet.** Il n'y a qu'un vrai métal dans la nature , ou deux tout au plus , qui sont l'or & l'argent , qui ne diffèrent l'un de l'autre que par leur différent souffre ou teinture blanche dans l'un , & jaune ou rouge dans l'autre : Tous les autres métaux ne sont que comme des abortons de la génération métallique , dont la perfection a été empêchée par un mélange de souffre

*sur la Pierre Philosop.* Ch. II. 15  
impur , matière terrestre , ou faute  
d'une plus grande digestion , d'où est  
venue la différence des formes mé-  
talliques.

Je réponds que l'or & l'argent ne Répon-  
sont point plus parfaits que les autres  
métaux , pour deux raisons.

La première , que n'étant point  
une création de l'intention de la na-  
ture , ils ne doivent avoir de préférence  
les uns sur les autres , que par l'utilité  
que l'homme y a trouvée ; en quoi  
nous faisons consister la perfection  
d'une chose , la supposant créée selon  
l'intention de nature.

La seconde , en accordant même  
aux Alchymistes , que l'or soit une  
production naturelle , & non pas ac-  
cidentelle , comme nous le dirons  
ailleurs : Il est moins utile que les mé-  
taux qu'on appelle imparfaits ; d'où  
( suivant nos principes ) on doit con-  
clure qu'il n'est pas plus parfait que  
les autres métaux , qui nous fournis-  
sent des choses plus nécessaires à la  
vie naturelle que l'or & l'argent.

16 Exam. des Princ. des Alchymistes

En effet, le fer ( qui chez les Alchymistes est le plus imparfait de tous les métaux ) ne donne-t'il pas ce qu'il faut pour servir aux besoins de la vie naturelle ? Ferez-vous avec l'or tous les instrumens nécessaires à labourer la terre, comme avec le fer ? Non sans doute, & les Americains ont compris tout d'un coup l'utilité du fer préférable à l'or, quand ils ont connu ce qu'on en faisoit, & ce qu'on en pouvoit faire : aussi échangeoient-ils avec empressement une grande quantité d'or pour une petite de fer avec les premiers Européens, qui allaient s'emparer de leur Pays, pour y conquérir une chose moins précieuse à leurs yeux, que le fer que ces Européens y portoient.

Et comme tout ce qui est utile ne doit point être regardé comme défaut & imperfection, nous pouvons conclure que les métaux qu'on appelle imparfaits, ne le sont point, ou s'ils le sont, ils le feront encore moins que les choses qui ne donnent rien, où

*sur la Pierre Philosop. Ch. II. 17*  
beaucoup moins pour les necessitez  
de la vie naturelle , comme l'or &  
l'argent.

Le fer qui nous fournit tant de  
commoditez pour la vie, en se laissant  
manier & figurer en tout autant de  
façons que nous en avons besoin ,  
nous donne encore des remedes ex-  
cellens pour les maladies les plus op-  
niâtres ; ce que nous voyons , tant par  
les Préparations chymiques , que par  
les Eaux Minerales , qui s'en trouvant  
chargées , font des guerisons surpre-  
nantes & inopinées.

Oüi sans doute le fer a plus d'avan-  
tages pour la vie naturelle que l'or  
même , tout precieux qu'il paroisse.

Car ferez-vous avec ce beau mé-  
tal tout ce que l'on fait avec le fer ?  
Non , l'or n'a point assez de dureté  
pour donner une pointe fine & infle-  
xible , ni un tranchant roide & vif ,  
non plus qu'une masse qui puisse domi-  
pter les autres corps , sans en souffrir  
presque d'alteration.

Un marteau d'or ne seroit gueres

18 Exam. des Princ. des Alchymistes  
propre à casser des pierres : Une lan-  
cette d'or feroit bien souffrir un ma-  
lade , avant de lui ouvrir la veine :  
Et une coignée de ce precieux métal  
fatigeroit bien un bucheron , avant  
qu'il eût renversé une forest : Et le la-  
boureur feroit obligé de changer sou-  
vent de soc de charuë , avant que d'a-  
voir labouré toutes ses terres.

L'or est trop mol pour servir à ces  
grands usages. Un Alchymiste parle-  
roit bien autrement , & diroit que  
ces usages bas & serviles sont trop au  
dessous de la noblesse de l'or qui est le  
*Roy des métaux* , & qu'un bon Phi-  
losophe en fçait tirer des utilitez infi-  
niment au dessus de celles-ci ; comme  
de rendre , sûrement , sans dégoult & très  
promptement la santé perdue , rajeunir  
la vieillesse , en retablissant l'humide ra-  
dical , renouveler la nature au milieu  
de l'hyver , & lui faire porter les fruits  
les plus tardifs dès le mois de May ,  
comme ils le font faire à la vigne ;  
mais laissons ces histoires pour un au-  
tre lieu.

Si l'on convient donc que le fer a toutes ces utilitez , il n'est pas difficile de comprendre qu'il n'est pas plus imparfait que les autres métaux.

Quelqu'un pourroit nous dire que l'or étant un métal fusible & malleable , on pourroit faire de lui tout ce que l'on fait du fer & des autres métaux.

Il est vrai qu'il est fusible & malleable ; & même il possede ces deux qualitez plus pleinement que tous les autres métaux , à cause de la quantité de son mercure : Mais comme les métaux n'empruntent pas leur rigidité de leur mercure , mais plutôt des parties terrestres qui entrent dans leur composition , ce qui les rend plus aigres , comme parlent les ouvriers ; au contraire l'or n'a point de ces parties terrestres , ce n'est qu'un *pur mercure cuit , teint & fixé* ; ainsi il ne peut être roide ni dur , comme il faut que soient les métaux qu'on emploie aux usages communs.

L'or est si mol , qu'il n'a point de

20 Exam. des Princ. des Alchymistes  
son, & l'on le manie comme le plomb,  
pourvû qu'il soit très-pur, comme  
approchant du vingt & quatrième  
carat. C'est par cette raison qu'il s'é-  
tend facilement; car la division ne se  
fait que par contrariété ou diversité  
de substance. Or comme ce métal  
très-pur n'est qu'une même substan-  
ce, ou pur mercure, il s'étend pres-  
qu'à l'infini; d'autant que le mercure  
est l'eau des métaux, qui par con-  
sequent les rend capables de s'é-  
tendre, ou de fluer; car l'extension  
sous le marteau, est une fusion froi-  
de.

C'est donc pour cette raison que  
les Tireurs d'or le raffinent; c'est-à-  
dire, ôtent & séparent tout l'alliage  
qui peut y être entré.

Il en est tout au contraire des Or-  
fèvres qui travaillent l'or, pour en  
faire des ouvrages légers, car ils sont  
obligés d'y faire entrer quelque peu  
d'alliage; autrement leur ouvrage  
n'auroit point de corps, ni de soli-  
dité, & à la moindre résistance ou

*sur la Pierre Phylosophale. Ch. II. 21*  
impression, il s'affaïssoit & ployeroit comme le plomb.

Après donc avoir fait voir que la nature à ses bornes, où elle fait voir la perfection de ses ouvrages dans les deux regnes animal & végétal : & ayant fait connoître que les métaux, que les Alchymistes appellent imparfaits, sont d'une utilité plus grande que n'est l'or même, pour les usages & nécessité de la vie naturelle. Nous allons examiner ce qui peut avoir engagé ces Philosophes à regarder les métaux, autres que l'or & l'argent, comme imparfaits ; c'est ce que nous allons faire dans le chapitre suivant, où nous tâcherons de prouver que ces métaux sont aussi parfaits dans leur espèce, que ceux qu'on appelle parfaits, le sont dans la leur ; & nous ferons voir leur erreur sur la conséquence qu'ils ont tirée du mercure de tous les métaux.

## CHAPITRE III.

*De la perfection de chaque métal dans  
son espece.*

*Et de l'erreur des Philosophes touchant  
le mercure des métaux.*

**L**A perfection d'une chose se connaît par la cessation du mouvement qui faisoit la nutrition ou augmentation.

Cela paroît dans les vegetaux. Quand le grain de bled est meur, le mouvement cesse de lui porter la nourriture.

Tant qu'une chose est en mouvement, elle n'est que dans la voye de sa perfection; car le mouvement est un moyen qui conduit à une fin qui est le repos.

L'animal même arrivé à un certain point, ne passe pas outre. Sa grandeur, sa force, & enfin sa vie, sont bornez.

Quand il est parvenu à cet état de consistance, il est comme en repos;

*sur la Pierre Philosophale. Ch. III. 23*  
je veux dire que la nature ne fait plus que reparer autant qu'elle peut les pertes qu'il fait tous les jours.

D'où vient que l'animal qui dans l'état de consistance a tout ce qu'il faut pour faire une parfaite digestion ; c'est-à-dire, qu'il est capable de recevoir plus de nourriture & d'accroissement ; n'en reçoit qu'autant qu'il en faut pour l'entretenir dans cet état, sans augmentation ? c'est le terme prescrit par l'Auteur de la nature, qui a voulu borner nos jours. C'est, pour parler avec les Alchymistes, la fin du cercle de la nature.

Nous voyons donc dans les animaux & vegetaux, que la nature borne & fixe leur mouvement à un certain état de perfection, au-delà duquel ils ne vont point.

D'où vient donc que cette nature, qu'on dit être unique en tout, ne gardera pas la même règle dans les métaux, qui sont très-utiles dans l'état qu'elle nous les donne.

Un Alchymiste dira sans doute,

24 Exam. des Princ. des Alchymistes  
que la nature est aussi-bien la même  
pour les métaux, que pour les autres  
regnes, & qu'elle travaille à leur per-  
fection par les mêmes voies; mais qu'é-  
tant empêchée dans ses mouvements  
par des accidens insurmontables,  
elle ne scauroit faire aller cette ma-  
tiere qu'elle travaille jusqu'au degré  
de perfection, à laquelle elle est des-  
tinée.

Ces accidens, continuera-t'il, sont  
un deffaut de chaleur & le mélange  
de quelque partie heterogene au mer-  
cure, qui est la vraye & unique ma-  
tiere des métaux.

Voilà cette grande difficulté qui  
fait peur dans la bouche de ces sça-  
vans.

Voyons si nous la trouverons telle  
dans l'examen que nous en ferons.

Si le mélange de la terre qui en-  
tre dans le mercure est un accident :  
elle doit être separable du sujet où  
elle reside ; car un accident n'est  
point de l'essence de la chose. On  
ne doit donc pas avoir grande peine  
à

*sur la Pierre Philosophale. Ch. III. 25*  
à en faire la séparation par les voyes  
même les plus ordinaires , comme  
nous voyons qu'il se pratique dans  
le départ , pour separer de l'or les  
matieres heterogenes qui s'y trou-  
vent mêlées , & qui en sont des ac-  
cidens ; c'est cependant ce que nous  
ne voyons pas à l'égard des mé-  
taux imparfaits ; car vous aurez beau  
les faire passer par le feu , les faire  
dissoudre par les corrosifs , après tou-  
tes ces épreuves vous les trouverez  
les mêmes qu'auparavant ; c'est à-  
dire , unis inseparablement avec leur  
mercure ; au lieu que si ces parties ,  
qu'ils appellent *heterogenes* , n'étoient  
qu'accidentelles , elles se separeroient  
du sujet , qui est ce mercure : & ainsi  
le métal seroit *décomposé* , pour par-  
ler comme eux ; car ils sçavent bien  
vous dire , que *natura amat naturam* ,  
nature se plaît avec nature ; maxi-  
me qu'ils repetent & placent partout :  
d'où ils conlument eux-mêmes que ,  
ou tout fuit , ou tout demeure .

Ainsi puisque nous voyons que

B

tout demeure , nous devons donc dire comme eux , que ce n'est qu'une même nature qui ne souffre point de division , & non pas un tout composé de parties heterogenes.

On pourroit encore leur dire quelque chose sur ce sujet , pris de leurs propres principes , comme ce qui suit.

Tous les differens métaux , disent-ils , ne sont que differentes formes métaliques , les unes plus parfaites que les autres , selon leur degré de dépuration & de digestion.

Si je leur demande ce que c'est que forme , ils répondront , que c'est le souffre spécifique de chaque chose ; ce qui fait que cette chose n'en est pas une autre ; comme le souffre spécifique du cheval , fait que cet animal differe d'un autre , comme du bœuf ; ou bien c'est un certain caractere qui est propre & particulier à une chose , qui fait qu'on la distingue d'une autre : & l'on peut même ajouter , que tous ces differens caractères ont été imprimez sur cha-

*sur la Pierre Philosophale. Ch. III. 27*  
que espece, par la main de Dieu,  
pour éviter la confusion, qui sans  
cela se trouveroit dans les differen-  
tes choses de la nature.

Puis donc que cette forme est  
quelque chose de propre & particu-  
lier à cette espece, il faut convenir  
que le sujet sur lequel elle est em-  
preinte a été fait pour être dans une  
telle espece, & n'être pas confondu  
avec les autres; & même nous voyons  
que le fer & le cuivre des païs diffe-  
rens & éloignez considerablement  
les uns des autres, ont un même ca-  
ractere ou mêmes proprietez, par  
lesquelles on les distingue des autres  
especes ou formes métaliques; quoi-  
que le fond de terre qui les a portez  
& le degré du soleil soient differens.

Quoiqu'il paroisse assez, par tout  
ce qui a été dit, que les métaux ont  
leur souffre specifique, ou forme mé-  
talique, cependant quelque Alchy-  
miste pourroit n'en pas convenir, en  
parlant même contre sa conscience,  
afin d'écarter tout ce qui peut faire

B ij

28 Exam. des Prince. des Alchymistes.  
contre la doctrine Hermetique : c'est-  
pourquoi nous rapporterons quel-  
ques passages de leurs Auteurs les  
plus renommez, comme Raymond  
Lulle dans son chapitre seizième de  
la Théorie où il dit : *Sçachez donc,  
mon très-cher fils, que nôtre pierre ne  
peut s'améliorer dans sa nature sans di-  
gestions, ou décoctions, & certainement  
nous trouvons un art avec lequel nous  
suivons la nature, parceque la nature  
a pu multiplier en informant la matière,  
comme la digestion de nature vous l'en-  
seignera.* Nous appellons la première  
Pépentine, &c. d'où il paroît que  
puisque chaque digestion donne une  
forme, & que la nature en a plu-  
sieurs, il doit y avoir plusieurs for-  
mes métaliques.

C'est ce que dit Trevisan dans la  
troisième partie de son Livre d'Al-  
chymie, en ces termes : *Les diversi-  
tez des métaux arrivent par les diffe-  
rens degréz de décoctions : Comme aussi  
Flamel dans son Sommaire Philoso-  
phique, en ces vers.*

Car de plomb il n'est nulle mine  
En lieu où elle se confine,  
Que le vray grain du fix n'y soit,  
Ainsi que chacun l'apperçoit.

Il paroît de tout ceci qu'il y a plusieurs formes métalliques, puisqu'il y a plusieurs digestions qui font nécessairement la coagulation : car le même Flamel dit au même endroit :

La prime congelation  
Du mercure est mine de plomb.

Il est donc vrai qu'il y a plusieurs formes métalliques qui font la différence des métaux ; & comme nous avons dit que la forme tire une chose de l'indifference pour la specifier, on peut conclure que tous les differens métaux sont des especes différentes, puisqu'ils ont differentes formes inseparables de leur matiere ou mercure.

Un Alchymiste ne convient pas que la forme du plomb par exemple soit inseparable ; parceque , dit-il , la poudre de projection lui en donne

B iiij

30 Exam. des Princ. des Alchymistes  
une autre , qui est celle de l'argent , si  
l'élixir est au blanc , ou de l'or , s'il est  
au rouge.

Mais ce fait est supposé , & fait l'é-  
tat de la question dont il s'agit.

Ils rapporteront sans doute ce  
que ont laissé par écrit Vigenaire &  
Isaac Hollandois ; scavoir que l'on a  
trouvé dans de vieilles couvertures  
de plomb des grains de bon argent ,  
qui venoient d'une digestion plus  
parfaite , que le mercure du plomb  
avoit reçue par la longueur du temps  
qu'il avoit été exposé à l'air. Il est  
surprenant qu'Isaac Hollandois qui  
passe pour Philosophe , ait avancé  
une absurdité comme celle-ci. Il  
faut qu'il soit bien peu instruit de la  
nature des mines où se fait l'argent ,  
pour croire que la couverture d'un  
édifice exposé à un air crud , puisse  
en tenir lieu : il n'est pas le seul qui  
ait rapporté cette histoire : de plus  
ignorans que lui l'ont fait à qui l'on  
le pardonne , n'étant pas Philoso-  
phe , comme ce fameux Isaac , qui

*sur la Pierre Philosophale. Ch. III. 31*  
est ( s'il m'est permis de parler ainsi )  
l'Evangeliste de beaucoup de Philosophes.

Si ce fait étoit vrai , il seroit assez  
surprenant qu'à Paris où il y a plus  
de plomb que par tout ailleurs , ce  
miracle ne fût point arrivé.

Quand on en auroit trouvé , Isaac  
& tous ses Sectateurs doivent regarder  
cet argent comme quelques  
grains d'argent mêlez dans les mi-  
nes par quelque hazard avec ce  
plomb , dont on ne se sera pas ap-  
perçû en le fondant , à cause de la  
petite quantité qu'il y en avoit : &  
comme le plomb est plus facile à se  
calciner que l'argent , il ne faut point  
être surpris si ces vieilles lames de  
plomb se sont trouvées comme ré-  
duites en poussiere , parmi lesquelles  
on aura trouvé ces grains d'argent ,  
qui avoient été cachez jusques-là ,  
pour avoir été fondus avec le plomb :  
ce qui est très-possible.

Si c'étoit ici le lieu de parler de la  
formation des métaux , on verroit

B iiij

32 Exam. des Princ. des Alchymistes  
que l'air n'est point le lieu de cette  
prétendue generation; & je ne scai  
comment on pourra faire agir ce feu  
central que les Philosophes disent être  
si nécessaire pour la digestion du mé-  
tal; c'est sur des toits que les Alchy-  
mistes auroient raison de dire, que  
*l'air crud peut refroidir la matiere, &*  
*l'empêcher qu'elle n'acquiere cette per-  
fection*, où ils veulent que la nature  
aspire: mais laissons ces fables, &  
disons, que s'ils nous faisoient voir  
ce que certains Auteurs rapportent,  
nous croirions aisément que cette  
forme du plomb n'est qu'accidentel-  
le & superficielle.

Mayer dit, qu'un homme à la sol-  
licitation d'un Prince Allemand re-  
duisit de l'or en mercure.

Si ce fait étoit véritable, il ne fau-  
droit plus douter de la possibilité de  
la Pierre Philosophale; car je sou-  
tiens qu'il est moins difficile de don-  
ner au mercure son souffre, que de  
lui ôter quand il l'a acquis: car qu'est-  
ce que ce souffre? Rien autre chose

*sur la Pierre Philosop. Ch. III. 33*  
que la digestion du mercure par un  
feu qu'il tient caché.

C'est ce que dit Trevisan en ces  
mots *Le souffre n'est rien autre chose  
qu'un pur feu caché dans le mercure, qui  
par succession de temps est excité dans la  
mine par le mouvement des corps célestes.*

Si je demande s'il est possible de  
réincruster un métal aussi cuit que l'or.

On me répondra que cela se peut,  
en faisant sortir le feu qui a fait la di-  
gestion du mercure.

Mais les Alchymistes nous disent  
que ce souffre est fixe dans l'or, &  
qu'il ne se dissipe point par le feu le  
plus violent, qui ne détruit pas, ni  
ne fait non plus fuir son mercure.

Ils repliqueront que le feu élemen-  
taire n'a point d'action sur le feu in-  
terne & naturel de l'or, parce qu'ils  
ne sont point de la même nature; au  
lieu que le feu philosophique renfer-  
mé dans le sujet qui fait cette dissipa-  
tion, est de sa nature; c'est pourquoi  
ils se joignent l'un à l'autre, parce-  
que, *nature se plaît avec nature*: Et

B v

34 Exam. des Princ. des Alchymistes  
d'autant que le feu philosophique est  
plus dégagé, & en plus grande quan-  
tité, il le surmonte, *nature surmonte*  
*nature*, & l'attire à soi, c'est-à-dire,  
le renferme en soi; & ainsi *nature con-*  
*tient nature*.

Voilà, ce me semble, une applica-  
tion de ces trois grandes sentences,  
sur quoi roulent toutes les recher-  
ches des Philosophes, faite contre  
moi dans toute la rigueur; & je ne  
sçai si quelqu'un d'eux auroit été assez  
rigoureux pour me la faire.

Mais quand on est bien instruit que  
le souffre n'est point une chose distin-  
guée ni différente du mercure, puis-  
que ce n'est rien que la domination  
des élemens actifs dans le sujet mer-  
curial, qui ont pris le dessus par le  
mouvement, & comme ils disent; de  
puissance où ils étoient, ont été mis  
en aëte, il doit nécessairement suivre  
de l'addition d'un grand feu: non  
pas une dissipation du feu naturel &  
inseparable du mercure, mais bien  
une digestion encore plus parfaite de

*Sur la Pierre Philosop.* Ch. III. 35  
ce même mercure ; ensorte qu'il seroit propre , comme ils disent , à servir de medecine aux métaux imparfaits , c'est-à-dire , à convertir le mercure en or : Ainsi bien loin d'être une reduction ou reïncrudation de mercure , ce seroit une digestion , qui même ôteroit à l'or sa malleabilité , & le rendroit friable , parce que dans cette digestion excessive , le mercure qui est l'eau des métaux , qui les rend ductiles & malleables , changeroit de nature par la conversion de ses éléments passifs en actifs ; ensorte que d'eau & de terre qu'il étoit auparavant cette augmentation de feu , il seroit après tout air & tout feu , puisque , suivant leurs maximes déjà rapportées , *nature se plait avec nature , & la surmonte.*

Ne pouvant soutenir la reduction de l'or en mercure par la dissipation ou consomption du feu naturel , ils prendront une voye & une explication toute opposée , & nous diront que cette reduction est possible par

Bvj

36 Exam. des Princ. des Alchymistes  
les raisons contraires à celles que  
nous avons apportées.

Ils diront donc que comme les éléments actifs dominans dans le mercure, en font la digestion, ( ce qui lui donne la teinture & la fixité ) de même les éléments passifs venant à prendre le dessus, feront perdre cette fixité & teinture au métal, dont ils feront perdre la digestion, *en réincrudant la matière*. Ainsi donc, si l'on fait entrer dans l'or des éléments passifs, on le pourra infailliblement réincruder; & pour preuve de sa réincrudation & de sa possibilité, ils nous rapportent l'exemple du vegetal, dont la *semence*, disent-ils, se réincrude *en terre*; c'est-à-dire, de seiche qu'elle étoit, est rendue humide, afin que la nature y puisse faire ses mouvements.

Je veux bien supposer avec eux, & sans tirer à conséquence, que dans le vegetal il se fasse une réincrudation de principes; faudra-t'il conclure de cet exemple qu'il s'en fasse

*sur la Pierre Philosop.* Ch. III. 37  
dans le métal , ou qu'il s'en puisse faire , puisque c'est un regne different de l'autre , comme nous le ferons voir dans la suite : C'est pourquoi on ne peut tirer de consequence juste de l'un applicable à l'autre , puisque c'est toujours l'état de la question. Mais quand cette prétendue réincrudation de l'or seroit possible , se feroit-elle en peu de temps , comme cela doit être arrivé dans l'exemple rapporté.

Ne voyons-nous pas que celle qui se fait dans les vegetaux , est des mois entiers à se faire , selon la compactibilité & dureté de l'écorce qui enveloppe la semence , comme dans les fruits à noyau , ce qui vient d'une decoction & digestion plus parfaites , parceque ces sortes de semence ont reçû un suc ou mercure plus depuré , à cause de la longueur des vaisseaux qu'il faut qu'il parcoure , pour arriver à son point ; & si ce suc n'est bien depuré , s'il n'est bien subtilié , il ne scauroit se sublimer. C'est dans cette depura-

38 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
tion que se fait un mélange plus ou moins exact des principes, selon qu'ils sont plus ou moins alterez par les différentes circulations par où ils passent : C'est ce mélange exact & intime des principes d'un composé , qui en fait la tenacité & la compactibilité. C'est par cette raison que nous voyons que l'or , qui reçoit des depurations , que les autres métaux ne reçoivent pas, est plus compacte qu'eux, & resiste au feu qui ne peut desunir ses principes , que la nature a si intimement unis par la multitude d'operations que nous venons de rapporter.

S'il est donc vrai que les principes de l'or soient si bien unis, que le feu n'y puisse porter aucun coup , ni faire aucune division; comment donc l'eau qui n'est penetrante que par le feu qu'elle peut contenir , pourra-t'elle en peu de temps entrer & percer dans le centre de ce métal , en rompre les liens , pour se joindre à son mercure, qu'elle convertira dans sa propre nature , c'est-à-dire , qu'elle remettra

*sur la Pierre Philosop. Ch. III. 39*  
dans l'état où il étoit auparavant qu'il  
eût passé par une infinité d'operations  
de la nature ?

Mais disons encore que cette eau  
ne scauroit être une eau simple ou  
élémentaire ; car ils veulent que *le*  
*dissolvant soit de la nature du dissoluble*,  
qui par consequent aura plus de corps  
que l'eau simple, à cause de la terre  
qui entre dans sa composition ; ce qui  
doit la rendre moins propre à entrer  
dans le corps de l'or ; que si elle y en-  
tre, ce ne peut être subitement, par-  
ceque les Alchymistes nous disent,  
*qu'une chose ne passe point d'une extre-  
mité à une autre, sans auparavant pas-  
ser par un milieu, qui tienne de la nature*  
*des deux extremitez.* Or ce passage ne  
peut être prompt, parceque, com-  
me ils disent, *c'est une conversion d'éle-  
mens, c'est un changement de qualitez* ;  
& pour qu'une chose prenne la nature  
d'une autre, elle doit être quelque  
temps avec elle, pour en être fer-  
mée.

Ceux qui se donneront la peine de

40 Exam. des Princ. des Alchymistes  
lire les Alchymistes, verront là-dessus leur conformité ; ce qu'on trouvera en mille endroits que je ne cite point, pour y être trop repété, & même trop sensible par tout ce que nous voyons.

Au reste, comme ce sont des *qualitez passives* ( pour parler avec eux ) qui doivent alterer les actives ; on ne doit pas attendre un changement & un effet aussi prompt, que si les principes actifs faisoient cette alteration ; & l'on conviendra que ce qui n'agit qu'en resistant, est plus lent à produire ses effets, que ce qui agit par sa propre action & mouvement.

On doit donc être persuadé, parce que nous venons de dire, que la reduction de l'or en mercure dans un petit espace de temps est une fausseté : Je suis même convaincu que ceux qui lisent les Philosophes avec reflexion, regardent cette histoire comme une imposture, qui ne peut éblouir que des ignorans qui croient tout ce qu'on leur dit, quand cela leur semble

*sur la Pierre Philosoph. Ch. III. 41*  
prouver la vérité de l'Alchymie ;  
mais je dirai en passant qu'il faut en-  
tendre tous ces contes avec scrupule,  
& en examiner la possibilité sur les  
principes de ceux qui ont de la réputa-  
tion dans cette science, en y joignant  
de serieuses reflexions prises d'une  
bonne connoissance de la nature. Ils  
verront sans doute par la doctrine de  
quelques-uns de ces Auteurs, la faus-  
seté de tous ces faits extraordinaires ;  
& je dirai à la louange de quelques-  
uns, qu'ils apprennent certaines cho-  
ses vraies & infaillibles, que l'on ne  
trouve pas même établies, ni prou-  
vées ailleurs, que dans leurs Livres.  
Et il seroit très-avantageux que tout  
ce qu'ils ont laissé par écrit, enseignât  
la vérité ; je conseillerois à tout le  
monde d'en cultiver la lecture. Mais  
repronons notre sujet, & tâchons  
à decouvrir ce qui a pu faire croire  
aux Alchymistes que les bas mé-  
taux sont des mixtes imparfaits, dans  
lesquels réside une matière que la  
nature travailloit, pour en faire

42 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
un ouvrage parfait , qui est l'or.

Les Alchymistes ayant remarqué  
que tous les métaux étoient fusibles  
& malleables , ont recherché la cause  
de ces deux proprietez.

Ils ont reconnu quela malleabilité,  
la liquefaction , fusion & ductilité ,  
ne pouvoient être que l'effet d'une  
eau dans laquelle la terre & les autres  
élemens ou principes étoient dilatez,  
dissous & étendus.

Mais comme ils ont vu que cette  
eau étoit inseparable des autres prin-  
cipes , ils ont conclu que cette eau  
n'étoit point simple ou élémentaire ,  
mais mêlée avec une terre pure, dans  
une proportion si admirable , que  
l'eau ne domine point sur la terre , ni  
celle-ci sur l'eau ; au contraire elles  
sont toutes deux dans un accord si  
parfait , que l'une ne quitte point l'autre ;  
ensorte que l'eau qui coule &  
moüille naturellement , ne peut  
moüiller , parce que cette terre ne la  
quitte point , & empêche qu'elle ne  
s'insinuë , & demeure dans un sujet ;

*sur la Pierre Philosop. Ch. III. 43*  
si bien que la gravité de l'eau jointe  
à celle de la terre, entraîne toujours  
ce sujet qui roule & coule à raison de  
son eau.

La terre de son côté ne peut de-  
meurer fixe, malgré sa pesanteur,  
parce qu'elle est mêlée, dissoute &  
étendue dans l'eau, qui de sa nature  
est fluide.

Ce mélange si surprenant de ces  
deux élemens grossiers s'est fait par  
l'action des élemens subtils : Car le  
feu agissant dans l'air, & celui-ci dans  
l'eau, cette eau ainsi animée, a tra-  
vaillé sur la terre, l'a attenueé, puri-  
fiée & subtilisée ; en un mot, l'a tel-  
lement approchée de sa nature, que  
de deux, il s'est fait un tout insepara-  
ble, qui visiblement contient l'eau  
& la terre, & insensiblement l'air &  
le feu.

Ils ont donc vû que cet admirable  
composé étoit un Prothée, qui pre-  
noit toutes sortes de formes, les unes  
plus belles que les autres.

Et comme ils ont été prévenus que

44 Exam. des Princ. des Alchymistes  
la nature tend toujours à la perfection, ils ont conjecturé que cette eau qui se trouve dans les bas métaux, étant la même que celle qu'on remarque dans l'or & l'argent, ne devoit point être terminée à cette espèce de métal imparfait, mais à celle de l'or ou de l'argent.

Nous avons déjà examiné en partie la perfection des métaux, chacune dans son espèce ; ainsi il ne nous reste qu'à faire voir leur erreur sur l'idée du mercure des métaux par l'exemple de l'eau élémentaire dans les végétaux.

**Objet.** Puisque le mercure des métaux imparfaits est semblable, ou pour mieux dire, est le même que celui de l'or, il faut croire, diront-ils, que la nature le destinoit à en faire de l'or, parcequ'elle tend toujours à la perfection.

**Repon.** Nous ne disconvenons pas que ce mercure du métal imparfait, n'eût pu dans son indifférence, & avant sa specification, devenir or, puisque

*sur la Pierre Philosophale. Ch. III. 45*  
nous avouons que l'or n'est qu'un  
mercure bien digéré ; mais il ne faut  
pas pour cela conclure, que quoiqu'il  
eut pû recevoir le souffre de l'or,  
celui qu'il a reçû soit imparfait.

Il en est de même de ce raisonne-  
ment comme de celui-ci , puisque  
l'eau élémentaire est la même dans  
les arbres que dans les herbes : les  
herbes sont imparfaites , parce que  
l'arbre est une espece plus parfaite  
que l'herbe , à cause des dépurations  
& digestions qui se font dans l'arbre  
plus parfaitement que dans l'herbe.

Il faudroit donc sur le même prin-  
cipe conclure , que le passage d'une  
espece moins parfaite , seroit possi-  
ble dans une espece qui seroit plus  
parfaite.

Mais ils ne manqueront pas de  
dire , que la perfection d'une chose  
se prend (comme nous le disons nous-  
mêmes ) de sa puissance à se multi-  
plier , & que chaque plante ayant  
cette vertu , elle peut être regardée  
dans son espece comme parfaite ; au

46 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
lieu que les métaux imparfaits , ni  
même l'or , n'ont point cet avan-  
tage , d'où ils nieront la comparaison  
rapportée.

Mais qu'ils se souviennent que  
deux choses font la perfection ; la  
multiplication pour l'une , & l'utilité  
pour l'autre , comme nous l'avons  
fait voir plus haut.

Il faut donc examiner ce que c'est  
que la multiplication ou generation  
dans tous les regnes & faire voir  
qu'elle est absurde & impossible dans  
les métaux , même les plus parfaits.



## CHAPITRE IV.

*De la Multiplication ou Generation  
dans tous les regnes.*

*Et de l'absurdité & impossibilité de la  
Multiplication dans les métaux.*

*Et de l'ignorance des Philosophes Her-  
metiques, touchant la generation du  
vegetal & animal.*

**L**A Generation est la production d'une chose par le moyen des semences, dans l'une desquelles la chose, ou l'individu est contenu en racourci, quoique tout entier.

La semence est donc absolument nécessaire pour la generation, puisque c'est elle qui contient & renferme les individus qui doivent être engendrez.

On pourroit définir la generation plus clairement, en disant, que c'est l'extension de toutes les parties de l'individu imperceptible aux yeux, contenu dans la semence par l'action de l'esprit seminal du mâle qui le pé-

48 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
netre , le dilate & le dispose à rece-  
voir l'aliment propre , qui se change  
en sa substance , & en augmente tou-  
tes les parties dans toutes leurs di-  
mensions.

Les Alchymistes entendent bien au-  
trement la generation , & disent ,  
qu'elle se fait par le mélange & la  
corruption des semences du mâle &  
de la femelle dans une matrice ap-  
propriée , comme on le voit dans les  
vers de Jean de la fontaine , où il dit :

Même la semence de l'homme ,  
Que pour probation te nomme ,  
Se pourrit au corps de la femme  
Et devient sang & puis prend ame.

Ils disent , que le genre *animal* se  
multiplie en son espece , & se divise en  
trois differences ; sc̄avoir , en semence  
active , qui est la naturelle ; en pas-  
sive , qui est l'innaturelle ; & en con-  
tre-nature , qui est le sang menstrual .  
Tout ceci est de Raymond Lulle ,  
au chapitre cinquième de sa Théo-  
rie.

*La semence active est celle de l'hom-  
me ,*

Dans cette idée ils veulent que toutes les générations se fassent de la même manière : & comme ils ne trouvent point de mâle & de femelle dans les végétaux, qui puissent s'approcher, comme font les animaux ; ils ont recours à une fiction rapportée par R. Lulle, au même endroit.

*Le genre vegetal, dit-il, est dans les semences & racines qui sont naturelles, contenant les non-naturelles ; & de cette manière leur complexion est hermaphrodite.*

Il y a dans cette imagination de quoi satisfaire très-specieusement les Séctateurs de ce grand Philosophe. En effet, s'ils n'avoient pas renfermé dans la semence végétale les deux sexes, ils étoient bien embarrassé ; car comment expliquer cette action du mâle.

Mais ils ont encore été plus loin ; car ce n'étoit pas assez de dire, qu'il y avoit mâle & femelle, il falloit outre cela les faire agir : c'est ce qu'ils

C

50 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
font, en disant qu'il y a corruption  
& putrefaction; parce que dans ces  
alterations, il se fait un mouvement  
qui délie ces amans enchaînez, &  
leur donne la douce liberté de s'em-  
brasser; & c'est de ces tendres em-  
brassemens que sort un *fils de la mè-  
me espece que ses parens.*

Il est fâcheux pour tous ces vene-  
rables Philosophes, que des hommes  
curieux & inquiets sur ce qu'ils en-  
tendent dire, quand la vérité n'y est  
pas bien éclaircie, n'ayent pas voulu  
s'en tenir à cette belle imagination,  
car peut-être qu'on les admireroit  
encore aujourd'hui, comme on a  
fait autrefois: mais grâce à Dieu pour  
l'avancement des Sciences, quelques  
esprits solides & penetrans, après  
avoir examiné les choses de plus près  
& sans prévention, ont connu que  
la nature étoit tout autre que ces  
gens-là nous la vouloient faire voir:  
& après avoir raisonné profondé-  
ment, ils ont joint une heureuse ex-  
perience à leur admirable découver-  
te.

Ils ont apperçû à l'aide du mycroscope, que la semence vegetale contenoit la plante tout entiere.

Ils ont compris par cette découverte si fidele, que l'œuf de la poule contenoit un germe qui renferme le poulet tout dessiné, & ont jugé de quelle nécessité pouvoit être la compagnie du coq pour rendre ces œufs feconds.

Tout a répondu à leur juste idée; & convaincus de la verité & de l'uniformité de la nature, ils ont conclu, que dans chaque semence, tant animale que vegetale, étoit contenu en racourci l'individu de l'espèce.

S'il est donc vrai que l'animal soit tout formé dans la semence de la femelle, il ne faut pas croire qu'il s'y fasse de putrefaction, qui détruireoit sans doute l'arrangement de toutes les parties.

A quel usage, répondront-ils, destinerez-vous la semence du mâle? elle qui est la plus noble, la plus parfaite, qui est active, & qui fait la

C ij

52 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
specification de l'animal ; en un mot  
c'est le souffre, au lieu que celle de  
la femelle n'est que *cruë*, *passive*, &  
qui attend sa digestion & sa forme  
de la semence du mâle, comme fait  
le mercure de la part du souffre dans  
les métaux.

Il faut regarder la semence du  
mâle comme le réservoir & le véhicule  
d'une partie extrêmement sub-  
tile, laquelle venant à tomber dans  
la matrice de la femelle, se dégage  
par la nouvelle chaleur, qu'elle y  
trouve, & qui l'excite, des enveloppes  
qui la couvrent, & étant mise en  
liberté, s'insinuë par sa grande sub-  
tilité dans le petit animal qu'elle ren-  
contre, dont elle dilate les parties &  
les fait mouvoir.

Cette semence du mâle est un es-  
prit qui cherche à s'incorporer avec  
le sujet pour lequel il est destiné par  
la nature : c'est l'âme de ce sujet, qui  
tout organisé qu'il est demeure mort  
sans lui.

Ce sentiment tout différent qu'il

*sur la Pierre Philosop.* Ch. IV. 53  
est de celui des Anciens, ne diminuë  
rien de la haute idée qu'ils avoient de  
la perfection de la semence du mâle ;  
puisque nous disons que celle de la fe-  
melle demeure comme morte, tant  
que cet esprit seminal nel'anime point.

Quoiqu'il ne donne que le mou-  
vement à cet individu , c'est assez  
pour le faire vivre; car la vie de ce pe-  
tit animal ne lui vient que de la di-  
latation & ouverture de toutes ses  
parties : ce qui les met en état de  
laisser entrer & recevoir la nourri-  
ture que la mère lui prépare , en  
quoi consiste sa vie , qui finit avec ce  
mouvement.

Mais pourquoi cette nourriture  
que la mère lui fournit après l'action  
de cet esprit seminal , ne lui servoit-  
elle pas auparavant ?

Parcequ'elle étoit trop grossière  
pour faire la première ouverture de  
ces parties si petites , si délicates , &  
comme affaissées : & pour peu qu'on  
fasse reflexion sur la structure des  
parties qui dans le mâle servent à la

C iij

54 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
generation, je veux dire à la préparation de cet esprit seminal, on conviendra aisément que la longueur des vaisseaux spermatisques, retrécis & reployez pour former le corps des testicules, est très propre à dépurer & subtilier une liqueur qui ne scaurroit enfiler, ni parcourir cette longue & étroite route, si différemment contournée, à moins d'être déjà bien subtile, laquelle subtilité s'augmente à mesure que cette liqueur parcourt différentes parties, où elle dépose dans les vaisseaux excretoires, qui se rencontrent par tout, les parties grossières qui pourroient l'empêcher de continuer sa route.

On ne trouve point dans le corps de la femelle ces sortes de parties.

On doit regarder la semence du mâle comme l'esprit universel spécifié, qui de sa nature est toujours en mouvement, pour faire & procurer les productions propres à l'espèce où il entre.

L'Auteur de la nature l'a mis dans

*sur la Pierre Philosoph.* Chap. IV. 55  
un corps different de celui qui porte l'animal tout formé ; parce qu'en le mettant dans le même, il s'en seroit suivi une infinité de générations en même-temps, qui toutes auroient été imparfaites, l'animal n'ayant pu fournir en même-temps à tous ces individus, la nourriture nécessaire, ils seroient demeurez imparfaits.

Tout ce que nous avons dit de l'animal, se trouve dans le végétal.

Le grain de froment renferme un germe qui est la plante en racourci. Le microscope le fait voir distinctement ; ce qui paroît encore mieux dans le gland de chêne, que dans tout autre végétal.

Ainsi l'on peut dire que la semence du végétal contient la plante de son espèce, aussi-bien que l'œuf de l'animal, renferme un animal de son espèce.

La difficulté à présent est de trouver la semence du mâle ; car nous ne voyons point de distinction de sexe dans les plantes, quelque chose

C iiiij

56 Exam. des Princ. des Alchymistes  
qu'ayent voulu dire là dessus les An-  
ciens ; nous scavons aussi qu'elles ne  
sont point hermaphrodites.

Pour connoître ce que c'est que  
l'esprit seminal dans la plante & le  
lieu où il peut être, il faut se sou-  
venir que nous avons dit, que la se-  
mence du mâle, ou l'esprit seminal  
dans les animaux, n'étoit rien autre  
chose que l'esprit universel specifié.

Puis donc que dans l'animal cet es-  
prit fait l'office de mâle, & que la  
nature est unique & la même en tout,  
il faut croire que ce même esprit  
fait la même chose dans le vegetal.

Nous n'aurons pas de peine à nous  
le persuader, après être assuré que  
la plante n'est point hermaphrodite,  
& que dans sa semence, la plante se  
trouve tout entière & de son espece,  
scachant bien au reste qu'il ne se fait  
point de putrefaction, qui comme  
nous avons dit, renverseroit ce bel  
arrangement de parties, que la na-  
ture a si merveilleusement ordon-  
nées.

Toute la difficulté ne seroit donc que d'assigner un lieu à cet esprit universel, comme on le fait dans l'animal.

Mais nous disons qu'il est partout, & plus particulierement dans la terre, qui est comme son réservoir, pour fournir aux minéraux & végétaux.

Je conviens, dira quelqu'un, que cet esprit est partout dans la terre pour y travailler les minéraux & porter la nourriture aux végétaux & dans l'air, pour exciter & augmenter la chaleur naturelle dans les animaux : mais il faut le spécifier, comme nous sommes convenus qu'il l'étoit dans les animaux.

Pour éclaircir cette vérité, il faut remarquer deux parties différentes dans la semence des végétaux. Une qu'on appelle germe, qui est la *plante* : & l'autre, qui est tout ce qui environne ce germe, & qui est sa première nourriture, quand il est en terre & qu'il commence à végétier.

C v

Cette seconde partie de semence est sans doute de la nature du germe, puisqu'ils ont été formez ensemble dans un même lieu, par les mêmes operations & de la même matière, qui est le suc de la terre animé de l'esprit universel.

C'est dans cette partie nourriciere que l'esprit universel se specifie dans le commencement qu'il agit sur la semence; car il seroit trop crud, c'est-à-dire trop éloigné de la nature du germe pour pouvoir s'y joindre, ou pour mieux dire, le penetrer, le dilater, & en parcourir toutes les parties: mais après avoir été préparé dans la partie nourriciere, il est propre à faire l'office de semence masculine, ou d'esprit seminal; & quand une fois il y est entré, il perd son universalité ou indifférence, & devient propre & particulier à l'espèce.

La préparation que lui donne cette partie nourriciere, l'ayant mis en état d'entrer dans le germe, il en ouvre tous les canaux, qui, ainsi di-

*sur la Pierre Philosop. Ch. IV. 59*  
latez, offrent passage à un autre es-  
prit universel, qui suit ce premier  
sans interruption; & le premier étant  
devenu spécifié, par le moyen de la  
partie nourricière, spécifie lui-même  
l'esprit qui lui succède, en lui servant  
pour ainsi dire, de ferment.

Voilà l'idée que l'on doit avoir de  
la multiplication du végétal, qui n'est,  
à proprement parler, qu'une nutri-  
tion des parties de l'individu renfer-  
mé dans le germe; en quoi l'on voit  
l'uniformité de la nature, qui dans  
les règnes végétal & animal n'a qu'  
une même voie pour la génération.

On ne voit donc pas dans la géné-  
ration ces sortes de putrefactions,  
tant vantées par les Alchymistes.

Je crois que leur erreur sur la pu-  
trefaction est venue parce qu'ils ont  
vu le grain s'amollir quand il est mis  
en terre, chose qui est absolument  
nécessaire pour le rendre propre à  
couler dans les canaux de la plante:  
mais s'ils avoient regardé de plus  
près, ils n'auroient pas vu la même

Cvj

60 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
chose dans le germe; car il ne devient point laiteux comme le sperme ou la partie nourriciere.

Il ne faut pas regarder dans cette operation l'esprit universel, comme une substance chaude & seiche, comme le feu, ni même pure ou simple; c'est-à-dire, d'un seul élément; mais comme une substance très-subtile, contenant tous les elemens, si bien proportionnez, qu'il n'y a rien d'excésif, ni de qualité sensible; ensorte qu'il est en état de s'accommode à tout: je veux dire capabe de se charger de toutes les qualitez ou caractères qui lui sont presentez.

C'est comme disent les Alchymistes, l'oiseau d'Hermés, qui n'a repos ni jour ni nuit, & qui cherche à s'arrêter, en recevant quelque forme & entrant dans quelque espece, dont il prend le caractère.

On peut regarder cet esprit universel comme l'ame de toute la nature, qui s'accommode à tous les corps où elle entre.

Cet esprit ne scauroit tomber sous les sens , à cause de sa tenuité , à moins qu'il ne soit specifié , & encore n'en voyons nous que l'envelope. C'est lui que nous voyons sortir en forme d'eau claire & diaphane , de la branche d'un arbre nouvellement coupé. Cette liqueur toute pure qu'elle soit n'est que son vehicule & non pas sa substance. Ce vehicule emprunte sa fluidité du mouvement de l'esprit qu'il porte.

Les Anciens nous ont encore dit des absurditez touchant la nourriture du fœtus : ils s'imaginoient que le sang menstrual étoit son aliment ; parce qu'ils le voyoient supprimé dans les femmes grosses , sans en rechercher les causes , & sans examiner si un sang d'une qualité très souvent veneneuse peut servir de nourriture.

Le fameux Raymond Lulle a tenu cette opinion , comme il pairoit sur la fin du sixième chapitre de la Théorie , où il dit : *De même que la chose menstruelle , qui étant fermentée & blan-*

62 Exam. des Princ. des Alchymistes  
chie dans l'humidité des deux spermes,  
nourrit le fœtus, de même que l'enfant  
né est nourri à la mamelle, parceque par  
la force des deux spermes, le sang mens-  
truel par la vertu de sa nature, est  
changé en humidité radicale. Rien n'est  
plus clair que ce qu'il dit en cet en-  
droit.

Ce seroit ici le lieu de faire voir  
la fausseré de cette opinion, en dé-  
crivant les parties qui font le com-  
merce de la mere au fœtus, d'où il  
faut nécessairement conclure, que la  
nourriture lui vient de sa mere, par  
une route differente de celle qu'ont  
imaginée les Alchymistes & prise  
d'une matiere bien plus benigne que  
ne peut jamais être le sang mens-  
trual, qui est un exrement ( com-  
me disent les Medecins ) inutile, &  
même souvent malin ; comme il pa-  
roît, quand il ne sort pas dans son  
temps par tous les dérangemens qu'il  
les fait dans le corps où il reste. Mais  
cet examen regarde les Médecins A-  
natomistes, qu'on peut lire pour y

*sur la Pierre Philosop. Ch. IV. 63*  
trouver la vérité entièrement éclaircie : Je me contenterai seulement de rapporter quelques expériences pour convaincre les plus opiniâtres Sectateurs de la Doctrine Hermetique, qui ne veulent pas entendre donner un démenti à leurs maîtres, & qui regardent les découvertes faites par le microscope, comme une belle vision propre à amuser des gens entêtés & prévenus contre l'Alchymie & les Anciens.

Nous avons dit, que les végétaux n'étoient point hermaphrodites, & que leur semence contenoit la plante de son espèce, comme l'œuf contient le poulet. Pour en être donc persuadé, si vous coupez un grain de blé horizontalement par son milieu, il germera comme s'il avoit été semé tout entier

Si au contraire vous en coupez un autre longitudinalement par son milieu le long de la petite rénure qui le divise en deux parties : ensorte que l'on touche le germe, il ne vegetera point.

La même experience a réussi sur plusieurs autres semences, qui toutes nous ont fait voir que ce que nous avons dit est véritable ; d'où nous pouvons croire que toutes les expériences de cette nature que l'on fera sur toutes les semences, feront voir la même chose.

Ces expériences prouvent, aussi bien que fait le mycroscope, l'existence de l'individu tout formé.

Vous n'empêchez point la germination dans la première, parceque vous ne coupez que la semence, sans alterer le germe : & cette semence n'est que pour servir de première nourriture au germe, & pour spécifier l'esprit universel. Or pour quelque peu qu'on en laisse, il en reste toujours assez pour produire ces deux effets : car nous savons par expérience qu'un grain de froment fort sec, fort menu & dans lequel il n'y paroît presque pas de nourriture, ne laisse pas de germer & de multiplier comme le grain le mieux nourri.

Dans la seconde , au contraire , vous rendez le grain sterile , parce qu'en coupant la semence par son milieu longitudinalement , vous coupez le germe , vous separerez les parties de cette petite plante , qui , ainsi divisées , ne font plus ce tout , qui compose ce mixte , qui dans cet état n'est plus capable de contenir cet esprit universel , qui n'y demeure que parce qu'il trouve un arrangement & une continuité dans le sujet.

Si ce germe n'étoit point organisé , & qu'il fût comme la semence , il ne s'ensuivroit point de sterilité.

Et si les plantes étoient hermaphrodites , je veux dire que leurs semences fussent un souffre & un mercure , cet inconvenient ne suivroit point la division de leurs substances , non plus qu'il arrive dans la division d'une piece de métal , qui est toujours aussi bien métal que le tout dont elle a été tirée.

Il paroît par ce que nous venons de dire , que l'erreur des Anciens &

66 Exam. des Princ. des Alchymistes  
sur tout des Alchymistes, est incon-  
testable ; & que c'est assez impropre-  
ment qu'ils se donnent le nom de  
*Philosophes & de Grands*, comme le  
fait Hermez, sur la fin de sa Table  
d'Emeraude, en ces termes : *Et pour  
cela je m'appelle Mercure, ou Hermez  
Trismegiste, ou trois fois tres-grand,  
parceque je scai les trois parties de la  
Philosophie de l'Univers.*

Estre Philosophe, c'est de connoî-  
tre la nature dans ses causes, ses  
moyens & effets, ce qu'on ne peut  
pas dire d'un homme qui ne scait ce  
que c'est que la generation, & qui  
comme le plus grossier de tous les  
paysans, ne la connoît que par ses  
effets.

Voilà cependant toute la connois-  
fance qu'en ont les Alchymistes ; &  
je dis plus ; leur idée est plus grossière  
& fausse que celle d'un Paysan, par-  
ceque voulant découvrir la vérité, &  
la reveler, ils ne la cherchent pas,  
comme il faut ; ils perdent le filer  
d'Ariane ; ils s'égarent dans la faus-

*sur la Pierre Philosoph. Ch. IV. 67*  
seté & le mensonge dont ils sont Pro-  
fesseurs & Auteurs dangereux , pour  
ceux qui sur quelque chose d'appa-  
rent , les croient comme des Philo-  
sophes. Un paysan ignorant n'en im-  
pose point , & son peché n'est que  
pour lui.

Ces erreurs si grossières & si sensi-  
bles devroient rendre fort scrupuleu-  
ses les personnes qui étudient ces Phi-  
losophes; car qui peche en une chose,  
dit le Proverbe , peut pecher en plu-  
sieurs : Et nous avons déjà fait voir ,  
& nous le ferons encore , que ce n'est  
pas en une seule chose qu'ils se sont  
trompez , & ont trompé les autres.

Après avoir parlé assez au long de  
la generation des animaux & vege-  
taux , il faut examiner ce que l'on dit  
de celle des métaux , & voir si l'on  
peut regarder leur formation , com-  
me une véritable generation.

Les métaux s'engendent conti-  
nuellement dans les entrailles de la  
terre , par l'action des elemens les  
uns contre les autres , d'où viennent

68 Exam. des Princ. des Alchymistes  
des alterations & changemens, qui  
produisent le mercure & le souffre,  
qui sont les principes prochains des  
métaux.

On peut voir tous les Alchymistes,  
& particulierement Albert le Grand  
dans son Livre des Minieres.

Cette production ou formation  
des métaux, n'est pas tant une gene-  
ration, qu'une procréation, par les  
raisons que nous avons établies, en  
parlant de la generation des ani-  
maux & vegetaux; c'est pourquoi les  
plus delicats lui donnent ce nom.

Qu'il y ait une generation de mé-  
taux dans ce sens, nous ne croyons  
pas que personne n'en convienne,  
puisque tous les jours on trouve des  
métaux dans des lieux, ou quelques  
années auparavant il ne s'en étoit  
point trouvé. Tous ceux qui travail-  
lent aux mines, nous l'assurent, &  
même disent que souvent ils ouvrent  
des lieux, où venant à appercevoir  
certaines vapeurs condensées, ils  
font fermer ces endroits, pour quel-

*Sur la Pierre Philosoph. Ch. IV. 69*  
ques années après les r'ouvrir, & y prendre le métal cuit & parfait, dont ces vapeurs n'étoient que la matière & le commencement.

Ainsi nous ne sommes pas de l'opinion de ceux qui veulent que ces mixtes n'ayant point de semence pour se multiplier, ayent été crées tels qu'ils se trouvent, & se trouveront dans la suite, quand Dieu créa l'Univers; fondez sur ce que l'on dit qu'il le créa parfait; & que si les métaux n'avoient pas été créés dans leur perfection, les ouvrages de Dieu n'auroient pas été tels, qu'on devoit les attendre d'un Dieu, qui donna tout l'éclat & la perfection à la nature.

Ce que nous avons dit au second Chapitre, en parlant des choses considérées par leur utilité dans l'état de pure nature, fait assez voir que quand les métaux auroient été de manque dans la nature, sa perfection n'en auroit pas moins éclaté.

Et je ne scai même s'il n'y auroit

70 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
pas plus de raison de regarder la pro-  
création des métaux , comme un ac-  
cident de nature , que comme une  
chose qui lui soit essentielle.

Et quand même nous aurions dit  
ailleurs que les métaux imparfaits  
sont de l'intention de nature , il ne  
faudroit entendre cette proposition ,  
que comme respective , & non pas ab-  
solue , c'est-à-dire , supposant que  
l'or fût une production de l'intention  
de la nature , les bas métaux le se-  
roient aussi , pour les raisons rappor-  
tées & prises de leur utilité pour la  
vie naturelle.

Car nous ne prétendons pas que la  
nature , ou pour mieux dire , Dieu  
les ait créez , comme les animaux &  
vegetaux , puisque leur éxistence n'é-  
toit d'aucune utilité dans l'état d'in-  
nocence , pour lequel tous les hom-  
mes avoient été destinez.

Ce sentiment ne paroîtra ridicule  
qu'à ceux qui ne jugent des choses ,  
qu'en les entendant prononcer , sans  
y faire toute l'attention nécessaire :

Je dirai donc que cette opinion n'est point si éloignée de la raison, qu'elle paroît ; puisque dans la Sainte Ecriture même, il y a quelque chose qui semble l'approuver.

Quand la Genèse parle de la Création, elle fait un détail assez ample de ce qui compose ce vaste Univers ; qu'elle fait consister dans la Lumière, le Firmament, ou le Ciel, les eaux, la terre, les herbes, & les arbres ; les lumières pour partager les jours & les nuits, les poissons, les oiseaux, toutes sortes de bêtes à quatre pieds, les reptiles, & autres sortes de bêtes qui sont sur la terre, & enfin l'homme, pour qui tout le reste étoit fait : Mais elle nous dit rien des minéraux.

Nous avons donc quelque raison de regarder la procréation des métaux & minéraux, comme un accident de nature ; & voyons si nous trouverons dans ce raisonnement quelque chose qui puisse nous appuyer, comme ce que nous avons rapporté de la Sainte Ecriture.

On appelle une chose nécessaire ou essentielle , celle sans qui un sujet ne peut subsister , ou ce qui par des moyens assurez , arrive à une fin fixe & déterminée : Un accident au contraire , ce qui n'est point nécessaire à la subsistance de la chose ; ou bien , ce qui n'a , ni moyens assurez , ni fin fixe & déterminée.

Les métaux sont un accident dans le premier sens , puisque la nature peut bien subsister sans eux ; ce qui n'est pas de même des vegetaux qui sont la nourriture des animaux.

Ils le sont encore dans le second sens ; car ils n'ont point de moyens assurez , puisque , selon la doctrine hermetique , la difference des métaux arrive par la difference de leur souffre , qui n'a pas été séparé dans la digestion ; & c'est pour cela qu'ils disent que , si l'on peut séparer tout le souffre de l'or , on en fera leur véritable élixir.

La matière ou principes prochains des métaux , sont mercure & souffre , qui

*sur la Pierre Philosop. Ch. IV. 73*  
qui , pour être unis inseparable-  
ment , afin d'en former un métal  
parfait , demandent des dépurations  
& des digestions accomplies.

Par les dépurations , les matières  
heterogènes , les souffres impurs sont  
évacuez , ou séparez du composé.

Par les digestions , ce souffre essen-  
tiel bien purifié , & ce mercure bien  
purgé , sont cuits , teints & fixez dans  
un corps métallique.

Ces préparations , dépurations &  
digestions ne sont point des moyens  
assurez , puisque nous voyons des  
métaux , dans lesquels ces effets ne  
paroissent gueres , comme dans le fer  
& le cuivre ; & cependant ce qui est  
nécessaire ou essentiel , est assuré , &  
arrive toujours , comme nous voyons  
dans le végétal , dont la semence  
mise en terre , reçoit toujours les mê-  
mes préparations ; sçavoir , le suc de  
la terre bien dépuré , qui fait qu'il a  
des moyens assuréz pour se multi-  
plier.

La fin ou le terme de la production

D

74 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
métallique est encore moins fixe & dé-  
terminée, que ne sont tous les moyens  
pour y arriver, puisqu'il y a plusieurs  
métaux plus parfaits les uns que les  
autres, & que l'or même, qui l'est  
le plus de tous, ne l'est pas autant  
qu'il auroit dû l'être, comme le veu-  
lent tous les Alchymistes, ce que  
nous ferons voir ailleurs.

On peut donc juger delà que les  
métaux sont plutôt un accident de  
nature, qu'une chose qui lui soit né-  
cessaire ou essentielle.

On peut encore ajouter que les  
métaux parfaits, sont moins des cho-  
ses essentielles, que ne le sont les  
métaux imparfaits; parceque ceux-  
ci sont d'une plus grande utilité pour  
la vie naturelle, que ceux-la. De  
plus, une dépuration grossière, com-  
me celle qui se fait dans le fer & le  
cuivre, est plus certaine, que celle  
que demandent les métaux parfaits,  
& par consequent la fin plus assurée.

N'est-ce pas un hazard de trouver  
dans la terre une voûte que la nature

*sur la Pierre Philosop.* Ch. IV. 75  
ait formée, pour faire reverberer sur  
la matiere la chaleur centrale, & qui  
empêche la penetration d'un air  
froid.

Une eau pure sans mélange, une  
terre vierge, comme ils disent, dont  
la pureté soit si grande, que la blan-  
cheur en sorte semblable à un pur  
sel, font d'heureux effets dont nous  
ne voyons gueres de causes infailli-  
bles.

Tout ce qui n'est point du regne  
animal ou vegetal, & qui se produit  
en terre, n'a point de part à cette ad-  
mirable harmonie, que Dieu établit  
dans la Création du Monde.

Les pierres les plus precieuses sont  
aussi bien des effets du hazard, que  
les plus viles.

Dans les unes, une eau pure à la-  
quelle s'est mêlée une terre subtile,  
& si bien dissoute, qu'il n'y en est en-  
tré que pour faire corps, sans donner  
d'opacité, a fait cette belle compo-  
sition.

Dij

Dans les autres , une terre grossière , qui n'a reçû qu'une eau limoneuse , pour seulement en faire la liaison , a formé cette masse pierreuse .

Les unes & les autres sont des productions d'un hazard plus ou moins avantageux , selon qu'il se trouve des lieux propres , & des matières convenables .

Il est bon aussi de remarquer que le feu central , les influences , & le feu même de la matière , ont contribué à ces sortes de productions , dont ils sont les causes actives ou efficientes ; mais nous ne disons pas , comme beaucoup de gens , qui veulent que tel astre ait un pouvoir absolu , fixe & particulier sur certaine chose ; & c'est ce qu'ont pensé presque tous les autres , témoin Hermez dans son Pimandre , qui regarde les Astres comme des Divinités , qui fournissent les semences des choses qu'elles dominent .

Le mouvement ou la chaleur font tout , de quelque principe qu'ils par-

*sur la Pierre Philosoph. Ch. IV. 77*  
tent ; ce sont des ouvriers capables de faire tout ce qui se présente , & qui d'une matière précieuse , en font un ouvrage de haut prix ; & au contraire , d'une matière vile , ne nous donnent qu'une pièce de peu de valeur.

La procréation des métaux n'étant , comme nous l'avons vu , qu'un pur hazard , il y a lieu d'être surpris que les hommes aient cherché les moyens d'imiter la cause incertaine qui produit un effet si douteux : Car il paroît moins raisonnable de vouloir faire ce qui ne se fait que par certaines causes fortuites , que ce qui a une cause & des moyens infaillibles.

Mais aussi les Alchymistes ne pensent pas comme nous , quand ils veulent faire la Pierre Philosophale.

Quelle est leur idée ? C'est de faire par l'art une semence qui convertisse en bon or le mercure des métaux.

Demandez-leur si cette conversion est une génération , ils nous répondront que non , mais seulement

D iij

78 Exam. des Prince. des Alchymistes  
une coction du mercure qui le rend  
or.

Quelques-uns des plus fameux Alchymistes ont regardé cette conversion, comme une vraie generation, ce qui paroît par ce qu'a dit Jean de Melung. *Le métal est engendré & multiplié par le métal, & dans la Turbe. De l'homme s'engendre l'homme, & pareillement du métal s'engendre le métal, parce que la nature ne s'amende que dans sa nature.*

Quoiqu'ils en aient voulu dire, je prétends que c'est une generation aussi complète, que celle qui se fait par la nature dans les entrailles de la terre; d'où je conclus que les Philosophes Hermetiques, qui regardent la procréation des métaux, comme une generation de l'intention de la nature, font par leur élixir que l'art fournit un second moyen, pour faire ce que fait la nature; chose qui ne se trouve que dans le règne métallique; ainsi donnent plus d'avantages aux métaux, qu'aux autres règnes, puis-

*sur la Pierre Philosop.* Ch. IV. 79  
qu'ils les font sortir , pour ainsi dire ,  
du neant par deux voyes ; aulieu que  
les animaux & vegetaux n'en ont  
qu'une , que la nature leur fournit.

Cette conversion de mercure en or  
n'est point une generation , disent-  
ils , mais seulement une dépuration ,  
coction & fixation de mercure.

Quoique toutes ces choses arrivas-  
sent dans leur prétendue transmuta-  
tion métallique , il ne les faudroit  
regarder que comme les moyens &  
degrez pour parvenir à la generation  
de l'or ; car ce mercure n'est plus  
après sa fixation & teinture , ce qu'il  
étoit auparavant , puisqu'il a changé  
de forme , & a acquis des proprietez  
essentielles qu'il n'avoit pas , qui sont  
la solidité ou fixité , & teinture &  
malleabilité.

Quelques-uns voulant soutenir que  
c'est le même mercure , rapportent  
la comparaison du pain , qu'ils disent  
être toujours la même chose que la  
pâte , & qu'il n'y a de difference que

D iiii

80 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
dans la coction qui est dans le pain ,  
& n'est pas dans la pâte.

S'ils disoient que le pain est la même chose que le blé dont il a été fait , & qu'ils nous fissent voir que le pain peut produire du blé , nous trouverions leur comparaison juste , parce que nous parlons ici de choses naturelles & sans alteration ; ce que l'on ne peut dire de la pâte , qui est un blé très-alteré par le broyement qui l'a reduit en farine , & dont l'alteration a été si grande , qu'il n'est plus propre à se multiplier.

Nous avons fait voir au Chapitre second ce qui fait l'essence d'une chose ; c'est pourquoi nous ne le repetons pas ici. Au reste , ces sortes de comparaisons sont si peu judicieuses , qu'elles font honte à ceux qui les proposent , & dispensent d'y répondre , ceux à qui on les apporte.

Ce ( qu'ils disent donc ) qui se fait dans la projection sur le mercure , se fait dans la vegetation : car la production du chêne par le gland , n'est

*sur la Pierre Philosoph. Ch. IV. 81*  
qu'une dépuratiōn , coction & fixa-  
tion , fermentation ou specification  
de l'eau vegetale.

Mais quelqu'un dira , il n'en est pas  
ainsi dans la projection ; car il n'y en-  
tre point de nouvelle matiere. Le  
mercure est le seul corps qui est con-  
verti ou purifié , au lieu que dans la  
production du chêne nous remar-  
quons des parties bien différentes les  
unes des autres.

Je réponds que si l'eau qui se con-  
vertit , ou nourrit le chêne , étoit  
aussi bien ramassée dans un lieu ,  
comme l'est le mercure , sur lequel  
on fait la projection , on n'y remar-  
queroit point autre chose , que ce  
que l'on observe dans le mercure ;  
mais comme cette eau est dispersée  
dans la terre , & mêlée d'impuretez ,  
elle ne vient que successivement au  
point qui la doit convertir , & ne  
s'y rend qu'à proportion de sa gran-  
deur , qui en augmentant , en reçoit  
davantage.

S'il y a des parties différentes dans

Dv

82 Exam. des Princ. des Alchymistes  
le chêne , c'est qu'il est un corps orga-  
nisé , & cependant ses différentes  
parties ne demandent point de diffé-  
rentes eaux pour leur nourriture :  
Que si ces eaux sont différentes , ce  
n'est point par leur nature ou essence ,  
mais par quelque mélange qui se trou-  
ve , sur tout dans les parties qui re-  
çoivent les premières ce suc , par-  
ce que comme dans ce genre la nature  
tend à la generation , & qu'il faut  
une portion d'eau vegetale très pure  
pour cette operation , les parties de  
l'arbre servent toutes à cribler cette  
eau , & ne laissent monter que la plus  
pure , qui à cause de sa tenuïté & pu-  
reté , passe sans obstacle au plus haut  
degré de la vegetation , ou après ses  
circulations , sublimations & dépu-  
rations , elle trouve , pour parler en  
Alchymiste , le souffre specifique du  
vegetal , qui la fixe , & lui donne sa  
teinture , c'est-à-dire , lui imprime le  
caractere que Dieu lui a donné , pour  
multiplier telle espece .

Il n'en est pas autrement dans les

*Sur la Pierre Phylosop. Ch. IV. 83*  
animaux ; & toute la difference des uns & des autres ne vient que de ce que leur mercure, ou suc nourricier ne se trouve pas en un même endroit, & n'y est pas homogene , comme il doit être , pour se changer dans la substance de la chose qu'il nourrit.

C'est pour cette raison que les animaux ont tant d'organes differens , qui tous concourent à la preparation de ce mercure qui doit être specifié.

S'il est donc vrai , comme il paroît par ce que nous avons dit , que la conversion du mercure en or soit une generation , vous donnez aux métaux deux voyes pour leur production.

L'une que la nature donne , qui est la procreation par l'action des elemens ; & l'autre , qui vient de l'art par l'addition d'un souffre , qui specifiera ce mercure dans la projection.

Je veux bien convenir que ces deux voyes sont la même chose , puisque dans celle de l'art , on y reconnoît une imitation de la voye de na-

Dvj

84 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
ture : Mais pourquoi pourra't'on plû-  
tôt le faire dans le métal , que dans  
le vegetal , qui sans doute est plus ne-  
cessaire dans la nature , que ne l'est le  
métal.

Ils répondent que cela se fait tous  
Object les jours en greffant une partie d'un  
arbre sur le tronc d'une autre arbre  
d'une espece differente.

Répon- Cet exemple ne fait pas voir que  
l'art puisse faire ou produire une es-  
pece , & c'est ce qu'ils ont à prouver.

Si l'art joint à la nature , faisoit une  
petite partie d'un vegetal , ils auroient  
raison de nous rapporter cet exem-  
ple ; mais cette branche qu'on anté ,  
cette partie qu'on greffe est elle-mê-  
me une plante , un arbre entier ; puis-  
que sur son tronc naturel elle auroit  
produit des fruits ; & c'est la nature  
qui l'a produite , sans la participation  
de l'art.

Tout ce qu'on peut retirer de bon  
de cet exemple , c'est qu'il vous fait  
voir que le suc de la terre est homo-  
gene , simple & indéterminé , & par

*Sur la Pierre Philosop. Ch. IV. 85*  
consequent propre à recevoir tous  
les souffres qui se presentent, je veux  
dire, à se changer dans la substance  
de tous les vegetaux qu'il rencontre,  
pourvû qu'il soit dépuré. On a déjà  
répondu en partie à toutes les foi-  
bles objections qu'ils nous font ; mais  
en voici une qui merite qu'on y ré-  
ponde en particulier.

Ils disent que la fixation du mer-  
cure par la poudre de projection, est  
comme le caillement ou coagulation  
du lait par la presure.

Cette comparaison est trop souvent  
citée par ces Philosophes, & rappor-  
tée par leurs Sectateurs, qui n'en  
apperçoivent pas le faux, pour ne pas  
l'examiner & en faire voir le ridicule,  
par les propres principes de ces sages  
infaillibles.

Cet exemple qui devroit faire voir  
que l'art fait ce que fait la nature,  
c'est à dire porte à la perfection une  
chose imparfaite, fait voir tout le  
contraire : car jamais la nature n'eut  
dessein de faire du caillé dans le

86 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
corps de l'animal. Si la nature fait  
soit du fromage dans les mamelles de  
l'animal, & qu'on prît du lait, pour, à  
l'imitation de la nature, en faire du  
fromage, cet exemple seroit excellent.

Au reste, ces sages disent tous, qu'il  
n'y a qu'une seule chose qui puisse  
donner la fixité au mercure; & nous  
voyons que les choses qui ne sont  
point du regne animal, coagulent le  
lait, comme fait le vinaigre, l'esprit  
de vitriol, & les autres acides. Une  
certaine espece de chardon fait la  
même chose. La chaleur seule le fait  
encore cailler.

Il s'ensuit donc de cette compa-  
raison, si elle est juste ( comme il faut  
qu'elle le soit pour éclaircir une cho-  
se ) que la Pierre des Philosophes,  
étant supposée possible, se fait de  
choses heterogenes & differentes,  
puisque le vitriol & toutes les choses  
qui caillent le lait, ne sont point du  
regne animal, d'où est sorti le lait,  
ce qui est contraire à leurs sentences.

Qu'ils sçachent encore l'invalidité de cette comparaison par la différence qu'il y a entre une chose qui se fait pour la perfection de nature, comme la fixation du mercure en or, & celle qui se fait contre la même perfection, telle qu'est la coagulation du lait; car certainement le fromage n'est point propre à nourrir l'animal, comme l'est le lait; & il faut regarder cette coagulation, comme une dégeneration ou imperfection, & non pas comme une perfection, à quoi tend toujours la nature.

De plus, ils comparent un tout avec une partie; car le mercure est un tout, pour si petit que soit son volume, & le lait n'est point un tout, puisqu'il n'engendre point: car qu'ils sçachent qu'il n'y a que le tout qui engendre. Il ne sçauoit donc tout au plus passer que pour une partie de l'animal, qui seroit encore un nom ou une définition impropre, puisque l'animal n'est pas rendu parfait, parce qu'il a du lait: Et pour parler comme

88 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
les Medecins, le lait est un excrement  
utile, destiné à la nourriture du fruit  
de l'animal : Ainsi de quelque côté  
qu'on le considere, on ne lui peut  
trouver les mêmes qualitez qu'au  
mercure, qui est d'être un tout, qui  
n'attend sa perfection que de la coa-  
gulation que lui donne son souffre.

Pour faire valoir la sentence, qui  
est le fondement de leur science, ainsi  
qu'ils le disent, ils nous veulent faire  
voir que la nature étant une & inva-  
riable, ils trouvent aussi-bien dans  
les animaux que dans les vegetaux  
cette voye artificielle, qui fait la ge-  
neration.

C'est à faire éclore des poulets in-  
dépendamment, & sans l'aide de la  
poule, qu'ils prouvent cette seconde  
maniere d'engendrer.

Cet exemple devroit faire mépri-  
ser la Science Hermetique. Si dans ce  
qu'elle avance, on n'y trouvoit pas  
quelque chose de meilleur sens, je  
suis persuadé que jamais homme  
d'un peu de discernement, ne se se-

Il en est de leur raisonnement ,  
comme de celui-ci:

La generation du fruit se fait en  
deux manieres.

La premiere est , quand vous lais-  
sez meurir le fruit sur son arbre.

La seconde , quand vous cueillez  
le fruit un peu avant sa maturité , &  
que vous le mettez sur la paille , &  
dans un lieu où une chaleur douce le  
puisse faire meurir.

Rapportez pour preuve d'une dou-  
ble voye de generation cet exemple  
au plus grossier paysan , il en verra  
bien la fausseté , & scaura bien vous  
dire que ce fruit étoit tout formé &  
tout engendré , & qu'il n'avoit besoin  
que de maturité , qui ne peut lui man-  
quer , en le laissant sur son arbre.

En effet , cette maturité ou diges-  
tion vient de l'esprit universel , qui  
s'introduit dans le fruit , & y exerce  
son mouvement , jusqu'à ce que la  
chose soit parfaite , & dont la perfec-  
tion est bornée à un certain point.

Cet esprit universel se trouvant par tout , il ne faut pas être surpris si le fruit acquiert sa maturité , quoique détaché de son arbre.

Il faut cependant observer que si ce fruit manquoit de nourriture , je veux dire qu'il fût arraché trop verd & trop jeune , il ne se meuriroit point , parceque cet esprit universel qui lui porte la nourriture , ne sçauroit plus le faire , quand le fruit n'est plus sur son arbre ; car le lieu de la nourriture , est celui de la generation.

Au reste quand il se trouveroit dans l'air une eau propre à lui servir de nourriture , elle ne pourroit y entrer qu'après avoir été préparée par les différentes parties de la plante ; car ces Philosophes sçavent bien nous dire , comme Raymond Lulle dans son Art intellectuel au chapitre neuvième , que *les extremes ne peuvent s'approcher sans avoir passé par un milieu*. Ici ces extrêmes sont d'un côté , l'eau vegetale impregnée de l'esprit universel , & de l'autre , ce fruit. Le

*sur la Pierre Philosop.* Ch. IV. 91  
milieu , est l'arbre qui doit preparer ,  
c'est-à-dire , dépurer cette eau nour-  
riciere , pour la faire approcher de la  
nature de ce fruit.

Mais quand le fruit a atteint sa  
perfection , quant à la nourriture , &  
qu'il ne lui manque plus que la matu-  
rité , la chaleur naturelle de ce fruit  
excitée & aidée par la terre , en fait  
l'affaire.

C'estpourquoi nous voyons qu'en  
certains Pays , où l'on veut faire  
meurir le raisin excessivement , pour  
en faire des vins de liqueur , on tord  
le pedicule ou queuë de la grape ,  
pour empêcher le suc nourricier de  
s'y porter , ce qui empêche la matu-  
rité , parceque l'esprit universel & la  
chaleur naturelle du grain de raisin ,  
sont , pour ainsi dire , submergez par  
cette liqueur , qui n'étant plus absor-  
bez par de nouveau suc , se dégagent ,  
& prennent le dessus , ensorte qu'ils  
procurent la perfection ou maturité  
à ce fruit , en digerant & cuisant ,  
comme il faut , le suc nourricier. Le

92 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
soleil , qui est la chaleur externe ,  
contribuë à cette digestion , en excit-  
tant & renforçant la chaleur natu-  
relle.

C'est là ce que fait la chaleur de la  
poule , c'est ce qu'imité la chaleur ar-  
tificielle des athanors ou des fours.  
C'est ce feu excitant qui est seul au  
pouvoir de l'art , & non pas celui de  
nature , qui ne se prend que dans son  
propre sein.

Si ces habiles gens prennoient  
l'œuf d'une poule qui n'eut point été  
approchée du coq , & que par certain  
artifice ils en fissent sortir un poulet ,  
je dirois que leur comparaison est  
juste ; & je soutiendrois avec eux qu'il  
y a deux voyes de generation.

Quand ils donnent dans la projec-  
tion la teinture & la fixité au mercu-  
re , ils ne donnent pas seulement le  
feu externe , comme font la poule &  
les athanors qui font éclore des pou-  
lets , mais ils donnent encore le feu  
naturel , qui est ce souffre , cette se-  
mence mâle qui cuit , digere & teint  
ce mercure.

C'est là ce que donne le coq, quand il approche la poule : Car on auroit beau donner à une poule des œufs à couver , si ces œufs n'ont été rendus feconds par l'action de l'esprit seminal du coq , ils ne donneront jamais de poulets , mais demeureront toujours clairs , comme parlent les femmes.

Il seroit à propos qu'on se donnât la peine d'examiner les exemples & comparaisons qu'ils apportent , afin d'en connoître la fausseté , sans quoi les personnes qui lisent leurs écrits avec trop de prévention , ou celles qui ne sont pas assez penetrantes , se laissent surprendre ; car je dirai en passant , que rien n'impose tant comme les exemples & les comparaisons , parceque l'on y trouve quelque chose de sensible , & que peu de gens sont en état de voir en quoi elles sont fausses : il faudroit que les personnes qui ne sont pas lettrées , comme il s'en trouve beaucoup parmi les curieux de cette science , donnaissent ces sortes de comparaisons à

94 Exam. des Princ. des Alchymistes  
examiner à des gens sçavans & des-  
interessez dans cette science.

Ils citent encore la prétendue ge-  
nération artificielle des Abeilles ,  
rapportée par Virgile au quatrième  
livre des ses Georgiques.

Geber au chapitre onzième , dans  
lequel il refute les raisons de ceux  
qui nient absolument la science , dit :  
*Ils ne disent pas vrai , quand ils veu-  
lent qu'une espece ne puisse se changer  
en une autre espece ; car une espece se  
change en une autre , lorsque l'individu  
d'une espece se change dans l'individu  
d'une autre ; car nous voyons qu'un  
ver se change naturellement , & même  
par artifice en une mouche , laquelle est  
d'une espece differente du ver ; d'un tau-  
reau qu'on suffoque il en naît des mou-  
ches à miel. Le blé degeneré en yvroie ,  
& d'un chien mort il se forme des vers  
par la fermentation de la putrefaction.*

Augurel dans sa Chrysopée :

Ainsi qu'on voit croître en un champ fertile ,  
Souvent l'yvroie ou l'avoine sterile ,  
Ou comme au ventre & aux côtes rompuës  
d'un bœuf font bruit mouches à miel re pües ,

Il ne seroit pas d'un grande nécessité que je donnasse l'explication de toutes ces prétenduës generations artificielles , ausquelles l'art n'a pas plus de part qu'à celles dont nous avons déjà parlé ; car il n'y a personne de bon sens qui ne découvre la fausseté de cette opinion ; & je ne crois pas que Virgile ait voulu dire , qu'il croyoit qu'il se fist des generations artificielles , ou des changemens d'espèce , comme ceux qui sont venus après lui se le sont imaginé , en voyant qu'un grand homme comme Virgile l'avoit avancé : & si c'est cet endroit qui l'a fait passer pour Philosoph dans l'esprit de certains Alchymistes , qui mettent dans leur parti tout ce qu'ils croient leur faire honneur & donner plus de poids à leur science ; ce sera celui-là même qui me fera croire qu'il ne l'a jamais été. Et en effet , si par le Vers d'une de ces Eclogues ,

*Infelix lolium & steriles dominantur avenæ,*

96 Exam. des Princ. des Alchymistes  
il a entendu ce qu'on lui fait dire,  
on peut assurer qu'il étoit fort peu  
instruit des regles de la nature ; car  
ces Philosophes veulent que ce Vers  
signifie, qu'au lieu de bon grain qu'  
on a semé, on ne recueille que de l'y-  
vroie & de mauvaise avoine, comme  
si ces deux mauvais grains étoient  
les fruits de la semence d'un bon  
froment.

Cette substitution d'espece est faus-  
se absolument , & les Alchymistes  
qui la rapportent ne font gueres d'at-  
tention à ce qu'ils disent ; car en vou-  
lant prouver leur science par cet en-  
droit , ils en détruisent les princi-  
paux fondemens , qui sont dans leurs  
bouches & leurs écrits à chaque mot  
qu'ils proferent. *Nature se perfectione  
en sa nature ; NATURA, NATURA  
EMENDATUR* ; ils disent sur ce  
principe, que dans la dissolution des  
métaux , il faut toujours conserver  
l'espece : Quelle contradiction !

Neanmoins comme l'Ignorant lit  
aussi-bien que le Sçavant , l'un pour  
s'instruire ,

*sur la Pierre Philosoph. Ch. IV. 97*  
s'instruire, & l'autre pour juger par  
ses connaissances ou préventions, il  
faut expliquer ce que Virgile a vou-  
lu nous dire, ou au moins a dû nous  
faire entendre.

Il arrive quelquefois pour la perte  
du Laboureur, que de mauvaises  
herbes croissent à la place du bon  
grain qu'il avoit semé. C'est à cette  
occasion qu'il dit, que son blé n'a  
poussé que de mauvaises herbes, &  
que pour une bonne semence qu'il a  
employée, il ne recueillera que de  
mauvais grain.

Cela est vrai sans admettre de sub-  
stitution ou de changement d'espe-  
ce; car ce n'est point cette bonne  
semence qui a produit ce mauvais  
grain: mais une mauvaise semence  
de cette espece qui étoit demeurée  
dans la terre, & s'y trouvant en  
quantité, & ayant un tems propre à  
germer plutôt que le bon grain; (ce  
qui n'est pas surprenant, puisqu'elle  
étoit dans la terre avant lui, & a pu  
par consequent recevoir plutôt cette

E

98 Exam. des Princ. des Alchymistes  
vapeur germinative ) prend le suc  
de la terre qu'elle reçoit abonda-  
ment, s'en nourrit, augmente, & par  
cette augmentation ou accroisse-  
ment en prend davantage, & en  
prive ce bon grain, qui ne fait que  
languir à mesure que son ennemi  
prend des forces, par la nourriture  
qu'il lui vole; ensorte que vous ne  
voyez que très-peu de bon blé, en-  
comparaison de mauvaise avoine, d'y-  
vroye, de nielle & autres especes  
qui ont étouffé, pour ainsi dire, cet  
enfant legitime dans son berceau.

Le terme dont se sert Virgile pour  
marquer cet accident, est très-pro-  
pre à nous faire croire qu'il l'a en-  
tendu comme nous; car sans être  
embarrassé pour les regles de la poë-  
sie, il pouvoit mettre le mot de  
*nascentur*, au lieu de *dominantur*,  
qui auroit signifié litteralement  
que l'yvroye & l'avoine naissent; ce  
que ne signifie pas *dominantur*, qui  
veut dire que l'yvroye & l'avoine  
prennent le dessus; ce qui fait con-

*sur la Pierre Philosoph. Ch. IV. 99*  
clure & suppose, que les semences  
de ces deux mauvais grains étoient  
dans le champ qui les produit.

C'est donc faute de nourriture que  
le bon grain ne vient pas, & non point  
par sa dégeneration en une mauvaise  
espece.

Tout ce qu'on dit encore de cer-  
taines fleurs qui dégénèrent n'est  
point vrai : & ce qu'on y trouve de  
différent ne consiste que dans quel-  
ques feuilles ou fleurons de plus ou de  
moins ou différemment colorés ; ce  
qui ne fait pas l'essence de l'espece.  
Mais la graine est toujours la même,  
& c'est en cela que consiste son es-  
sence.

S'il en étoit autrement, il y auroit  
un desordre dans la nature qui fe-  
roit douter, & tout craindre ; puis-  
que rien ne seroit de certain, &  
qu'un homme en semant la subsis-  
tance de sa vie, pourroit apprehen-  
der de ne moissonner que les semen-  
ces de sa mort.

La nature est l'image de Dieu  
E ij

100 Exam. des Princ. des Alchymistes  
qui l'a formée. Elle est simple, uni-  
que & infaillible.

C'est sur ce principe que l'on doit  
juger de ce que l'on entend dire tous  
les jours des prétendues diversitez &  
égaremens de la nature.

C'est par cette vérité que l'on voit  
comment on doit expliquer ce que  
des personnes curieuses ont décou-  
vert depuis peu dans les vegetaux, en  
nous y faisant voir du fer; d'où un  
ignorant conclura, que le passage  
d'une espece dans une autre espece,  
n'est pas seulement possible, mais  
encore celui des regnes.

Quelques autres ne le diront pas  
positivement, mais indirectement,  
en regardant ces parties métallines  
comme le principe ou la matière de  
la vegetation, & feront ainsi un abus  
dangereux de cet exemple, par leurs  
mauvaises applications.

Ces sortes d'accidens font errer  
beaucoup de gens faute de bons  
principes; qu'ils voyent un animal  
devenir dur & fragile comme la pier-

*sur la Pierre Philosop. Ch. IV. 101*  
re , pour avoir été jeté dans de cer-  
taines eaux salines , ils croiront que l'a-  
nimal a passé dans le regne mineral :  
de même qu'ils le diront du vegetal ,  
s'ils voient qu'une branche d'arbre  
devienne plus pesante & plus aisée à se  
casser , après avoir été quelque temps  
dans ces sortes d'eaux .

Nous avons examiné ce que c'est  
que la generation dans les regnes  
animal & vegetal , & avons fait voir  
l'erreur des anciens Philosophes ,  
nous avons encore prouvé que la  
conversion du mercure en or , seroit  
une véritable generation , en quoi  
les métaux auroient deux voies de  
se produire à l'exclusion des deux  
autres regnes , qui cependant sont  
plus nécessaires dans la nature que  
les métaux & tous les minéraux , &  
nous croyons avoir suffisamment ré-  
pondu aux objections & compara-  
isons qu'ils apportent pour faire voir  
que l'art fait dans les autres regnes  
ces sortes de générations artificielles .

Il faut maintenant examiner si les

Eiij

102 Exam. des Princ. des Alchymistes  
métaux ont de la semence, qui est  
la cause unique de la multiplication,  
afin de nous convaincre plus sensi-  
blement de la possibilité ou impossibi-  
lité de la transmutation métallique.

---

## CHAPITRE V.

*Si les Métaux ont une semence.*

**T**out le monde scait que la mul-  
tiplication se fait par la semen-  
ce dans les animaux & les vegetaux:  
l'experience & la raison ne nous lais-  
sent aucun doute sur ce sujet; non plus  
que l'autorité prise même dans l'E-  
criture sainte au premier chapitre de  
la Genese , qui le dit formellement  
en ces paroles : *Que la terre produise  
une herbe verdoyante , & qui ayt sa se-  
mence & un bois fruitier portant des  
fruits selon son genre , qui ayt sa sement-  
ce en soi sur la terre.*

Hermez dans son Pimandre dit :  
*Et toutes sortes d'herbes recevoient en  
elles de la semence pour renaitre.*

Nous ne voyons point les animaux se multiplier par d'autres moyens que celui de la semence : c'est pourquoi puisque selon même les Alchymistes, *la nature est toujours unique*, il faut croire que les métaux ne peuvent se multiplier, que par la même voye, qui est la semence.

Quelques-uns parmi eux peut-être penetrez de cette vérité, conviennent que l'or a sa semence, par laquelle il peut se multiplier. Augurelle dit dans sa Chrysopoëe en ces Vers :

Doncques a fin qu'en peine coutumiere  
De l'or la source & semence premiere :  
Ne soit par toi cherchée vainement  
Ce point tu dois croire certainement,  
Qui enclose en l'or de l'or est la semence,  
Combien qu'avec grand peine & diligence,  
Cette semence en ses secrets cachée  
S'aquieret par nous quand elle est bien cherchée.

D'autres veulent qu'il n'en ayent point, faute d'une plus grande digestion dans la mine.

Pour connoître si l'or a de la semence, ou peut en avoir, il faut se souvenir que la semence dans les re-

E iiiij

104 Exam. des Princ. des Alchymistes  
gnes animal & vegetal, est ou la par-  
tie de l'individu la plus dépurée,  
dans laquelle se trouve en racourci  
l'individu de l'espèce, comme on le  
voit dans les vegetaux & dans la fe-  
melle des animaux, ou le sujet le  
plus dépuré dans lequel est renfer-  
mé l'esprit seminal, ou la vertu mou-  
vante, par laquelle l'individu est in-  
formé, je veux dire mis en action;  
ce qui se trouve dans le mâle.

Cette semence tant dans les deux  
regnes que les deux sexes, ne se fait,  
ou pour mieux dire, ne se développe  
que par une multiplicité d'opera-  
tions.

Ces operations nombreuses se font  
par diverses parties differemment or-  
ganisées.

Ces parties differentes font voir  
que la matière qui les compose est  
un tout de nature heterogene.

L'or au contraire est un tout ho-  
mogene de l'aveu même de presque  
tous les Alchymistes, qui disent; que  
ce n'est qu'un pur mercure cuit, digéré,

*Sur la Pierre Philosop. Ch. V. 105  
teint & fixé par la vapeur de son souf-  
fre, qui n'est rien qu'un pur feu, com-  
me nous l'avons dit ailleurs après  
Trevisan.*

Si donc l'or est un tout homogène, comment pourra-t'il donner de la semence, puisque ce n'est que par la diversité des parties organisées de telle ou telle manière que se fait la préparation ou le développement de la semence ?

Quelqu'un d'eux pourroit objec- Object:  
ter que la diversité des parties ne dévelope point la semence, puisque les animaux impuberes & les jeunes arbres ont aussi-bien ces parties organisées, que les animaux & les arbres parfaits, & qu'il faut par conséquent que ce soit une autre cause qui la produise, comme la chaleur.

On est assuré que l'enfant porte Répon-  
sa semence, aussi bien que l'homme  
parfait, quoiqu'elle ne paroisse pas :  
la raison en est, qu'il est de l'ordre  
de la nature de prendre sa perfection  
avant de la donner aux autres.

Ev

Cette perfection consiste dans le degré des proportions géométriques, qui sont la grandeur, largeur, & profondeur. Ces proportions ne peuvent s'accomplir dans un moment, parce qu'elles viennent de choses qui ne sont point naturelles, comme l'aliment, qui doit être altéré, pour, de qualitez en qualitez, passer à la nature de l'individu qui s'en nourrit. Ce passage de qualitez en qualitez ne se fait pas pour charger l'aliment ou le suc nourricier de plusieurs caractères ; au contraire pour lui faire perdre ceux dont il peut être spécifié ; car il faut le rendre simple & homogène, sans quoi il ne seroit point propre à se convertir en la substance de la chose qu'il nourrit, ainsi que nous l'avons déjà fait voir.

Toutes ces alterations sont donc longues & lentes, & ne se font que peu à peu, & par degrés & selon la grandeur de l'individu, qui prend plus de nourriture, à mesure qu'il prend accroissement.

Mais d'où vient, répondra-t'on, que cette semence ne paroît pas, & qu'elle demeure absorbée & ensevelie ? Parceque dans l'état d'imperfection, elle est mêlée de beaucoup de parties cruës qui la retiennent : c'est ce qu'ont voulu dire ceux qui ont assuré qu'elle n'étoit qu'en puissance : mais si-tôt que l'animal ou le vegetal ont atteint à leur perfection, qui consiste dans la vigueur des organes. Cette semence aidée de la chaleur, qui toute s'occupoit à la nourriture de l'individu avant sa perfection, se degage de cette matière aqueuse ou cruë qui l'absorboit, & devenueë ainsi libre, paroît, selon les mouvemens de la nature, pour perpetuer son espece.

Par cette explication il paroît que l'or n'a point de semence ni n'en peut avoir, puisque c'est un tout homogène, en qui une partie n'est pas plus parfaite que l'autre, à moins de dire qu'il est tout semence ; ce qu'on ne scauroit raisonnablement assurer,

Evj

108 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
puisque nous n'appellons semence  
que ce qui peut se multiplier. Or nous  
aurions beau jeter de l'or dans le  
mercure ou vif-argent, nous ne ver-  
rions point de generation, ou con-  
version de vif-argent en or.

Les Alchymistes ont le champ  
beau, quand, comme nous faisons ici,  
on les met dans leurs principes, qui,  
comme nous avons fait voir ailleurs,  
sont toujours de supposition. Cepen-  
dant afin qu'ils n'ayent rien à nous  
reprocher, il faut tâcher à dévelo-  
per ici ce qu'ils cachent comme de  
vrais mystères.

Ils diront, nous convenons que  
l'or est un tout homogene, qui n'a  
de semence que dans l'industrie & la  
science du Philosophe, qui par cer-  
taines opérations ; scavoit dissolu-  
tions, digestions & coagulations,  
scait faire dans la substance métalli-  
que, ce que la nature fait dans le  
vegetal & animal, en leur donnant  
la nourriture, & faisant paroître leur  
semence.

Cette réponse ne peut rien résoudre, parce que nous remarquons dans les végétaux & animaux toutes les opérations que rapportent & peuvent imaginer les Alchymistes, outre lesquelles nous trouvons des parties organisées, qui ne sont point dans les métaux.

Ils pourront encore dire que la dissolution des alimens & leur digestion se font par ces mêmes organes, auxquels suppléent leurs opérations.

Si l'on leur demande si leur élixir se fait de plusieurs choses ? ils diront que non, & même en cela ils conviennent assez, disant tous que ce n'est qu'une seule chose qui a plusieurs noms, tant à cause des choses différentes avec lesquelles elle a quelque rapport, que des opérations où l'on la considère.

Qu'on leur demande quel est l'instrument qui fait toutes ces opérations ? ils répondent que c'est le feu dont les uns parlent d'une manière, & les autres d'une autre : Car il y en a qui veulent qu'il n'y ait point d'au-

110 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
tre feu , que celui de la matiere ,  
comme il semble que Pontanus l'insi-  
nuë , en disant que *le feu est mineral* ,  
quoiqu'il dise qu'il soit pris d'ailleurs  
que de la matiere , ce qui n'est pas dif-  
ficle à comprendre.

Les autres , comme Trevisan ,  
semblent admettre un feu externe , à  
l'exemple de celui qui excite dans les  
mines le feu naturel du mercure.  
Mais sans examiner ce que l'on en  
pourroit croire , puisque cela ne nous  
regarde point , nous disons ( pour ne  
point hazarder de decision , qui don-  
neroit occasion à nous faire une  
mauvaise chicanne ) que soit qu'il  
y ait diversité de matieres , soit  
qu'il n'y en ait qu'une , soit qu'il  
y ait plusieurs vaisseaux , ou qu'ils  
n'en reconnoissent qu'un , soit en-  
fin qu'ils admettent le feu externe  
avec celui de la nature , ou qu'ils en-  
tendent , comme ils voudront , les  
trois feux de R. Lulle , qui sont le  
contre-naturel , le non naturel , & le  
naturel ; nous disons donc que tout

*Sur la Pierre Philosop. Ch. V. 111*  
cela se trouve dans les animaux indépendamment des organes.

Les alimens sont, ou de differente nature, comme chauds ou froids, secs ou humides , ou bien ne sont que d'une seule , scavoir après leur dissolution dans l'estomach , les intestins & les autres parties , où ils reçoivent encore quelques alterations.

Le vaisseau est unique , si vous voulez l'entendre par celui de nature, qui est tout le corps de l'animal , dans lequel se font les operations.

Il sera double encore , ou triple , si vous voulez regarder les deux ventricules du cœur , comme differens vaisseaux , aussi-bien que l'estomach , qui sera le vaisseau où se fera la préparation de la matière ; & ainsi se trouveront les trois vaisseaux que demande Aristote , quand il dit , *qu'il faut cuire le mercure en triple vaisseau , &c.*

Si vous voulez tous les feux de Raymond Lulle , vous les trouverez dans l'animal , aussi-bien que dans son

112 Exam. des Princ. des Alchymistes  
aliment , à qui l'on ne peut refuser  
son feu naturel : Et enfin en trouvant  
dans l'animal tout ce que l'on veut  
qu'il y ait dans *l'Oeuvre des Sages*.  
Vous y voyez encore des organes in-  
dependamment de toutes ces choses ,  
qui sans doute ne sont pas dans l'inac-  
tion : Car nous sommes assuréz qu'ils  
ont tous leur usage , qui concourt à  
dépurer cette semence , pour qu'elle  
puisse avoir la liberté de faire son de-  
voir pour la multiplication de son es-  
pece : car on ne croit pas qu'ils disent  
que les testicules dans les hommes ,  
soient des parties qui ne fassent rien .

On peut donc encore une fois con-  
clure que l'or ne peut avoir de semen-  
ce ; & afin de ne point laisser d'équi-  
voque sur le nom d'or , nous assu-  
rons que toute substance métallique ,  
& pour parler avec eux , la racine des  
métaux , est incapable de porter de la  
semence , parcequ'elle est un tout ho-  
mogène , qui n'a point de parties ,  
pour préparer cette semence qui de-  
mande plus de dépurations que le

*sur la Pierre Philosop.* Ch. V. 113  
ste du sujet. Et disons qu'elle ne peut devenir par l'art une semence, parceque l'art ne sçauroit donner les organes nécessaires à cette préparation, & que toutes les operations qu'ils supposent, ne peuvent suppléer aux organes nécessaires, ce qui paroît dans les animaux, où nous remarquons tout autant d'operations de vaisseaux & de feux qu'ils peuvent en imaginer, outre les organes particuliers, que l'on sçait par experience servir à la préparation de la semence.

Il y en auroit peut-être d'assez opiniâtres, ou assez ignorans, qui, pour ne pas se rendre à ces raisonnement, pourroient dire que le sujet duquel les Alchymistes tirent leur Or Philosophique, n'est ni or, ni autre matière métallique : & pour donner quelque poids à leur opinion, citeroient un grand nombre d'Auteurs, qui disent que, *la pierre est par tout*. Quoique cette objection ne puisse être dans la bouche de personnes un peu initiées dans les Principes Hermetiques,

114 Exam. des Princ. des Alchymistes  
neanmoins pour ne rien omettre qui  
leur donne prise sur nous , il faut rap-  
porter quelques autoritez des plus ce-  
lebres Philosophes , par lesquels on  
pourra être assuré que ce ne peut être  
qu'une substance métallique.

Arnauld de Villeneuve dit : *Si vous  
voulez faire une medecine pour guerir les  
métaux , vous devez en chercher l'origine  
dans les métaux ; car nous n'avons point  
d'autre intention , que de multiplier la  
teinture métallique , parceque chaque  
chose engendre son semblable.*

Roger Bacon. *Rien ne s'attache aux  
métaux , ni ne s'y joint , ni ne les trans-  
muë , que ce qui est sorti d'eux.*

Dastin. *Il faut que les elemens de  
l'eau soient de la même nature que les  
elemens du métal que vous voulez trans-  
muer , autrement vous degenerez , parce-  
que des parties differentes font un tout  
different ; de même que les choses qui sont  
d'un même genre , & d'une même racine ,  
font une chose semblable.*

Jean de Mehung , dans son Testa-  
ment. *Chaque arbre porte son fruit : Le*

sur la Pierre Philosop. Ch. V. 115  
poirier des poires , le pommier des pom-  
mes ; semblablement le métal est engendré  
& multiplié par le métal , & non par  
autre chose que ce soit.

Morien. Méléz & jetez la mede-  
cine sur les corps imparfaits , laquelle  
n'est rien autre chose , que l'argent vif  
exalté par l'art.

Senior. Il ne faut pas joindre les  
corps des métaux , mais leur belle &  
bonne matiere substantielle.

Trevisan. Laissez aluns , vitriols ,  
sels , & tous atramens , borax , eaux  
fortes , animaux , & tout ce qui en sort ;  
& toute chose minerale. Laissez aussi  
les métaux seuls ; car quoique ce soit  
avec eux qu'on entre dans l'œuvre &  
que nôtre matiere , comme disent tous  
les Philosephes , doive se faire d'argent  
vif , qui ne se trouve pas ailleurs que  
dans les métaux , ils ne sont pas cepen-  
dant nôtre Pierre , tandis qu'ils sont en  
forme métallique.

Raymond Lulle en son Livre de  
la Préparation du Mercure vulgaire :  
Quoiqu'on introduise naturellement la

116 Exam. des Princ. des Alchymistes  
formé simple dans les métaux , elle ne  
peut venir d'elle-même , si l'agent univer-  
sel ne transmuë formellement en corps  
simples les corps solides.

Noscus dans la Turbe des Philo-  
sophes. *De l'homme s'engendre l'homme ,  
du volatil le volatil ; semblablement il  
ne s'engendre de l'animal brute qu'une  
bête brute ; parceque la nature ne se per-  
fectionne que dans sa nature.*

Au même Livre. *Nous ne travail-  
lons que de matière métallique , & le  
métal ne peut être teint que par le métal.*

Au second des Sept' Chapitres  
d'Hermez. *Le sage commande à tous  
les hommes , car le mediocre est le meil-  
leur ; parceque , quelque nature que ce  
soit , s'associe & s'unit beaucoup mieux  
avec son semblable.*

Il n'y a point d'Auteur en cette  
science , qui ne dise la même chose ;  
& ceux qui parlent autrement , ne le  
font , que pour jeter dans l'erreur ,  
comme ils en avertissent eux-mêmes.

Puis donc que les métaux , même  
les plus parfaits , comme l'or , n'ont

*sur la Pierre Philosop.* Chap. V. 117  
point de semence actuelle , ni même  
*imaginée* , comme quelques Alchy-  
mistes se le font imaginez , tels que  
*Sendivogius* , de quelle maniere , &  
avec quoi feront-ils leur *Sacré Ma-  
gistere* ?

Comme ils sont les directeurs de la  
nature , ils ne sont pas fort embarras-  
sez , Elle a dans ses tressors une *quinte-  
essence* qu'elle leur garde dans le be-  
soin : C'est avec ce présent du Ciel  
qu'ils dissipent les tenebres de l'igno-  
rance de ceux qui ne les croient pas ,  
& les confondent , en leur faisant  
voir que ce que la nature ne fait pas  
pour le reste des hommes , qui sont ,  
selon eux *des indignes & des profanes* ,  
elle sait le faire pour eux , qui sont  
*ses enfans* , & par des moyens parti-  
culiers , & contre les regles même  
que lui a prescrites son Créateur.

Mais afin que personne ne soit  
surpris par le mot de *quinte-essence* ,  
nous allons examiner dans leurs pro-  
pres écrits ce qu'ils entendent par ce  
mot si souvent prononcé par leurs

118 Exam. des Princ. des Alchymistes  
Sectateurs, après quoi, nous laissons  
à juger si ces Philosophes, possesseurs  
d'un si grand bien, ont eû raison de  
se dire, *les Maîtres de la Nature, les*  
*Rois de la Terre, les Medecins des*  
*malades abandonnez, les Prorogateurs*  
*de la vie humaine, ou pour mieux*  
*dire, les Reparateurs du peché du pre-*  
*mier homme, & les Chefs des Anges*  
*qui leurobeissent en vertu de cette admi-*  
*vable quinte-essence..*

Les Alchymistes entendent par le  
mot de *quinte-essence*, deux choses.

Par la premiere, ils entendent la  
substance ou matière dont toute la  
nature a été formée, comme Ray-  
mond Lulle le dit au Chapitre troi-  
sième de sa Théorie, en ces termes.  
*Dieu crée par sa pure liberalité & vo-*  
*lonté la nature d'une pure substance qui*  
*s'appelle quinte-essence, dans laquelle*  
*toute la nature est comprise. De la meil-*  
*leure & plus pure partie de cette substan-*  
*ce divisée en trois parties, le Très-Haut*  
*crée les Anges; de la seconde, les Cieux,*  
*les Planètes & les Etoies; & de la troi-*

sur la Pierre Philosop. Ch. V. 119  
sième moins pure, il fit le Monde inférieur. Et plus bas il dit: *Le Souverain Créateur divisa cette dernière partie en cinq. De la partie la plus pure, il fit la quinte-essence des elemens, participante des choses celestes; & de celle-ci, il fit quatre autres parties. De la première & plus pure, il fit le feu, qui est le premier élément.*

Par la seconde, ils n'entendent rien autre chose, que cette *quinte-essence des elemens, participante des choses celestes.*

Il est bon de remarquer que Raymond Lulle, & son fidèle Disciple ou Interprete, Pierre Vicot Prêtre Normand, qui dit avoir fait le Magistere avec les nommez Grosparmy & Vallois, au commencement du quatorzième siècle, & qui pour cette raison sont connus sous le nom des *trois Adeptes*, sont les seuls qui commencent la création par la quinte-essence.

La Turbe des Philosophes commence par la création des quatre

120 Exam. des Princ. des Alchymistes  
élemens, où Pythagore dit. Dieu  
étoit avant toutes choses; & comme il  
étoit seul, il créea quatre choses simples,  
qui sont les quatre élemens de même essen-  
ce ou matière, cependant de différentes  
formes, ou qualitez simples convertibles  
les unes dans les autres, desquelles cho-  
ses déjà crées il créea dans la suite toutes  
les choses, tant supérieures, qu'inférieu-  
res, parce qu'il falloit tirer les créatures  
d'une certaine racine, de laquelle elles  
fussent multipliées, pour habiter le monde.  
Ainsi Dieu créea avant toutes choses les  
quatre élemens, desquels il fit ensuite ce  
qu'il voulut, scavoir: différentes natu-  
res, dont il en créea quelques-unes d'un  
seul élément, comme les Anges qu'il créea  
du seul feu, &c.

Le Son de la Trompette dit la mê-  
me chose que R. Lulle; mais l'Auteur  
de ce Livre n'est qu'un Copiste de R.  
Lulle, qui a mis cet endroit mor  
pour mot, comme il l'a trouvé dans  
Lulle.

Hermez dans son Pimandre ne  
parle point de quinte-essence, en  
traitant

*sur la Pierre Philosop. Ch. V. 121*  
traitant de la creation ; il dit seulement que les elemens furent mis en bas , pour servir de matiere , de laquelle furent faites les choses que nous voyons.

Quoiqu'il en soit , quand ils ont parlé de la *quinte-essence* , ils ont compris cette partie pure qui réside dans les elemens , & qui leur donne la force qu'ils ont , & qui est comme leur ame , étant très-utile , puisqu'elle participe des choses celestes : c'est pourquoi quelques-uns la nomment *Ciel*.

Ce sera donc cette ame universelle selon eux qui leur servira de semence.

Je dis que la *quinte-essence* telle qu'ils l'entendent , ne peut servir de semence aux métaux , autrement il faudroit qu'elle fût elle même métallique , puisque la semence est , comme nous avons fait voir , l'individu en racourci de son espece.

Or la *quinte-essence* , de leur aveu , est indifferente à toutes choses. Elle est noble , quand elle entre dans un

E

122 Exam. des Princ. des Alchymistes.  
noble sujet , vile , quand elle n'infor-  
me qu'un sujet vil.

Elle ne peut donc être regardée  
comme semence , mais seulement  
comme la vertu qui l'a fait mouvoir.  
C'est le feu de nature , & l'instru-  
ment qui agit sans cesse , & avec fide-  
lité , & sans jamais rien déranger de  
ce que la nature a ordonné : C'est  
son ministre , c'est cet agent univer-  
sel qui fait mouvoir l'Univers. Il a son  
principe dans le feu , & il est lui-mê-  
me feu , non pas destructif , comme  
celui que nous connaissons , mais au  
contraire il engendre & conserve  
tout.

Les Alchymistes les plus judicieux  
voyant que l'or n'a point de semen-  
ce , ont recours à cet esprit universel ,  
pour lui faire faire l'office de semen-  
ce dans le mercure ; & pour parler  
avec plus de vérité , ils disent qu'ils  
n'en ont pas tant besoin , comme se-  
mence particulière & spécifiée , que  
comme feu naturel , & propre à cuire  
& digérer , & teindre le mercure ,

*sur la Pierre Philosop.* Ch. V. 123  
pour en faire un métal plus que parfait ; car ils regardent bien l'or comme parfait, mais cette perfection n'est que pour lui , & ne peut donner de celle qu'il possède , sans s'alterer , & diminuer sa bonté ; c'est pourquoi il leur faut un or *plus que parfait* , qui par un feu & une teinture abondante puisse cuire & teindre presque dans un moment le mercure.

Nous avons fait voir la fausseté de cette idée , en parlant du pouvoir de l'art , qui jamais ne peut faire ce que fait la nature , & encore moins ce qu'elle ne fait pas : Et comme dans tous leurs exemples ils ne nous font point voir quelque production plus parfaite que celle que fait la nature aidée du secours de l'art , nous pouvons conclure que leur quinte-essence regardée, ou comme semence masculine , telle que nous l'entendons ; je veux dire , comme l'agent propre & particulier à l'espèce métallique ; qui puisse cuire & teindre son mercure , soit qu'ils la prennent pour l'agent

Fij

124 Exam. des Princ. des Alchymistes  
universel , elle ne peut jamais faire ce  
qu'ils en attendent , car elle est tou-  
jours sous les loix de la nature , au-  
déla desquelles l'art le plus indus-  
trieux ne peut aller ; & pour parler  
avec plus de probabilité , je dis que  
la même cause agissant sur la même  
matiere par les mêmes moyens , doit  
produire les mêmes effets. Or s'il est  
vrai que la Pierre Philosophale soit  
possible , elle ne peut se faire que par  
la même cause , par les mêmes  
moyens , & sur la même matiere ; &  
par consequent ce ne sera tout au  
plus que de l'or , ce que ne veulent pas  
les Alchymistes qui prétendent aller  
plus loin.

Il n'est pas difficile de prouver que  
c'est la même matiere , puisque tout  
se fait des elemens proportionnez ; &  
il n'y a que la nature qui se cache leur  
donner la proportion necessaire ; ainsi  
l'art sera obligé de prendre ces éle-  
mens dans la proportion que la na-  
ture leur aura donnée , c'est-à-dire ,  
cette matiere , ou substance , ou raci-

*Sur la Pierre Philosop.* Ch. V. 125  
ne métallique ; à laquelle ils ne peuvent donner que ce que la nature lui donne, c'est-à-dire, la digestion par le moyen de la chaleur, qui à la vérité peut être donnée par l'art plus abondamment, que par la nature ; & en ce cas il arriveroit tout au plus ce que nous voyons qui arrive aux fruits que l'on échauffe artificiellement, qui se meurissent un peu plutôt qu'ils n'auroient fait par la seule chaleur naturelle.

Ainsi supposant que l'art trouvât cette véritable racine des métaux, & qu'il fût lui administrer un feu convenable, il ne feroit que prévenir, ou avancer de quelque temps la maturité du métal, qui ne feroit toujours que de l'or, & peut-être même pas si bon que celui que la nature seule produit, de même que nous scavons par expérience, que les herbes & fruits dont l'art avance la maturité, ne sont point si excellens que ceux que l'on abandonne au seul soin de la nature.

La même cause est le feu céleste,

F iiij

126 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
ou matériel, ou encore si vous voulez, le feu externe ; & ces trois sont d'une même nature, puisqu'ils sortent tous d'une même source.

Ce sont les mêmes moyens, car l'art ne peut faire sur, ou dans la matière, que des dépurations & digestions, chose que fait la nature seule.

L'imagination de la quinte-essence a causé parmi les Alchymistes des heresies bien couteuses; car les uns l'ont cherchée dans une chose, les autres dans une autre ; & il n'y a presque chose dans la nature où ils n'ayent fouillé, comme on le peut voir dans leurs propres Ecrits.

Ce qui les a fait tant errer, a été la diversité des noms qu'ont donné les premiers Auteurs à la chose qui contient cet esprit universel non spécifié.

Sans entrer dans le long détail de toutes leurs recherches, qui pour la plupart sont si ridicules, qu'elles laissent une mauvaise impression de l'Auteur à ceux qui les lisent.

Examinons celles qu'ont faites ceux

*sur la Pierre Philosop.* Ch. V. 127  
qui ont passé pour les mieux sensez ;  
parce qu'ils ont crû qu'il falloit cher-  
cher cette quinte-essence dans le su-  
jet le plus parfait de la nature.

Parmi ceux-ci, les uns l'ont cher-  
ché dans l'or , parceque l'on leur  
apprend que c'est le mixte de la na-  
ture le plus parfait, comme on le con-  
noît par sa resistance au feu le plus  
violent, dans lequel il ne souffre au-  
cune alteration ni diminution , d'où  
l'on conclut que c'est un sujet très-  
pur , dans lequel la nature a mis un  
feu très pur & fixe , une terre bien  
purifiée , bien clarifiée , & une eau si  
pure , qu'elle participe de la nature  
de l'air , qui l'a renduë capable de se  
joindre,& de retenir le feu & la terre :  
ensorte que de tous ces elemens bien  
purs , & comme *spiritualisez* , il s'est  
fait un mélange inseparable, qui rend  
le corps impenetrable au feu destruc-  
tif.

Ils veulent donc la tirer de ce beau  
sujet , dans lequel elle est emprison-  
née ; c'est , disent-ils , *cette eau prison-*

F iiiij

¶ 28 Exam. des Prince. des Alchymistes  
niere qui crie sans cesse qu'on la délivre ;  
c'est cette Evrydice retenuë dans les en-  
fers, qui ne peut être délivrée que par  
Orphée.

Pour la faire sortir, il faut *dissou-  
dre & mortifier le corps*, en quoi ils  
trouvent des difficultez insurmonta-  
bles, à cause de la compactibilité de  
ce métal ; ce sont *les travaux d'Her-  
cules*.

Ces grands obstacles ont paru in-  
vincibles aux autres ; & ceux-ci,  
ont crû qu'il étoit plus aisé de pren-  
dre cette quinte-essence, quand elle  
est encore dans sa liberté, qu'elle  
n'a point encore été specifiée & qu'  
elle est encore *vierge*.

Pour en venir à bout, les uns  
cherchent *une terre vierge*, qui n'ait  
point été souillée d'aucune semence,  
dans laquelle ils prétendent faire en-  
trer & *infiger cette quinte-essence répan-  
due par tout*.

Les autres ayant encore de la  
difficulté à trouver *une terre vierge*  
& pure, & ne pouvant concevoir

*sur la Pierre Philosop. Ch. V. 129*  
comment on peut *infiger* & rendre permanent cet *esprit universel* dans cette terre ou *sel de nature*, se sont persuadé que le soleil dont l'or porte le nom, étoit la vraie source de l'or *Philosophique*, & qu'en trouvant le moyen de *rasssembler*, *concentrer* & *corporifier* ces *rayons*, on a ce grand secret.

C'est cette belle recherche qui leur a donné occasion d'inventer mille machines de verre & autres matières polies, pour rassembler les rayons du soleil, comme dans un point, & les faisant passer par des trous imperceptibles & figurez de manière qu'ils puissent rompre & briser la rectitude du rayon, qui se trouvant ainsi embarrassé, coupé & détaché de son corps, y perde son mouvement, & demeure dans la machine comme un or fondu.

Quand il seroit vrai que cette quinte-essence pût être captivée au gré de ces Philosophes, il n'y a que des d'apparence qu'ils puissent en

F v

130 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
faire ce que la nature en fait conti-  
nuellement, & il seroit ennuyeux de  
repeter ce qu'on a déjà rapporté  
contre ce sentiment, & comme leurs  
principes n'établissent aucunement  
la possibilité de la chose ; mais au  
contraire la supposent, la croyant  
veritable par de mauvaises compa-  
raisons qu'ils apportent, & des exem-  
ples défectueux qui leur en imposent  
à eux-mêmes. Il seroit inutile d'agi-  
ter davantage la question ; & quel-  
que moyen qu'on leur donne d'ex-  
pliquer un peu raisonnablement ce  
qu'ils cherchent & ce qu'ils veulent  
faire, le nœud de la difficulté se  
trouve toujours dans leur chemin,  
qui est que l'art ne peut faire de ge-  
nerations, & que c'est le seul droit  
de la nature.

Nous avons fait voir dans le cha-  
pitre precedent, par raisonnemens  
& comparaisons prises des deux au-  
tres regnes, que convertir le mer-  
cure en or, étoit une generation aussi  
parfaite que celle que fait la nature

*sur la Pierre Philosop. Ch. V. 131*  
dans les mines, & même pour qu'ils  
ne traitent point notre explication  
d'une fiction ou imagination, il faut  
leur citer quelques passages de leurs  
grands Philosophes, qui ont déjà été  
rapportez.

Trevisan dit ; *l'homme & l'or sont  
engendrez par l'art de la même maniere,  
mais leurs semences ne peuvent être fai-  
tes par l'art, parce qu'ils ne peut s'a-  
voir les proportions necessaires du mélan-  
ge pour la production des semences.*

*Le métal, dit Jean de Mehung,  
est engendré & multiplié par le métal.*

*La Turbe, de l'homme s'engendre  
l'homme, & pareillement du métal s'en-  
gendre le métal, &c.*



F vj

## CHAPITRE VI.

*Des raisons qui ont donné occasion aux hommes d'imaginer l'Alchymie.  
Et des absurditez de la prétendue imitation de nature dans l'œuvre philosophique.*

Certains hommes faisant reflexion sur la nature, ayant observé que les animaux & vegetaux portent en soi le moyen de se reproduire, pour perpetuer leur espece jusqu'à la fin du monde, & voyant que la nature est l'ouvrage d'un Dieu, se sont assez raisonnablement persuadéz, que toutes choses partant d'un même principe, elles devoient être semblables; & par consequent avoir les mêmes moyens, pour arriver à une même fin, qui est la conservation de l'individu, & la perpetuation de l'espece.

C'est ce qui a fait dire à Hermez dans sa Table d'Emeraude, que *le haut est comme le bas, pour faire les miracles d'une chose.*

Ils ont trouvé que les métaux n'avoient point le même avantage, dont jouissent les animaux & végétaux pour se multiplier; & sans penser que ce qui se produit d'une manière n'a pas besoin d'une autre moyen pour le faire, puisque c'est un supplément dont la nature se sert pour faire des productions qu'elle ne pourroit faire autrement, & oubliant encore que la nature n'a qu'une seule voie, pour faire une chose, ils ont voulu donner aux métaux plus de prerogatives qu'aux autres règnes, en voulant les multiplier.

Ils ont donc dit, que la multiplication des métaux étoit aussi bien de l'intention de la nature, que celle des animaux & végétaux, & que s'ils n'étoient pas venus à ce point, c'étoit par des accidens ausquels l'art peut bien remédier.

Il faut remarquer ici la contradiction des *Philosophes* sur l'état de l'or; car l'un dit, qu'il est parfait, comme Raymond Lulle au chapitre

134 Exam. des Princ. des Alchymistes  
quatrième de l'Art intellectuel , en  
ces termes : *L'or est créé par nature  
exemplairement , au lieu de l'instrument  
final & de perfection , combien donc que  
l'or qui est le plus noble & le plus pré-  
cieux de tous , soit la fin de la pierre &  
la perfection de l'œuvre de nature par  
son accomplissement en l'œuvre mineral ,  
&c.*

Ces paroles nous font entendre  
que l'or est parfait , puisqu'il a ac-  
compli l'œuvre mineral par la per-  
fection de nature.

Un autre au contraire , prétend  
qu'il est imparfait , n'ayant pu être  
porté à un plus haut degré ; c'est ce  
que dit Vallois en son premier Li-  
vre par ces paroles : *La nature a bien  
tâché de pousser cette semence à un très  
haut degré ; mais elle a manqué de force  
à cause de l'air crud qui y est entré &  
a empêché son action.*

Flamel est dans le même senti-  
ment , ainsi qu'il paroît par son Som-  
maire Philosophique , où il dit :

Par ce moyen donc faut entendre,  
Que le mercure il convient prendre ;  
Le replanter en autre terre,  
Plus près du soleil pour acquerre,  
D'icelui merveilleux proufit,  
Où la rosée lui suffit ;  
Car là où planté il étoit,  
Le vent incessamment battoit,  
Et la froidure en telle sorte,  
Que peu de fruit faut qu'il rapporte.

Le Cosmopolite compare l'or aux  
orangers, qui dans les pays froids ne  
poussent que des feuilles, comme en  
Pologne; & dans les pays chauds,  
comme l'Italie, donnent fleurs &  
fruits; nous faisant comprendre par  
là que l'or n'est pas devenu élixir,  
ou n'a pas porté de semence, à cau-  
se du peu de chaleur qu'il a trouvé  
dans les mines.

C'est pourquoi les Alchymistes  
comparent l'or à la glace qui n'est  
qu'une eau congelée par le froid,  
qui se dissout ou resout en eau très  
promptement par une eau chaude :  
semblablement l'or se dissout par une  
eau chaude minerale, comme le dit  
Arnauld de Villeneuve dans son Ro-

¶ 36 Exam. des Print. des Alchymistes faire : Notre Eau est plus forte que le feu, parceque du corps de l'or elle en fait un pur esprit : Et dans un autre endroit ; C'est, dit-il, un esprit tout de feu ; Et Calid, le feu fait moins que notre eau qui dissout le corps, ce que le feu ne peut faire.

Ces accidens qui ont empêché que l'or ne soit devenu elixir, sont donc le froid qui a saisi la matiere.

Mais si le froid étoit la cause de la congelation de l'or, il s'ensuivroit que l'on pourroit trouver de l'or semblable à celui que veulent faire les Alchymistes ; car depuis qu'il se procrée des métaux, il se seroit peut-être trouvé quelque voute inaccessible à cet air froid ; ainsi cette matiere métallique n'auroit point perdu son mouvement, au contraire l'auroit entretenu & augmenté pour faire un or si exalté, qu'il auroit été une vraie semence de l'or.

On ne peut disconvenir de cette vérité, si c'est l'air froid qui ait empêché cette perfection ; car cela ne

*sur la Pierre Philosoph. Ch. VI. 137*  
doit être regardé que comme un accident : en effet ce qui n'est qu'accident, n'est point commun, propre & inseparable de la chose. Or nous ne voyons point d'or plus parfait, par exemple, que celui qui approche du vingt & quatrième carat ; & l'on peut même assurer qu'il n'est point plus parfait l'un que l'autre , & si l'on voit quelque or impur ; ce défaut ne vient que de quelques parties heterogenes , dont on ne l'a pas bien purgé , ou de quelque alliage qu'on y a fait entrer.

Si les Alchymistes nous faisoient voir un or produit par la nature, porté à un degré de perfection au-delà de celui que nous voyons, ils auroient raison de conclure que leur œuvre seroit possible, par plusieurs exemples qui nous sont familiers, dans lesquels nous aidons la nature, en lui fournissant une chaleur douce, pour avancer la maturité d'un vegetal, mais par malheur on n'en a jamais vu.

Cette erreur des Alchymistes jointe à leur contradiction sur la nature & l'état de l'or, a fait que beaucoup de personnes qui ont voulu lire leurs livres, en ont trouvé d'abord les principes défectueux, & ont jugé peu favorablement de tout le reste.

Dire que c'est un *deffaut de nature*, une *impuissance*, n'est-ce pas accuser son auteur d'avoir manqué à quelque chose ? c'est ce que nous font entendre les *Philosophes*, qui ne regardent pas, comme nous faisons, la production des mineraux, qu'ils prétendent être un ouvrage de l'intention de nature & de son createur : d'où l'on doit conclure, que les métaux étant des ouvrages sortis de la main de Dieu, ainsi que les animaux & vegetaux, & n'étant qu'imparfaits, les ouvrages de Dieu ont été créés imparfaits ; ce qu'on ne peut dire sans une espece de blasphème, puisque la Genèse nous dit, que *Dieu vit que ce qu'il avoit fait étoit bon.* A moins qu'on ne veuille dire,

*sur la Pierre Philosop.* Ch. VI. 139  
que la nature a degeneré, comme il  
semble que nous en ayons quelque  
preuve par l'abbregement de la vie  
de l'homme, que quelques-uns at-  
tribuënt à la degeneration des ali-  
mens, causée par la perversio[n] de  
la terre, que le croupissement des  
eaux du déluge sur sa surface a pro-  
curé : Quoiqu'il en soit, c'est la vo-  
lonté du Créateur, qui a voulu pu-  
nir les hommes, en restreignant leurs  
jours à un petit nombre, puisque une  
longue vie les rendoit si méchans,  
& l'on n'en peut douter après le té-  
moignage que l'Ecriture sainte ap-  
porte au chapitre cinquième de la  
Genèse, où il est dit, que *Dieu re-  
duisit l'âge de l'homme à six vingt ans.*

Il ne faudroit pas encore regar-  
der l'alteration ou la dépravation  
d'une chose, comme un dégenere-  
ment de nature ; car ce sont des ac-  
cidens ausquels elle n'a point de part,  
comme nous voyons par exemple au-  
jourd'hui des terres porter peu de  
fruits, & même beaucoup moins bons

140 Exam. des Princ. des Alchymistes  
qu'elles faisoient autrefois ; ce qui  
est l'effet de quelque accident, soit  
par les eaux qui les auront trop long  
temps inondées, soit par des grêles  
abondantes & malignes, ou des tor-  
rens qui entraînent une partie de la  
surface de la terre qui étoit la meil-  
leure & la plus grasse partie du fonds  
de ces terres.

Mais la nature n'a point pour cela  
dégeneré ; elle est parfaite comme  
auparavant.

Vous ne voyez point dans ces  
mauvaises terres un pommier porter  
des poires, ni un cheval engendrer  
un bœuf.

Car encore une fois la perfection,  
ou intégrité de la nature consiste  
dans sa fidélité à produire un fruit  
selon son espece.

On ne peut donc pas rejeter le  
prétendu deffaut de semence dans  
l'or à l'imperfection de la nature, ni  
on ne peut croire que ce soit un ac-  
cident, puisque tout l'or du monde  
est le même.

Mais disons plus, quand il seroit vrai que le deffaut de semence dans l'or, seroit l'effet de l'impuissance de la nature, comment est-ce que l'art pourroit y remedier, puisque l'art ne fait qu'imiter la nature, comme ils le disent tous, & particulierement Zachaire dans la définition qu'il donne de l'Alchymie? où il dit, que *c'est une certaine partie de Philosophie naturelle, qui enseigne la maniere de perfectionner sur la terre les métaux, à l'imitation des operations naturelles, aussi prochainement que faire se peut*; car ils ne disent pas pouvoir imiter la nature en tout, comme Geber en convient dans ses Réponses aux Objections faites contre l'Art.

Je dis que l'Art ne pouvoit y remedier, parceque l'Art ne scauroit faire ce que la nature fait; c'est-à-dire, en l'imitant. Or comment pourra-t'il l'imiter, puisque jamais elle n'a fait de cet or d'Alchymie? car imiter une chose, suppose un modéle, un exemple présent ou passé; en

142 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
un mot , il faut qu'il ait existé.

Nous imitons bien la chaleur de la poule , en faisant éclore des poulets par un feu doux & moderé , parceque nous avons devant les yeux une telle operation dans la nature ; & encore , comme nous avons dit ailleurs , ce que nous faisons est très-peu de chose.

Nous faisons sortir de terre des asperges avant leur saison naturelle ; mais nous avons des exemples ; l'un dans l'asperge , que nous avons déjà vuë , ce qui nous assure que la chose est dans la nature , & par consequent possible ; l'autre dans la chaleur , dont nous scavons à peu près le degré , pour le sentir dans le temps que poussent naturellement les asperges.

Mais dans l'œuvre *Philosophique* nous n'avons rien qui nous regle , ni rien qui nous assure que la chose soit ; car nous ne voyons point dans la nature de cet or , par lequel nous pourrions nous assurer de la possibilité de la science , s'il y en avoit ,

*sur la Pierre Philosop. Ch. VI. 143*  
nous pourrions, en faisant comparaison des lieux où il se trouveroit, peut-être y découvrir une regle & un degré pour le feu qu'il faudroit que l'art y employât.

C'est donc sans raison que les Alchymistes nous vantent & proposent la nature pour modele, puisque jamais elle n'a fait ce qu'ils veulent que l'on fasse à son imitation.

Voyons encore si nous ne trouverons pas quelque chose dans leurs livres qui nous fasse croire que la Pierre Philosophale n'est pas aisée à trouver dans une science dont les principes sont ou faux ou supposez, & les conséquences pleines d'absurditez, comme nous le dirons au chapitre suivant, en parlant des contradictions des Alchymistes.



## CHAPITRE VII.

*Des contrarietez des Alchymistes & des absurditez de leurs Principes.*

**L**A Philosophie est connue par l'idée d'une science qui connoît la nature dans ses causes, moyens & & effets.

Les *Philosophes Hermetiques* se vantent d'être les seuls possesseurs de ces grands avantages. Neanmoins à juger de leur science par ce qu'ils disent, on ne les croira jamais les Dépositaires de tous ces admirables secrets de la nature.

Ce qui peut en faire douter davantage, ce sont certaines contradictions, que l'on trouve frequemment dans leurs écrits : mais ils ont soin de nous dire par avance, qu'elles ne sont qu'apparentes, & pour mieux cacher la science aux indignes & aux ignorans, & en même temps pour servir de pierre de touche & d'épreuve pour discerner ceux qui les entendent. Cela est

*sur la Pierre Philosoph. Ch. VII. 145*  
est si vrai , disent-ils , que tous les Auteurs en ont prevenu , en disant : *Ne prenez pas nos écrits au son des syllabes , mais au sens des paroles ; car vous trouverez des contradictions , qui ne seront cependant telles , que parceque vous ne nous entendez pas.* Ils disent aussi qu'il y a une certaine vérité qui se trouve dans tous les Auteurs , où ils s'accordent.

C'est donc par ces avertissemens que toutes les contradictions & contrarietez que vous trouverez dans leurs Livres , si vous les regardez telles , vous font passer pour des *ignorans indignes & profanes* , car ce sont les noms dont ils punissent ceux qui ne veulent pas les croire , ou ne peuvent les comprendre , ni convenir que ce qui est blanc , soit en même temps noir.

Mais on peut trouver des contradictions plus qu'apparentes , & très-essentielles à la science , puisqu'elles roulent sur les principes les plus incontestables de la nature.

Trevisan dit que le soleil n'échauffe

G

146 Exam. des Princ. des Alchymistes  
point les mines , & traite d'infensez  
Aristote & R. Lulle , qui disent le  
contraire.

Cette contrariété de sentiment me  
paroît plus qu'apparente , car c'est un  
Auteur grave & approuvé de tout le  
monde , qui même , pour avoir ,  
dit-on , parlé plus sincèrement que  
les autres , a mérité le nom du *Bon  
Philosophe* ; & les Auteurs qu'il re-  
prend avec injure , sont deux grands  
Philosophes , l'un , le plus estimé de  
tous les Anciens , & l'autre , le plus  
admiré parmi les Modernes , par tous  
ceux qui s'attachent à l'Alchymie.

Comment donc concilier ces enne-  
mis? La contradiction , dira quelqu'un ,  
n'est pas de conséquence , parce qu'il  
est indifférent pour l'œuvre , que ce  
soit le *soleil qui échauffe le mercure dans  
les mines* , ou bien , *le mouvement des  
corps célestes*. Si nous avons besoin de  
chaleur externe , nous saurons bien  
la prendre au degré de la nature ,  
comme nous le faisons , pour faire  
éclore des poulets , pour avancer la

*sur la Pierre Philosop.* Ch. VII. 147  
maturité des fruits , sans pour cela  
nous mettre en peine de la cause qui  
l'a produit.

Cette réponse seroit d'une plus  
grande considération , s'il s'agissoit  
ici de l'œuvre dont on ne parle point,  
si ce n'est par application.

Ce sont des Auteurs qui veulent  
scavoir quel est l'agent de la nature ;  
ce qui assurément regarde des Philo-  
sophes , puisque l'agent de la nature  
est la cause de la production des cho-  
ses naturelles , dont la connoissance  
est absolument nécessaire à un hom-  
me qui veut passer pour Philosophe.  
sans quoi c'est un titre usurpé , que le  
nom de Philosophe qu'il prend ; ainsi  
cette question ne doit point être re-  
gardée dans ces *Philosophes* , comme  
un incident indifferent à la science ,  
mais au contraire comme un principe  
essentiel , d'où l'on peut conclure que  
celui de ces *Sçavans* qui l'a ignoré , est  
indigne du nom de Philosophe.

Zachaire dit que la perfection des  
métaux vient de la séparation de leur

G ij

148 Exam. des Princ. des Alchymistes  
soufre ; & c'est par cette raison que  
l'or , dont le soufre a été presque  
tout séparé , est le plus parfait de  
tous les métaux.

La raison qu'il en donne , & qu'il  
emprunte d'Aristote , est que l'agent  
ne peut être une partie matérielle du  
composé.

Qu'on ne m'aille point objecter  
qu'il entend parler du *soufre impur & combustible* ; car cela est faux , puisque  
il appelle le soufre *incombustible* , le  
*propre agent que la nature donne à la matière* , ou mercure ; & il le regarde com-  
me certaine espece de terre minérale  
épaisse dans les cavernes de la terre ,  
par longue decoction , qui sert à coagu-  
ler le mercure , comme la presure sert à  
cailler le lait.

Trevisan au contraire dans sa Let-  
tre écrite à Thomas de Boulogne ,  
Medecin de Charles VIII. dit  
que , l'or n'est rien autre chose que mer-  
cure & soufre , c'est-à-dire , coagu-  
lant & dissolvant , à quoi rien d'étran-  
ge n'est ajouté , sinon une pure digestion ,

*fur la Pierre Philosop. Ch. VII. 149*  
qui se fait par les elemens actifs , qui  
sont air & feu , qui ne sont qu'en puif-  
fance dans le mercure , mais aidez de la  
chaleur externe & de l'interne ; les ele-  
mens sont subtiliez : Et les Philosophes ,  
continuë-t'il , ont appellé soufre , l'air  
& le feu : & voilà tout ce que la nature  
ajoute au mercure dans les entrailles de  
la terre.

Et plus haut , il lui dit qu'il n'en eſt  
pas de même de la semence du male , qui  
se retire , & qui ne demeure pas dans  
l'embryon , que du soufre qui a coagulé  
le mercure , parceque , dit-il ; l'or n'eſt  
rien qu'un mercure digéré également dans  
les entrailles de la terre.

Je ne ſçai lequel de ces deux hom-  
mes vous regarderez à présent pour  
Philosophe : Tous deux paſſent pour  
tels ; & l'on n'auroit pas raison ici de  
dire que cette question eſt indifferen-  
te , & ne regarde point l'œuvre ; car  
elle regarde & la nature & l'œuvre ,  
qui en eſt la copie. Dans le ſentiment  
de Zachaire , ſi l'on ſe ſervoit de mé-  
taux imparfaits , il faudroit faire la

G iij

150 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
separation de deux soufres , l'un , *impur & combustible* , & qui sans doute se feroit dans la *preparation* ; & l'autre *incombustible* , ce qui regarderoit une autre partie de l'œuvre.

Au contraire , dans le sentiment de Trevisan , s'il n'y a qu'un soufre qui soit même heterogene , vous n'aurez point de peine à le separer de la matière , supposant que vous prenniez des métaux imparfaits , ou autre matière métallique ; & si vous travaillez sur l'or , vous n'avez point ce travail ni cet embarras à effuyer.

On voit donc bien que cela regarde entierement l'œuvre , & même que cette contrariété évidente d'opinions jette les curieux dans une inquiétude sur le choix de l'Auteur , & dans un grand doute sur la réussite , & même sur la vérité de cet art : car enfin l'un ou l'autre s'est trompé. Qui des deux ? Vous n'en scavez rien.

Au reste cette question regarde précisément la Philosophie. C'est une demande à faire sur toutes les

*sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 151*  
chooses de la nature. *L'agent reste-t'il*  
*dans la matiere , après qu'elle a été in-*  
*formée ? La vertu qui fait mouvoir*  
*fort-elle du mobile , quand son mou-*  
*vement cesse ? En est-il de cette cause*  
*qui informe la matiere par son action*  
*ou mouvement , comme d'un bras*  
*qui ne fait que déterminer , & impri-*  
*mer le mouvement à un corps sphéri-*  
*que , & qui n'entre aucunement dans*  
*cette boule qu'il fait rouler ? Cette*  
*sentence du grand Aristote est-elle*  
*donc vraie ? Sçavoir , que l'agent n'est*  
*point une partie materielle du composé ,*  
*& si elle se trouve véritable , comme*  
*il y a de l'apparence : Comment*  
*doit-on entendre cet agent , & cette*  
*partie materielle.*

Voilà les questions & mille autres  
qu'on peut faire sur ce sujet ; & cer-  
tainement rien ne regarde plus la  
science , que cette diversité d'opi-  
nions , qui fait comprendre qu'il y a  
de l'erreur , ou dans la science , ou  
dans les Auteurs.

Si les Auteurs sont les seuls dan le  
**G iij**

152 Exam. des Princ. des Alchymistes  
tort, il semble qu'on pourroit plutôt  
l'imputer à Zachaire qu'à Trevisan;  
car assurément il n'a jamais enten-  
du la sentence d'Aristote: & c'est une  
grande ignorance dans ce prétendu  
Philosophe, qui se vante d'avoir ap-  
pris la science par la lecture des Li-  
vres, de ne pas concevoir, comme  
Trevisan, que la coagulation du mer-  
cure, se fait par la seule digestion,  
sans faire intervenir une terre grasse,  
pour après la faire sortir, comme inu-  
tile.

Je demanderois à cet homme  
comment il peut concevoir qu'une  
partie terrestre puisse sortir d'un  
corps fixe; car elle n'en peut sortir  
qu'après avoir coagulé le mercure.  
Je lui demanderois encore, si la pre-  
ssure se separe du lait, après l'avoir  
caillé; ce qui seroit encore plus facile,  
que la separation du soufre dans l'or.

Ces sortes d'absurditez font mépri-  
ser la science: Mais comme celle-ci  
n'est pas dans la bouche de tous  
les Auteurs, il ne faut l'imputer qu'à

Ils disent encore que *la chose d'un regne n'entre point dans la composition de celle d'un autre regne* : comme qui diroit , quel l'eau minérale ou métallique ne sert point à la composition du regne vegetal ou animal : Nous voyons néanmoins le contraire de cette sentence tous les jours dans les choses les plus communes. N'est-il pas vrai que l'eau qui sert à nourrir le vegetal , est la même qui nourrit l'animal.

Quelqu'un dira que ce n'est point l'eau qui nourrit le vegetal , & qu'elle ne sert que de dissolvant , pour ramollir la terre seiche , dure , & devenue trop serrée , qui dans cet état , tient emprisonné l'esprit universel ; qui seul fait , & est la nourriture de toutes choses.

Ou quelqu'autre l'expliquera encore mieux , & tout autrement , disant que par la sécheresse , la terre devenue poreuse & fendue ( comme on voit dans les grandes chaleurs de

**G v**

154 Exam. des Prince. des Alchymistes  
l'Este) laisse échaper l'esprit universel , qui se trouve arrêté par l'eau qu'on jette dans la terre, parcequ'elle dissout & étend cette terre , qui bouche ainsi toutes les ouvertures qui permettoient à cet esprit universel de s'échaper.

De quelque maniere qu'ils expliquent l'effet que produit l'eau, nous disons que c'est elle qui nourrit , & que l'esprit universel n'y contribuë , que parce qu'il est l'ame des elemens, qu'il les conserve dans leurs proprietez , & qu'il leur donne le mouvement , qui ne vient point d'ailleurs.

Pour être persuadé que c'est l'eau qui nourrit, on n'a qu'à faire reflexion sur la distilation d'une plante que l'on voit se resoudre presque toute en eau: Et pour être convaincu que cette eau peut servir de boisson à l'animal , on n'a qu'à la dépurer , la filtrer , & en separer les féces , & lui faire perdre les qualitez de la plante d'où vous la tirez , elle sera parfaitement bonne à boire. Le suc du raisin , & ce-

*sur la Pierre Philosop.* Ch. VII. 155  
lui des pommes & poires , ne sert-il  
pas de boisson , & même de nourri-  
ture à l'homme; c'est cependant l'eau  
d'un vegetal , c'est donc une chose  
d'un regne qui passe dans celle d'un  
autre regne.

Ils pourront repliquer que cette  
sentence des Philosophes n'a point  
lieu pour la nourriture , mais seule-  
ment pour la generation, comme s'ils  
disoient que la semence d'une chose  
d'un regne , ne peut servir à la pro-  
duction d'un autre regne , ou d'une  
autre espece ; en quoi leur explica-  
tion paroîtra plus véritable , & mê-  
me tous leurs Auteurs ont affirmé,  
que non seulement la generation se  
faisoit dans le genre , mais encore  
dans l'espece, sur quoi nous avons rap-  
porté leurs passages dans le Chapitre  
cinquième , en parlant de la semence  
des métaux.

Sans nous arrêter à prouver que ce  
qui nourrit , engendre , puisque ,  
comme nous avons déjà dit , la gene-  
ration n'est qu'une extension de par-

G vj

156 Exam. des Princ. des Alchymistes  
ties, qui ne se fait que par la nutri-  
tion. Il faut faire voir que cette sen-  
tence sur la generation n'est pas la re-  
gle inviolable des sentimens de ces  
Philosophes, puisque quelques-uns  
d'eux reconnoissent qu'une espece  
peut en produire une autre, comme  
le disent le celebre Geber dans ses  
Refutations, & Augurel dans son  
premier Livre, qui admettent la ge-  
neration des Abeilles dans le senti-  
ment de Virgile, & la métamorpho-  
se du froment en yvroie.

Nous ne dirons rien davantage de  
la prétendue substitution du mau-  
vais grain à de bonne semence, mais  
la generation des Abeilles & autres  
insectes que l'on voit s'engendrer par  
la putrefaction du corps d'un ani-  
mal, merite qu'on l'examine, pour  
connoître si les Alchymistes ont rai-  
son de l'admettre, après même nous  
avoir dit que la generation se faisoit  
dans l'espece.

Nous avons déjà dit que toutes  
choses naissent de semence; pour

*Sur la Pierre Philosoph. Ch. VII. 157*  
preuve de quoi , nous avons rapporté  
l'autorité de la Genèse ; après laquelle , pour faire plaisir aux Alchymistes , nous citerons celle d'*Hermez* dans son *Pimandre* , où il dit , parlant à son fils : *Tat , & chacun des Dieux a produit par sa puissance particulière ce qui lui avoit été commandé ; & alors naquirent quadrupedes , reptiles , poissons , volatiles , & toutes sortes d'espèces de plantes provenuës de semence , & toutes sortes d'herbes recevoient en elles de la semence pour renaitre.*

Puisqu'il est donc constant par expérience & par autorité , que chaque chose se multiplie par sa propre semence , & dans son espece , pourquoi vouloir faire sortir du corps pourri d'un taureau des abeilles ?

C'est , diront-ils , que les insectes ne sont pas compris dans la perfection de la nature , dont ils ne sont que des accidens .

Pour que cette réponse fût bonne , il faudroit que ces insectes , comme

les abeilles , ne s'engendrassent que par des accidens: Car si l'on remarque que ces insectes se multiplient dans leur espece , comme le reste des animaux , & par les mêmes voyes , on ne doit plus les regarder , comme des accidens de nature, mais comme des productions de son intention.

Personne ne doute que les mouches à miel se multiplient par les mêmes voyes , que les autres animaux ; nous le voyons assez dans nos ruches, sans l'autorité de ceux qui en ont écrit.

Vous tombez donc encore dans l'inconvenient de donner deux voyes de generation à ces animaux , aussi bien que vous en donnez deux aux métaux , en supposant la poudre de projection.

Au reste , des accidens qui donneroient toujours les mêmes configurations , le même mouvement , les mêmes organes , que la Providence donne , ne passeroient gueres pour des effets du hazard ; car le mouvement

*sur la Pierre Philosoph. Ch. VII. 159*  
& l'organisation demandent absolument une intelligence , qui sçache mettre & donner les justes proportions.

Si le dégagement de la matière faisoit ce que nous n'attribuons qu'au Créateur , il auroit été inutile qu'il eût créé toutes les semences , puisque le mouvement de la matière pourroit y suppléer : Ce sentiment est très-dangereux , & n'a pris ses fondemens , que dans le Paganisme le plus condamnable.

Mais aussi , direz-vous , qu'est-ce que cette génération de mouches ?

C'est la même que celle qui se fait dans la ruche ; c'est la même semence qui s'est trouvée dans le ventre de cet animal , qui l'avoit avallée avec les plantes , dont il se nourrissoit , & votre putrefaction sert à développer ces semences , & à leur donner la chaleur & le mouvement que leur auraient donné le lieu , où naturellement la mère les dépose. C'est-là cet athanor que vous employez , pour faire éclore des poulets.

On ne peut voir ces sortes d'erreurs dans ces Philosophes, qu'avec mépris : L'homme le plus grossier voit que les mouches à miel s'engendrent, comme les autres animaux : Le Philosophe le voit aussi. Pourquoi donc, lui qui dit que *la nature est unique, qu'elle n'a qu'une voye*, ne se distinguerait-il pas du peuple grossier, quand il lui semblera voir le contraire ?

Geber qui passe pour un très-savant homme, croit encore, comme le plus ignorant, que le froment degener en yvroie. Mais comment peut-il accorder ce Phenomene avec cette sentence de la Turbe si souvent repetée : *Nature se perfectionne dans sa nature*, NATURA EMENDATUR NATURA. Et Trevisan s'est donc bien trompé, lui qui dit si positivement, que *la nature ne peut introduire dans la matiere une autre forme, que celle à laquelle elle est encline & disposée finallement*. N'est-ce donc pas à produire du froment, que la nature est encline

*Sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 161*  
dans le froment. Mais à quoi bon  
tant d'autoritez, où la raison & l'ex-  
perience se trouvent si clairement.

Une sentence des anciens Alchy-  
mistes mal entendue, & qui ne re-  
gardoit que leurs prétendues opera-  
tions, a donné lieu à cette erreur sur  
la generation des insectes, & peut-  
être encore à quelque chose de pire.

Les ignorans croyant que quand  
ils ont dit que la *matiere* acquiert  
une nouvelle & plus noble for-  
me par les differentes putrefactions  
par où elle passe ( comme l'a dit R.  
Lulle & d'autres, avant & après lui )  
cela devoit s'entendre dans la nature,  
aussi-bien que dans leur œuvre, qui  
est le portrait du grand monde.

Mais nous disons que quand il se-  
roit vrai que la putrefaction donne-  
roit dans la nature un nouveau degré  
de perfection, il ne faudroit la re-  
garder que comme un moyen propre  
à développer les semences contenuës  
& enfermées dans la *matiere*, ce qui  
se feroit par le mouvement de l'esprit.

162 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
universel , qui suppose toujours une  
semence dans le sujet qui se putrefie ;  
& ce n'est que dans cette idée que  
l'on doit dire , que chaque putrefac-  
tion donne un nouveau degré de per-  
fection.

Quand l'esprit universel ne trouve  
point de semence , il ne laisse pas d'a-  
gir sur la matière , en la résolvant  
dans ses principes , afin que chacun  
retourne à sa source pour faire son  
devoir dans la nature , selon l'occa-  
sion.

Nous ne différons donc d'avec les  
Philosophes sur l'idée de la putrefac-  
tion , que parceque nous ne la regardons  
que comme un moyen capable  
de mettre les semences en liberté , au  
lieu qu'ils la regardent comme la  
cause , qui produit & engendre ces  
mêmes semences.

Il s'ensuivroit de leur opinion , que  
le mouvement seroit quelque chose  
de réel ; car ce qui donne & pro-  
duit , doit réellement exister , ce que  
l'on ne peut dire du mouvement qui

*sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 163*  
ne subsiste que dans un autre, n'étant  
qu'un simple accident, ou mode,  
comme parlent les Logiciens.

En effet, nous ne pouvons com-  
prendre le mouvement sans fixer nô-  
tre idée sur quelque corps qui se  
meuve, de l'essence duquel le mou-  
vement n'est point, puisque ce mê-  
me corps peut subsister sans mouve-  
ment, & que quand nous concevons  
un corps, nous n'y attachons aucu-  
ne idée de mouvement ou de repos  
qui n'en sont que les accidens; car  
ce même corps qui étoit en mouve-  
ment, peut être en repos, sans cesser  
d'être corps.

Or la putrefaction n'est qu'un  
mouvement de l'esprit universel spe-  
cifié, qui cherche à se débarasser  
de ses liens, aidé de l'esprit univer-  
sel libre, qui se trouve dans l'air,  
parceque, comme disent ces Philo-  
sophes, *nature se plaît avec nature*,  
*s'y joint & la surmonte*.

On pourroit demander pourquoi  
cet esprit universel spécifié, renfer-

164 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
mé dans le corps mort de l'animal ,  
ne cherche qu'à en sortir , au lieu  
que dans l'animal vivant , il s'y con-  
sérvoit , s'y plaifoit & s'y multiplioit ?

C'est qu'il trouvoit de quoi s'occu-  
per , en portant & distribuant à tou-  
tes les parties du sujet , ce qui leur  
convient ; c'est à dire , leur nourri-  
ture : Car c'est le *Messager des Cieux* ,  
c'est le mercure des Payens , qui porte  
les ordres de Jupiter dans toute la  
nature .

Mais quand le principe de vie est  
sorti du sujet , le mouvement cesse ;  
c'est pourquoi il ne faut plus de mer-  
cure pour l'entretenir , ni pour repa-  
rer les pertes que le corps faisoit par  
le mouvement .

Cet esprit universel est donc là  
comme inutile , & comme emprison-  
né , parcequ'il étoit *specifié* , pour  
pouvoir servir à ce sujet ; c'est le  
Prothée du Poëte *qui formam se fin-  
git in omnem* . Il faut donc qu'il per-  
de cette forme qu'il avoit prise , afin  
de rentrer dans cette liberté ou in-

Il ne le peut faire par lui même; mais aidé par celui qui est libre, & qui se trouve dans l'air; il se réveille & enfin quitte la matière, après l'avoir toute parcourue, comme on le remarque dans le mouvement de la putrefaction, sans y trouver de semences qu'il puisse animer; car autant qu'il en trouve, il les met en mouvement: c'est delà que nous voyons sortir du corps des animaux pourris tant de vers, mouches & autres insectes.

D'où vient, dira quelqu'un, ces insectes ne s'engendrent-ils pas dans l'animal vivant? Pour deux raisons.

La première est, que l'esprit universel, qui entre dans l'animal se spécifie mieux avec l'animal vivant, qui en contient déjà beaucoup, qu'avec cette semence qui en a très peu, & est dans l'inaction.

La seconde, que ces semences sont portées, roulées & circulées dans le

166 Exam. des Princ. des Alchymistes.  
corps de l'animal ; ce qui empêche  
que les semences ne se développent ;  
parceque le mouvement du tout em-  
pêche celui des parties ou des prin-  
cipes.

Que les semences soient portées  
dans tout le corps , ou au moins dans  
la plus grande partie , le fromage  
qui pourrit & donne des vers vous  
le fait voir.

Des vers dans les urines des per-  
sonnes qui ont quelques ulcères aux  
reins ou aux autres parties qui se  
déchargent par les urines , le disent  
assez. Et s'il est vrai qu'on ait fait  
l'opération du trépan pour des dou-  
leurs de tête très aiguës , causées  
par quelque ver , qu'on trouvoit sur  
les membranes du cerveau , il ne  
faut plus douter que les semences  
ne se portent par toutes les parties  
du corps.

Pourquoi ces semences engen-  
drent-elles dans pareils cas ? Parce-  
que dans l'ulcere , par exemple , la  
continuité des parties étant rompue ,

*sur la Pierre Philosop.* Ch. VII. 167  
le cours des liqueurs dans cette par-  
tie est intercepté ; c'est delà qu'e vient  
la formation du pus ; & s'il se trouve  
quelque semence, elle pourra se dé-  
velopper, parce qu'elle est en repos.  
Il en est de même des autres parties,  
comme des intestins, dans lesquels  
il se trouve des matières gluantes qui  
arrêtent ces semences, qui s'y déve-  
loparent & font paroître les vers que  
nous voyons.

Cette vérité doit nous faire com-  
prendre la fausseté de ce que l'on dit  
de la génération des insectes dans  
l'air, que l'on voit souvent tomber  
dans un temps pluvieux.

Si cela est, comme beaucoup de  
gens dignes de foi l'affurent, & di-  
sent avoir vu tomber de petits cra-  
paux, il faut regarder ces crapaux  
non point comme engendrez dans  
l'air; car comme dit Aristote, *le lieu*  
*de la nourriture de l'animal est celui de*  
*sa génération*; mais comme y ayant  
été portez par quelque tourbillon  
épais, qui venant à se résoudre en

168 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
eau, les laisse tomber; & il ne faut  
pas croire, comme beaucoup de gens  
se l'imaginent, qu'il n'y a que leurs  
semences qui ayent été enlevées; car  
quand elles le feroient & qu'elles  
trouveroient un nuage épais pour les  
tenir suspenduës & les échauffer, ja-  
mais elles ne s'y déveloperoient,  
comme nous avons dit plus haut.

Le sentiment de la putrefaction  
est pris de la division, que les Al-  
chymistes ont faite de leur quinte-  
essence dans la creation, où ils ont  
dit, que *de la plus pure partie les An-  
ges avoient été créez, de la moins pure  
les Cieux, & de la troisième moins pu-  
re encore que les deux autres, les élé-  
mens*: Et comme ils ont crû que ce  
qui empêchoit une vertu de paroî-  
tre, étoit la matiere qui la tenoit ab-  
sorbée, ils se sont imaginez qu'en  
corrompant & pourrissant cette ma-  
tiere, on en feroit sortir une plus  
grande vertu, laquelle est encore  
plus grande dans la seconde putre-  
faction que dans la première, & ainsi  
des

*sur la Pierre Philosop.* Ch. VII. 169  
des autres ; & ils ont regardé en cela  
leur quinte-essence comme couverte  
d'un grand nombre d'envelopes, qui  
l'empêchent de reluire : ensorte qu'-  
en la dépouillant par les putrefactions  
de ces envelopes, on la rend si subtile,  
si brillante & si active, qu'elle est  
capable de penetrer les corps ; c'est,  
disent-ils, leur *corps glorieux*.

C'est aussi sur ce principe que quel-  
ques-uns d'entr'eux expliquent la na-  
ture de l'animal, qui selon eux ne  
differe de celle du vegetal, que par-  
ceque la quinte-essence est plus dé-  
gagée & reluit par consequent da-  
vantage, que dans le vegetal, qui ne  
fait point éclater à nos yeux des pas-  
sions qui surprennent l'homme, & lui  
font admirer l'Auteur de la nature,  
en considerant celles qu'il remarque  
dans les animaux, sans pouvoir dé-  
couvrir la cause de ces mouvemens,  
qui ont un si grand rapport avec  
ceux que nous remarquons en nous-  
mêmes.

En suivant cette fausse opinion,

H

170 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
qui donne tout à la matiere, quel-  
que esprit indiscret pourroit en tirer  
des consequences que la raison des-  
avoue & la Religion condamne.

La putrefaction mal entendue a  
encore jetté des heresies de physi-  
que, dont peu de gens veulent for-  
tir, puisqu'ils ont regardé le mouve-  
ment comme un principe; il ne faut  
donc plus être surpris de la mauvaise  
application qu'ils font de cette maxi-  
me, qui dit, que *ce qui est mouvement*  
*est plus parfait que ce qui n'y est pas.*

Sans entrer dans l'esprit de cette  
sentence, ils ont crû que l'imperfec-  
tion de l'or venoit de la cessation de  
son mouvement; c'est pourquoi ils  
ont dit qu'il falloit le lui *réintegrer*,  
sans faire attention que le mouve-  
ment n'est qu'un moyen qui con-  
duit à une fin, qui est le repos; c'est-  
à-dire, pour ce qui regarde notre  
sujet, à la digestion du mercure; &  
ainsi tant qu'il sera en mouvement,  
il ne sera point digéré ni parfait, &  
quoique disent ces Philosophes sur

*Sur la Pierre Philosoph. Ch. VII. 171*  
leurs repetitions de dissolutions & de  
putrefactions, qui donnent de plus  
en plus de nouvelles vertus à leur  
matiere; jamais leur or ne sera par-  
fait, tant qu'il sera en mouvement,  
& l'on peut dire que la sentence qui  
dit, que *ce qui est en mouvement est  
plus parfait que ce qui n'y est pas*, prise  
dans le sentiment des Alchymistes,  
est comme la conclusion qu'on tire-  
roit, que le fruit qui est sur l'arbre  
pour s'y meurir, étant encore en mou-  
vement, doit être plus parfait que  
celui qui est meur, parce qu'il ne se  
nourrit plus & n'a plus de mouve-  
ment.

Quand on regarde le mouvement  
comme l'effet du principe moteur,  
qui est Dieu, il ne faut pas croire que  
ce mouvement fasse par lui même la  
perfection d'une chose, puisqu'il n'est  
que le moyen d'y parvenir; & l'on  
ne dira pas que le chemin qui con-  
duit à un lieu soit le lieu même.

Mais si vous considerez le mouve-  
ment comme la cause ou le princ,

**Hij**

172 Exam. des Princ. des Alchymistes  
pe qui le produit, sans doute que  
vous aurez raison de dire, que *ce*  
*qui est en mouvement est plus parfait que*  
*ce qui n'y est pas*: car la chose qui  
donne la perfection comme Dieu,  
qui la donne aux creatures par le  
moyen du mouvement, est plus par-  
faite que celle qui la reçoit

Dieu est l'Auteur des productions,  
& le mouvement est l'instrument  
dont il se sert. Ce mouvement ou  
cet instrument est entre les mains  
du Ministre du Créateur; & c'est  
l'esprit universel. La matière ou le  
sujet sur lequel il travaille, sont les  
semences qu'il perfectionne, en les  
ouvrant pour leur faire recevoir leur  
nourriture, afin de parvenir aux pro-  
portions qui sont de leur espece,  
étant émanées de choses qui avoient  
les mêmes proportions, quoiqu'elles  
ne soient pas toujours régulières, par  
des accidens qui arrêtent leurs pro-  
grès, sans néanmoins les changer.

S'il étoit encore vrai qu'une ma-  
tière acquiert de nouvelles perfec-

*Sur la Pierre Philosop.* Ch. VII. 173  
tions, tout autant de fois qu'elle se putrefie, il s'ensuivroit que, de l'animal pourri, il en devroit sortir un animal plus parfait; ce qu'ils n'avoueront pas, avec raison, parceque, diront-ils, il ne faut plus regarder ce cadavre, comme animal, qui dit chose vivante, & que la generation qui se fait de ce cadavre ne se fait que de la corruption de la matiere, & non pas de la *forme, ame, vie*, qui est incorruptible & qui en est separée.

La perfection qui arrive, c'est que de matiere morte qu'elle étoit avant la corruption, elle devient vivante après; mais si cet insecte sorti de pourriture meurt, s'engendrera-t'il par la putrefaction de son corps un animal plus parfait que ce premier insecte? Non sans doute. C'est donc sans raison qu'ils disent qu'une chose acquiert par la putrefaction une plus noble forme & vertu, puisque dans la seconde, troisième & quatrième il ne sortira point d'animal plus par-

H iij

174 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
fait que le premier , supposé même  
qu'il en sorte , ce que je ne crois pas ;  
ce qui devroit cependant arriver ne-  
cessairement par le raisonnement des  
Philosophes.

Il ne leur restera donc qu'une cho-  
se à dire pour répondre à tout ce  
que nous venons de dire , qui est  
que cette maxime de la putrefaction  
ne doit s'entendre que de l'œuvre.

Il y a trois choses à répondre à  
ce subterfuge.

Premierement , c'est que pour prou-  
ver la vérité de cette maxime , ils ci-  
tent la putrefaction de l'animal , ainsi  
ils l'entendent aussi bien de la natu-  
re , que de leur œuvre.

Secondement , leur œuvre ne peut  
servir de preuve , puisque c'est ce  
qui fait la question , & enfin nous di-  
sons que cela ne peut être dans l'œu-  
vre , puisque cela n'arrive point dans  
la nature , dont l'œuvre n'est que la  
copie.

Il est encore à remarquer que de  
la putrefaction de l'animal , il ne suit

*sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 175*  
pas toujours une generation d'animal ; mais quelquefois de vegetal , comme on le voit au crane de malheureux exposez aux gibets où l'on trouve quelquefois une certaine petite mousse , appellée par les Médecins *Uſnée* ; & tout le monde fçait que la mousse est aussi bien un vegetal que le chêne en est un ; car on y trouve toutes les parties qui font le vegetal & se nourrit comme lui.

Cet exemple nous fait encore comprendre la vérité de notre sentiment sur la generation de toutes choses par leurs semences ; car ici cette mousse croît de semence , qui poussée & portée par le vent , vient à tomber , & s'arrête sur ce crane , qui est plus propre , que toute autre partie du corps , à lui servir de matrice , à cause du rapport qu'il y a entre les os & les pierres où croît naturellement la mousse.

Il y a cent autres contradictions que je ne rapporte pas pour deux raisons.

Hiiij

La premiere, c'est que dans l'esprit des personnes prévenuës, ou qui ne sont pas en état de tirer une conséquence juste, elles ne paroissent qu'parentes, & ainsi on leur donneroit occasion de perdre leur temps dans la recherche de quelque autre endroit, qui expliqueroit dans leur sens cette contradiction, & notre dessein n'est pas d'exciter personne à la lecture de ces livres, mais au contraire d'en détourner ceux qui voudroient les lire, & d'en retirer s'il étoit possible, ceux qui les ont déjà lus.

La seconde est, que les contradictions citées peuvent être sensibles à toutes les personnes de quelque capacité, sans avoir vu ces auteurs.

Nous dirons donc pour conclusion de ce chapitre, que leurs contradictions sont très-essentielles, & que leur sentiment sur la putrefaction est faux & même dangereux par les conséquences qu'on en peut tirer, en regardant la proposition vraie ou dans la nature ou dans l'art; c'est

*sur la Pierre Philosop. Ch. VII. 177*  
encore ce que nous ferons voir dans  
le chapitre suivant, où nous parle-  
rons des proprietez qu'ils attribuënt  
à leur élixir.

---

## CHAPITRE VIII.

*Des proprietez que les Philosophes at-  
tribuënt à leur élixir.*

**L**es Alchymistes nous ont parlé trop avantageusement de la nature de leur pierre, pour ne pas lui faire produire les plus merveilleux effets dont la nature soit capable.

Il ne faut point s'étonner si l'on trouve tant de richesses dans ce précieux trésor, puisque la puissance d'un Dieu y est renfermée.

Ne prenez point pour hyperbole ce que je dis de l'élixir hermetique: je n'en scaurois rien, si ces Philosophes ne me l'avoient appris, & leur exageration est portée si loin qu'il ne leur reste plus qu'à dire que l'on peut se rendre immortel avec ce merveilleux secret, pour y voir la

Hy

178 Exam. des Princ. des Alchymistes  
Toute-Puissance divine , dans tout  
son éclat.

Il y en a eu même quelques-uns  
qui ont avancé , que s'il eût plu à  
Dieu de faire l'homme immortel ,  
*il l'auroit fait de cette noble quinte-es-  
sence.*

Ce sentiment nous doit donc faire  
croire que le lieu où Adam vivoit  
avant son peché étoit tout quint-  
essencié , d'où le peché de l'homme  
fit sortir cette admirable quinte-es-  
sence qui y étoit comme concentrée ,  
après quoi elle se répandit dans l'u-  
nivers , où il faut que l'homme l'aille  
chercher , & en faire un assemblage  
dans un petit sujet , que l'on pourroit  
appeler le paradis terrestre.

Ainsi l'on doit regarder ces sages  
comme les reparateurs du peché du  
premier homme.

Cette explication quelque ridicu-  
le qu'elle paroisse aux esprits scru-  
puleux , est néanmoins appuyée sur  
les principes des *Philosophes* , & quel-  
qu'un des Modernes nous a dit la

*Sur la Pierre Philosoph. Ch. VIII. 179*  
même chose, sçavoir qu'il étoit sorti  
du jardin du Paradis terrestre une bran-  
che de l'arbre de vie qui avoit été don-  
née aux Philosophes : & c'est cette  
merveilleuse branche, qui au pou-  
voir de ces Sages, leur donne presque  
tout ce que l'arbre de vie devoit don-  
ner à l'homme fidèle aux ordres de  
son Createur.

Sans doute que Dieu avoit impri-  
mé dans cet arbre les rayons de sa  
divine Majesté, puisque par une seule  
branche échapée, & qui avoit passé  
par sur les murs de ce saint jardin, on  
fait tant de choses, qui toutes mar-  
quent une haute puissance.

Vivre sans aucune indisposition ;  
malgré la caducité du corps corrup-  
tible que nous habitons, est un effet  
bien furnaturel.

Chasser les maladies en vingt &  
quatre heures, sans alterer le ma-  
lade, sans l'affoiblir, sans presque  
d'évacuation sensible ; faire en si peu  
de temps ce que la médecine ordi-  
naire le plus prudemment adminis-  
trée

Hvj

180 Exam. des Princ. des Alchymistes.  
trée , ne feroit qu'après des mois entiers avec des agitations & des agonies perilleuses ; c'est ce me semble un prodige assez rare.

Chasser les démons du corps des possedez , est assurément un miracle ; c'est neanmoins ce qu'ils font , parceque , disent-ils , le démon est le Prince de tenebres , qui ne peut souffrir la lumiere qui est très-pure dans notre élixir. C'est le ministre de la discorde qui ne peut demeurer dans un sujet où se trouve la paix & l'harmonie que donne la quinte-essence , qui rétablit toutes les qualitez chacune dans leur nature ; ce qui fait l'harmonie que le démon ne peut souffrir.

Vivre mille ans ( comme Artephius le témoigne de lui-même dans son livre ) où il dit ; moi Artephius après avoir acquis la vraie science dans les livres du Veridique Hermez , j'ai été envieux quelquefois , comme tous les autres : mais ayant vu pendant l'espace de mille ans que j'ai déjà passé par la grace du seul Dieu tout-puissant , &

*Sur la Pierre Philosoph. Ch. VIII. 181*  
l'usage de cette admirable quinte-essence ; ayant vu, dis-je, pendant tout ce long-temps que personne ne peut acquérir le magistere hermetique, à cause de l'obscurité des paroles des Philosophes, touché de compassion & animé par la probité, j'ai resolu dans les derniers temps de ma vie, de tout écrire sincèrement.

Non certainement, cette longue vie ne peut être qu'un miracle perpétuel ; mais je dirai en passant que je ne sc̄ai pas pourquoi cet homme nous dit qu'il est au dernier temps de sa vie.

Est-ce que la vertu de sa quinte-essence s'étoit dissipée ? Cela ne peut être ; car tous ces Scavans disent, que c'est *un feu fixe*, qui par consequent ne peut se dissiper, ou bien l'auroit-il toute consumée ? Il en falloit faire de nouvelle ; car comme ce n'est point une production du hazard, on ne sc̄auroit oublier les principes sur lesquels on l'a faite.

Apparement donc qu'il s'ennuyoit

182 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
de vivre. Mais cette science, qui selon  
eux donne la connoissance de Dieu  
& par consequent de sa volonté, ne  
lui devoit-elle pas avoir appris que  
l'homme n'est que le dépositaire de  
sa vie, qu'il doit conserver tant qu'il  
plaît à celui de qui nous la tenons de  
la reprendre, & que c'est un crime  
de ne pas se servir des moyens qui  
peuvent nous la conserver? Il ne reste  
plus pour faire de cette pierre une  
divinité, qu'à dire qu'elle nous fait  
connoître tout par une secrete inspi-  
ration, & qu'ainsi Artephius sçavoit  
que la volonté de Dieu étoit, qu'il  
ne fût plus sur la terre que peu de  
temps: c'est pourquoi on ne pourra  
rien lui reprocher.

Il est fâcheux pour nous, ou pour  
les Philosophes, de ne pas sçavoir  
en quel temps cet homme extraor-  
dinaire a vécu; c'est sans doute de-  
puis Hermez, puisqu'il le cite: il  
parle du jardin des herperides & du  
mois de Mai; ce qui fait croire qu'il  
n'est pas des plus anciens; mais prin-

*Sur la Pierre Philosop.* Ch. VIII. 183  
cipalement s'il est vrai que l'on n'aït  
point connu chez les Anciens l'*Antimoine*, comme il paroît par leurs  
écris, dans lesquels on ne trouve  
que le mot *stimmī*, qui chez les Mé-  
decins signifie la même chose qu'  
*Antimoine*, on peut s'affûrer qu'il  
est moderne, puisque son livre com-  
mence par ces mots, *Antimonium*  
*est de partibus Saturni*, l'*Antimoine*  
est des parties de Saturne; & si cela  
est, il est surprenant que l'on soit si  
peu instruit de la vie de ce grand  
Philosophe.

La longue vie de cet homme n'est  
pas seulement une preuve que *cette*  
*merveilleuse quinte-essence* peut repa-  
rer les deffauts de la nature, mais  
elle prouve encore, qu'elle oblige  
Dieu à retracter sa parole sur les  
bornes étroites qu'il a données à la  
vie de l'homme.

Si Artephius a vécu au moins mil  
ans, Raymond Lulle auroit porté ses  
jours bien au-delà, si les Affriquains  
ne lui avoient point arraché la vie

184 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
dans les premières années de sa vi-  
gueur philosophique ; car Riplée  
nous assure que Raymond Lulle a  
souffert le martyre en Afrique à l'â-  
ge de trois cent trente ans ; & com-  
me après Hermez il a été le plus sçav-  
ant de tous les Philosophes, & qui  
par consequent devoit mieux con-  
noître les moyens de tirer une pure  
quinte-essence, & en sçavoir plus  
parfaiteme<sup>t</sup>nt les usages que les au-  
tres, on pourroit présumer que sans  
cet accident sur lequel apparemment  
la quinte-essence n'a point de pou-  
voir, il auroit fait l'épitaphe du  
monde.

Il n'en est pas de même d'Arnauld  
de Villeneuve son maître, qui mou-  
rut fort jeune & naturellement : mais  
apparemment que le disciple en sçav-  
oit plus que le maître, qui n'avoit  
pas porté la multiplication de cette  
quinte-essence où R. Lulle l'a por-  
tée.

Faire de l'or avec un grain de  
poudre de projection, dans une quan-  
tité.

*sur la Pierre Philosoph. Ch. VIII. 185*  
tité presque infinie , & dans un espace  
de temps fort court , comme environ  
d'un quart d'heure : N'est-ce pas une  
chose surnaturelle ? Montrez à un  
Philosophe du mercure tant que vous  
voudrez , il vous en fera de l'or plus  
fin & meilleur que celui que la natu-  
re nous donne , comme le témoigne  
Raymond Lulle dans sa dernière  
Experience , où il dit encore que , *si la mer avoit été de vif argent , qu'il croit qu'il en auroit fait de très-bon or.*

Avancer les saisons , est encore un  
miracle de la Philosophie Hermeti-  
que. R. Lulle dit au Chapitre XXXI.  
de sa Pratique , que *la medecine univer-*  
*selle guerit toutes sortes de maladies ,*  
*qu'elle consolide même les playes du ven-*  
*tre ; & que si la maladie est d'un mois ,*  
*on la guerit en un jour : Si elle est d'un*  
*an , elle se guerit en douze jours : Et si*  
*c'est de ces longues maladies que les Me-*  
*decins appellent , Chroniques , elle ne*  
*sera guerie que dans un mois.* Il dit  
après , qu'elle rectifie tout animal , &  
vivifie toutes les plantes au printemps

186 Exam. des Princ. des Alchymistes  
par sa grande & admirable chaleur :  
Car si l'on en dissout dans l'eau la quan-  
tité d'un grain de millet , & que l'on  
mette de cette eau , autant qu'en peut  
 contenir la coquille d'une noisette , au  
 pied d'un sep de vigne , elle fera naître  
 feuilles , fleurs & fruits au mois de May.

Cette admirable quinte-essence  
donne donc les richesses en abon-  
dance , la santé parfaite , & les rend  
maîtres de la nature , en lui faisant  
faire son devoir plutôt qu'il ne lui est  
ordonné par son Créateur.

Leur puissance s'étend encore plus  
loin , car ils font des créations à l'e-  
xemple du Créateur , qu'ils veulent  
imiter ; & disent hardiment que les  
prodiges , que les Mages de Pharaon  
firent , quand Dieu voulut retirer  
son peuple de la captivité de l'Egypte ,  
étoient des fruits de la quinte-essence.

Ils veulent aussi que Moïse & sa  
sœur fussent Alchymistes ; parceque ,  
disent-ils , l'Ecriture Sainte nous dit ,  
que Moïse fut instruit dans les scien-  
ces des Egyptiens , qui étoient l'Al-

Je ne sc̄ai pourquoi ils veulent que  
Marie sœur de ce Prophète , ait été  
plutôt instruite de cette science , que  
son frère Aaron , dont ils ne parlent  
point.

Voilà donc les Philosophes Her-  
metiques , en vertu de leur elixir ,  
maîtres absolus de la nature. Il ne  
faut donc plus être surpris , s'ils pren-  
nent presque tous le titre de Rois ,  
comme Galud Roi de Babilone , Ca-  
lid Roi d'Albanie , Aristée Empereur  
de l'Univers , Geber Roi d'Arabie ,  
& plusieurs autres.

Et comme ils guerissent toutes les  
infirmitez du corps , ils se disent avec  
raison , Medecins ; & c'est à mon  
avis le sujet pour lequel ils ont écrit  
sous le nom des plus fameux Mede-  
cins de l'Antiquité , qu'ils veulent  
nous faire croire n'avoir été sc̄avans ,  
que par la Science Hermetique , com-  
me Hippocrates , Aristote Precep-  
teur d'Alexandre le Grand , qu'ils  
disent avoir aussi été Philosophe ; &

188 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
je ne sçai comment ils ont oublié de  
dire, que ses conquêtes ont été faites  
par la force de la quinte-essence ;  
Galien, Haly, Avicenne, Rhasis,  
Averrhoes, & une infinité d'autres.

Après cela, que leur reste-t'il pour  
être semblables à Dieu ? Si c'est de  
commander aux esprits, ils le font,  
& n'en doutez pas ; car l'Interprète  
de R. Lulle, Vicot qui étoit Prêtre,  
& Amateur de Dieu, & de son Doc-  
teur Raymond, voyant que par ce  
qu'il a dit de la Création du monde,  
on pourroit lui faire son procès, & à  
sa science, pour avoir avancé que,  
*Dieu crée les Anges de la partie la plus*  
*pure de la quinte-essence*, explique ou  
interprète cet endroit autrement,  
que le sens littéral ne signifie : Car il  
dit que la partie dont Lulle a dit,  
que les Anges ont été créez, est celle  
qui nous donne pouvoir sur eux; com-  
me s'il nous disoit, que quand on peut  
multiplier ou exalter la pierre à cer-  
tain degré : La nature sublunaire  
n'est pas seulement de sa jurisdic<sup>ion</sup> ;

*sur la Pierre Philosop. Ch. VIII. 189*  
& sous son obéissance , mais encore  
les Anges. On trouve cette belle doc-  
trine dans un vieux manuscrit latin ,  
qui a pour titre , *Explication des Vers*  
*du Grand Olympe , par Pierre Vicot*  
*Prestre , en mil quatre cent trente* : On  
trouve encore le même manuscrit en  
Gaulois , & les Vers du même Au-  
teur.

Il prétend dans ce Livre que la  
Science Hermetique a été cachée  
sous les fables & métamorphoses de  
l'Antiquité.

Cet homme dit des extravagances ,  
en parlant de sa Pierre , à qui il attri-  
buë une domination sur les Anges ,  
tant bons que mauvais , sur les astres ,  
& sur l'air , & enfin sur la terre , qui  
comprend tous les regnes , & dit que  
Raymond Lulle possédoit parfaite-  
ment toutes ces sciences.

Il est à remarquer , que quand il  
rapporte ces trois dominations , ce  
n'est point dans un sens allegorique ,  
comme quelques-uns pourroient le  
croire , ou le dire , pour l'excuser ,

190 Exam. des Princ. des Alchymistes  
mais dans un sens naturel ; car pour  
sauver l'honneur de son maître Ray-  
mond , il dit que le sens Allegorique  
est , que les Anges ont été créez de quin-  
te-essence ; ce qui signifie dans le sens na-  
turel , que le magistere porté au plus  
haut degré , s'étend & a pouvoir sur les  
bons & mauvais Anges.

Il y a beaucoup d'apparence que  
ces absurditez sont cause que les ou-  
vrages de cet homme n'ont point  
été impriméz : car ils le meritent  
aussi bien que beaucoup d'autres , qui  
n'ont pas même si bien entendu , ni  
parlé de la Philosophie comme cet  
homme.

Aprés ce que nous avons dit des  
grandes vertus que les Alchymistes  
attribuënt à leur pierre , chacun  
peut juger de la science & de ses  
Auteurs , qui n'omettent rien dans  
les grandes proprietez de leur élixir ,  
pour rendre l'homme qui le possede ,  
heureux.

La societé des hommes est une  
douceur qui fait la meilleure partie

*sur la Pierre Philosop. Ch. VIII. 191*  
du bonheur des Scavans : c'est pour-  
quoi ces Philosophes se voyent & se  
frequentent , pour avoir l'innocen-  
te satisfaction de s'entretenir des ou-  
vrages de Dieu , dont ils sçavent si  
fidelement imiter la puissance.

Quelle consolation pour ces grands  
Personnages de se voir maîtres de la  
nature , lui commander , lui faire  
desobéir ( malgré elle ) à son Créa-  
teur , qui dit autrefois , que *la terre*  
*ne portera que des ronces & des épines ,*  
*& que l'homme la cultivera à la sueur*  
*de son front.* Et cependant un Atome  
d'Elixir la revolte contre cet Arrêt ,  
lui fait donner avec précipitation ,  
en abondance & dans une bonté par-  
faite , ce qu'elle ne laisse aller qu'a-  
vec lenteur & comme à regret , &  
encore le plus souvent très-impar-  
fait.

Oh que cette vertu est grande !  
Heureux celui qui la possede ! C'est  
avec raison qu'il peut mépriser les  
richesses & tout ce qui fait le bon-  
heur de cette vie.

Tout ce qui manqueroit donc à un Philosophe dans ce monde, seroit la liberté du commerce avec ses frères; ce qui ne seroit pas aisément à posséder, si la quinte-essence ne leur en fournittoit des moyens infaillibles & très-agréables.

Les Philosophes ne se découvrent à personne, de crainte de se faire connoître à des indiscrets, qui pourroient leur faire courir quelque risque, ou au moins les inquiéter.

Sans même cette crainte, la compagnie des autres hommes que celle des Philosophes, est insipide, parce que ils ne sont pas initiés dans leurs grands mystères, qui seuls sont le sujet de leurs sages entretiens: c'est pourquoi ils appellent le reste des hommes des indignes.

Comment donc peuvent-ils jouir de la présence les uns des autres, sans s'exposer? Un moderne l'explique fort ingénieusement, & dit, que dans un temps serein; *la nuit ils font éléver certaines vapeurs qui montent*

*Sur la Pierre Philosop. Ch. VIII. 193*  
tent vers le Ciel, & se font voir aux  
Philosophes qui sont sous le même Ciel:  
les autres ne s'apperçoivent de rien. Ce  
beau signal fait connoître aux Philo-  
sophes du lieu, qu'il y a un de leurs  
frères parmi eux: ils le trouvent in-  
failliblement, ayant observé d'où  
partoit cette nuée mystérieuse, que  
l'on peut comparer à celle, qui d'un  
côté éclairoit les Israélites, & de  
l'autre ne presentoit aux indignes E-  
gyptiens qu'ombres & tenebres.

Que l'élixir fasse de telles nuées,  
ce n'est pas une chose au dessus de  
ses forces, puisqu'ils nous disent qu'-  
on fait par son moyen gronder le to-  
nerre dans le temps le plus froid.

Tous ces grands effets sur toute  
la nature meritent bien qu'on appelle  
le sujet qui les produit, une *Mé-  
decine universelle*, puisque l'on sçait  
avec cet élixir, apporter remède à  
toutes choses, & l'on ne doit point  
après cela être surpris, si ces hom-  
mes illustres regardent tout avec  
mépris, s'élevant au dessus de la na-

I

194 Exam. des Princ. des Alchymistes  
ture dont ils connoissent la fragilité :  
cependant tout spiritualisez qu'ils  
soient, ils ne laissent pas de rentrer  
quelquefois dans la matière ; com-  
me quand ils jouissent de leurs a-  
mours, ainsi que le dit Jean de Me-  
hung dans son petit livre intitulé la  
Remontrance de nature, en ces Vers,

Les mocqueurs n'ont pas scû assez  
Pour connoître telle racine  
Et tant loiable medecine ,  
Que guarit toute maladie  
Et qui l'a jamais ne mendie.  
Bienheureuse est la personne  
A qui l'ieu temps & vie donne  
De parvenir à ce haut bien ,  
Et posé qu'il soit ancien ;  
Car Geber dit que vieux étoient  
Les Philosophes qui l'avoient ,  
Mais toutes fois en leurs vieux jours  
Ils jouïssoient de leurs amours.

Il donne ici une consolation à ceux  
qui ne pourront acquérir ce secret  
que dans la vieillesse, en leur faisant  
entendre qu'ils pourront néanmoins ,  
aussi bien que les jeunes gens , goû-  
ter les douceurs de l'amour.

Il ne faut pas regarder cette vertu

*sur la Pierre Philosop.* Ch. VIII. 195  
dans l'élixir, comme un deffaut; au  
contraire c'est ( comme nous l'avons  
dit ) une perfection que de pouvoir  
se reproduire, & encore par un a-  
mour philosophique, qui ne peut  
donner que des enfans quint-essen-  
ciez.

Au reste, il falloit bien accorder  
quelque chose à ces bons Philoso-  
phes, qui les fit reconnoître pour  
hommes; car sans cette action hu-  
maine & animale, on les prendroit  
pour des Dieux, eux qui seroient  
bien fâchez de commettre un cri-  
me, comme celui de se voir rendre  
des honneurs, qui n'appartiennent  
qu'à Dieu seul.

Il ne manque donc rien à ces Sa-  
ges, qui ont le bonheur de voir dans  
leur science une image vive de la  
divinité, & qui par anticipation goû-  
tent des délices toutes spirituelles;  
comme quand ils voyent la vérité  
de nos saints Mysteres; pour ainsi  
dire, à découvert: c'est ce que disent  
la plupart des Modernes, & surtout

Iij

196 Exam. des Princ. des Alchymistes  
celui qui a écrit le Traité de l'Art  
Chymique, qui se trouve à la fin du Li-  
vre latin, intitulé *Auriferæ artis quam*  
*Chemiam vocant antiquissimi authores*  
*sive turba Philosophorum*, imprimé à  
Bâle l'an mil cinq cent soixante-  
douze.

Cet Auteur fait des applications  
de l'œuvre à nos saints mystères très  
subtiles, & l'on peut dire que c'étoit  
un beau génie : plutôt à Dieu qu'il  
eut écrit la vérité ! c'est celui de  
tous ceux qui parlent de cette scien-  
ce, qui paroîtse sçavoir quelque chose,  
par son style & ses pensées beau-  
coup plus naturelles & plus polies  
que tout ce qu'on trouve dans les  
autres.

S'il est donc vrai que ces Philoso-  
phes soient assez heureux pour voir  
dans leur œuvre ce qui ne peut tom-  
ber sous les sens, & ce qui est au des-  
sus de la force de notre esprit, il  
faut les regarder comme des Prophé-  
tes & des Prédestinez, ou comme  
des Réprouvez inexcusables, s'ils ne

*Sur la Pierre Philosop.* Ch. VIII. 197  
profitent pas des lumières que Dieu  
leur a données : comme les appa-  
rences le font reprocher à quelques-  
uns d'eux , témoin Arnauld de Vil-  
leneuve que l'on accuse d'hérésie ,  
Paracelse dont la vie a été très dis-  
solue & très courte , & Sendivogius  
que l'on assure avoir été assassiné en  
Allemagne chez une Courtisane ,  
à qui il avoit déclaré , comme Sam-  
son fit à Dalila , qu'il portoit tou-  
tes ses forces ; c'est à dire qu'il avoit  
toujours avec lui ses tressors .

Les Payens comme Aristote , Démo-  
crite , Hippocrates & l'infidele Ma-  
homet que l'on met aussi au rang des  
Philosophes , & tant d'autres , ne  
peuvent se plaindre de leur damna-  
tion , puisqu'ils n'ont pu ignorer le  
vrai Dieu , ni le culte qui lui est dû ,  
& qu'ils ont connu nos sacrez myste-  
res , par leur science qui ne souffre  
point , disent-ils , de tenebres dans  
l'esprit humain : ce qui n'est pas diffi-  
cile à comprendre , puisque c'est une  
lumière vive & abondante .

I iij

C'est aussi ce qui nous engage à croire que ce ne sont pas de tels Philosophes, qui ont écrit les livres que nous lisons, dans la plupart desquels & même de ceux qui sont reconnus pour vrais Philosophes, nous ne remarquons que des fautes, des contradictions, erreurs, absurditez, que des pensées grossières, un langage barbare, des expressions basses & triviales, & en un mot tout ce qu'on appelleroit aujourd'hui ignorance & grossiereté.

---

## CHAPITRE IX.

### *Des Auteurs Hermetiques.*

**N**ous ne dirons qu'un mot des Auteurs de la Science Hermetique : beaucoup de personnes plus capables que nous en ont parlé assez amplement : ce que nous en toucherons, n'est que pour y faire quelques remarques, non pas comme historien, mais comme critique, qui ne

*Sur la Pierre Philosop.* Ch. IX. 199  
cherche que la vérité, sans épargner  
le mensonge quand il se présente.

Le premier Philosophe a été Her-  
mez, qui a donné son nom à l'Art  
d'Alchymie. Les uns, sur tout les  
Chymistes, disent, qu'il est le plus  
ancien de tous les Philosophes con-  
nus; ils le font fils de Noé; je ne  
scéai pas lequel des trois, qu'il avoit,  
les autres veulent que ce soit Enoch,  
d'autres Esculape, & enfin quelques-  
uns comme Suidas, disent qu'il vivoit  
du règne du premier Pharaon.

Mais comme nous suivons ce que  
disent les Alchymistes, Hermez Tris-  
megiste vivoit peu de tems après le  
déluge, puisqu'il trouva dans la val-  
lée d'Ebron les sept tables de pierre,  
sur lesquelles les Sages avoient gravé  
les sept Arts liberaux, craignant qu'a-  
près le déluge, la connoissance de ces  
Arts ne fût perdue.

Il nous sera peut-être permis de  
faire nos reflexions sur le sentiment  
de ces Sages, que l'on peut dire être  
bien vain ou bien grossier.

I iiiij

Quoi : s'imaginoient-ils avoir appris par eux-mêmes & sans le secours de Dieu , ce qu'ils sçavoient pour le transmettre à la posterité , de peur qu'elle n'en eût point de connoissance.

Ne devoient-ils pas sçavoir par leurs lumières , à qui rien n'échape , que celui qui leur avoit fait tant de grâces , pouvoit les faire pareillement à d'autres hommes ? il falloit donc qu'il se crussent les seuls , dignes de ce bienfait : mais s'ils s'imaginoient être les seuls capables de posséder ces beaux secrets , d'où vient vouloient-ils en instruire la posterité ? N'étoit-ce pas aller contre la volonté de Dieu ?

Cette recherche sur l'origine de la doctrine des Alchymistes , est très ridicule & ne leur fait point d'honneur , ni à ces premiers Auteurs à qui ils font prévoir le déluge , & ne font pas prévoir une chose beaucoup plus naturelle , & nous les font regarder comme des hommes vains &

*sur la Pierre Philosop.* Ch. IX. 201  
qui n'avoient aucune connoissance de  
la Divinité.

Mais pourquoi les Alchymistes  
ont-ils fait Hermez reparateur de  
cette science?

Parceque c'est le premier dont on  
a vû quelque chose qui parlât de  
science ; c'est qu'il se nommoit *Tris-  
megiste*, & qu'on ne peut croire qu'un  
homme puisse être sçavant, sans la  
connoissance du *Magistere*.

On fait mille contes sur cet hom-  
me , à l'occasion de ces Livres, dont  
le nombre est presque infini ; Car on  
n'en parle que par milliers. Beaucoup  
de gens le font Auteur du Pimandre ;  
si cela est , il avoit de grandes ins-  
tructions sur la Création , même sur  
nos Saints Mysteres , sur le Baptême ,  
le Mystere de la Sainte Trinité ; il ne  
faudroit pas s'en étonner , puisque la  
*science* donne toutes ces grandes lu-  
mieres : Et je dirai en passant , que je  
crois que c'est le Livre du Pimandre  
attribué à Hermez Trismegiste , qui  
a donné occasion aux *Philosophes* de

I v

202 Exam. des Princ. des Alchymistes  
dire , que leur science donnoit la  
connoissance de Dieu,& de nos Saints  
Mysteres, ayant observé que cet Her-  
mez en parloit si clairement dans cet  
ouvrage.

Quoique le Pimandre paroisse  
 contenir une doctrine toute Theolo-  
 gienne , les Alchymistes , qui veulent  
 toujours reconnoître leur *Divin Maître*  
 dans ses Ouvrages , y trouvent  
 encore un sens & une explication  
 *Philosophique* touchant la *Grand'œu-  
 vre* , qui leur est d'une grande instruc-  
 tion , & y trouvent aussi-bien leur  
 compte , que peuvent faire les Theo-  
 logiens.

On le fait encore Auteur du Livre  
 des Sept Chapitres , dans l'un desquels  
 il dit , que l'élixir donne *la possession*  
 *des choses divines* , en ces termes. *Je  
 donne la joye , la satisfaction , la gloire ,  
 les richesses , & les plaisirs solides à  
 ceux qui me connoissent ; & je leur donne  
 encore la parfaite intelligence de ce qu'ils  
 cherchent avec tant d'empressement ; &  
 je leur donne enfin la possession des choses*

*sur la Pierre Philosop. Ch. IX. 203*  
divines. Mais ce sentiment sur cet  
Auteur n'est point plausible ; car en  
beaucoup d'endroits il parle, comme  
si beaucoup d'autres Philosophes l'a-  
voient precedé, ce qui ne s'accom-  
mode point avec l'antiquité qu'on  
lui donne.

Moysé est le plus ancien après lui ;  
ils le font Philosophe pour deux rai-  
sons. La première , que nous avons  
déjà dite , est qu'il étoit instruit dans  
les Sciences des Egyptiens , du nom-  
bre desquelles étoit celle de faire la  
Pierre Philosophale. La seconde , est  
qu'il mit en poudre le veau d'or, pour  
le faire boire aux Israélites : Cette ri-  
dicule preuve nous dispense d'appor-  
ter des raisons pour combattre leur  
opinion sur la science de Moysé.

Marie sœur de ce Prophète , eut  
aussi cette belle connoissance ; elle  
en a même fait un Livre , dont l'anti-  
quité est bien établie , par les mots  
*d'alun d'Espagne , de la chaleur du so-  
leil , des mois de Juin & Juillet , & des  
Philosophes Stoïciens.*

I vj

Quoiqu' Adam passe dans les Ecoles pour le premier Philosophe, comme il est raisonnable de le croire, puisqu'il est sorti parfait des mains de Dieu parfait ; neanmoins les Alchymistes ne le reconnoissent point pour leur confrere: On a beau leur dire que celui qui a donné à toutes choses le nom qui leur convenoit par leurs proprietez, comme l'a fait Adam, devoit connoître leur nature, & par consequent être Philosophe.

Ils conviendront peut-être que dans son premier état, il étoit Alchymiste, mais que son peché fit retirer de lui cette science, qui ne peut demeurer dans des cœurs souilliez ; & c'est là cette ignorance dont lui & sa posterité ont été punis. ils ont bien raison de nous dire qu'il n'étoit point Philosophe après son peché, en accordant même qu'il l'eût été auparavant ; car la possession de l'élixir auroit adouci cette rude penitence, qui lui faisoit manger son pain à la sueur de son front, puis-

*Sur la Pierre Philosop.* Ch. IX. 203  
que la nature auroit obéi à la force  
de son élixir.

On voit par tout ce que nous dissons, les inconveniens qui se trouvent presque en toutes choses dans la doctrine des Alchymistes, en donnant à leur élixir une vertu si étendue & universelle, & combien de raisonnemens judicieux on peut faire sur cette idée, par lesquels on tourne en ridicule le grand & incomparable Raymond Lulle, dont le grand fatras de mots barbares mal rangez, & repetez mille fois avec une confusion épouvantable de pensées, qui mises dans leur sens naturel, seroient fades par leur simplicité, fait peur, ou pour mieux dire, degoute ceux qui l'entendent, & cause de l'admiration à ceux qui ne peuvent le comprendre.

Salomon que Dieu favorisa du don dela sagesse, qu'il prefera à tous les autres biens, étoit Philosophe, puisqu'il connoissoit depuis le haut cedre du Mont Liban, jusqu'à l'hysope; c'est la première preuve qu'ils en apportent.

Comment auroient-ils oublié un si grand personnage, qui peut leur faire honneur. Que pour combattre cette vision , on leur parle de la flote qu'il envoyoit à Ophir, pour chercher de l'or , lui qui sans danger & sans inquietude , pouvoit en faire des montagnes ; en quoi même auroit encore éclaté cette predilection dont Dieu le favorisa si particulierement & si visiblement ; ils nous répondront là-dessus de belles choses.

Mais si on leur dit que Salomon prefera la sagesse aux biens de la fortune , qui cependant sont compris dans la sagesse hermetique , que répondront-ils ? Car si la sagesse que Salomon demanda à Dieu , eût été la science de faire de l'or , l'Ecriture , ou les Interpretes ne le loueroient point de son choix : Mais je m'attens bien qu'ils diront que ce fut la recompense de son détachement pour les biens temporels.

La seconde preuve que quelques-uns de ces Sages rapportent , pour

*sur la Pierre Philosop. Ch. IX. 207*  
nous le faire croire , est trop bien in-  
ventée , pour n'en pas faire mention.  
C'est Jean de Mehung qui nous cite  
l'Ecclesiastique , où Salomon parle au  
trente-huitième chapitre , de la ne-  
cessité de la Medecine , qui doit faire  
honoré le Medecin , & le recom-  
penser. Il dit donc.

C'est le fin & bon or potable ,  
L'humide radical notable.  
C'est souveraine medecine ,  
Comme Salomon le designe ,  
En son Livre bien autentique ,  
Que l'on nomme Ecclesiastique :  
Et là tu trouveras le titre  
Au trente-huitième Chapitre.

Si Salomon avoit cette belle con-  
noissance , je ne scai pourquoi il n'en-  
richit pas le Temple d'une infinité de  
pierres precieuses , qu'il pouvoit faire  
avec l'élixir , & des perles plus fines ,  
que ne sont celles d'Orient , & plus  
grosses , comme Raymond Lulle l'en-  
seigne dans la seconde partie de l'Ab-  
bregé de l'Ame de la Transmutation  
des Métaux , où il parle encore de la  
malleabilité du verre , aussi-bien  
que dans ses expériences.

Pourquoi David n'eût-il pas cette admirable connoissance? David n'étoit qu'un pauvre berger, qui ne leur auroit point assez fait d'honneur, & qu'on ne peut croire avoir été assez scavan.

Aristote a été reconnu pour Philosophe Hermetique. C'étoit un trop grand personnage, pour avoir pris son merite ailleurs que chez Hermez, c'est pourquoi ils le citent souvent sur des choses, qui n'ont point de rapport particulier ni visible à leur science. Mais enfin il n'importe, cela dit quelque chose, & assez pour leur faire plaisir; & quoiqu'il ne se soit jamais trouvé d'ouvrages de ce Philosophe sur cette matière, ils veulent que son Livre des Métheores soit une preuve de l'intelligence qu'il avoit de cette science: Quelques uns même ont fait un petit Traité sous son nom, afin d'avoir le plaisir de citer Aristote: Mais on voit bien qu'il n'en est pas l'Auteur, par les Philosophes que l'on y cite, qui n'ont paru que

Alexandre le Grand, disciple de cet homme, devoit être instruit de cette science ; c'est aussi ce qu'ils disent : mais il y auroit bien des choses à dire contre cette opinion.

S'il est vrai que leur Pierre soit une medecine pour le corps humain, qui mette les humeurs dans une proportion si admirable & si harmonieuse, que l'une ne domine point sur l'autre, d'où resulte un temperament si benin, qu'il ne peut souffrir de passions, qui ne sont que des mouvements impetueux d'humours, qui, en dérangeant cette harmonie, se font appercevoir de l'ame, qui perd sa tranquillité & sa liberté, par l'agitation excessive que lui cause cette tempête ; c'est à quoi remedient les Philosophes par l'usage de leur elixir, qui, comme dit R. Lulle *pacifie les humeurs*, & arrête & calme cette tempête déjà excitée, ou empêche qu'elle ne s'eleve, en détruisant sa cause ; c'est délà qu'ils ont tous l'ef-

210 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
prit libre, la raison saine, & que rien  
ne les fait connoître pour hommes,  
que la figure humaine.

Si cela est ainsi, & qu'il soit vrai  
qu'Alexandre fût Philosophe, d'où  
vient étoit-il ambitieux, comme ses  
actions le font voir, cruel dans la dé-  
bauche, comme le dit son histoire,  
ce qui ne marque gueres la sainteté  
d'un Philosophe; & d'où vient ne se  
servit-il pas de son or potable, quand  
il fut sur le point de mourir, pour  
s'être baigné dans les eaux d'un fleu-  
ve trop froid; car il eut recours à  
Philippe son Medecin, qui lui rendit  
la vie, en excitant une sueur, que  
l'élixir, du rapport de tous les Philo-  
sophes, ne manque point de procu-  
rer. Quelque Alchymiste ne sera pas  
content, s'il ne fait Philippe aussi  
Medecin universel, & de cette ma-  
niere l'Alchymie trouvera toujours  
sa place dans cette belle guerison.

Mais enfin Alexandre est mort  
empoisonné: Il a vécu près de trois  
jours, après avoir pris le poison: Il a

Mais, dira quelqu'un, ce poison étoit de nature si chaude, & si subtile, & si violente, qu'on ne pouvoit le contenir dans des vaisseaux ordinaires. Que conclure delà ? La medecine universelle se met peu en peine de la qualité du mal ; elle rétablit le calme dans les humeurs agitées : Elle se seroit saisie de ce feu étranger, l'auroit adouci, & fait sortir par la transpiration.

Au reste, on ne peut croire que ce poison fut si subtil, que les Historiens nous le disent, puisque son effet n'a paru que trois jours après. Le sublimé corrosif ne lui auroit pas tant fait de graces, & l'auroit bien plutôt enlevé : Ainsi si Alexandre est mort avec la medecine universelle, c'est la faute de l'un ou de l'autre.

Hippocrates reconnu de tous les Medecins, & de tout le monde, pour le plus parfait Medecin qui ait paru, a bien mérité d'être enregistré parmi

212 *Exam. des Princ. des Alchymistes.*  
les philosophes : L'honneur que ces  
Sages lui font , est apparemment la  
recompense des peines qu'il a essuies ,  
en exerçant la medecine par une me-  
thode , qui toute judicieuse & sage  
qu'elle fût , n'étoit point infaillible.

Ceux qui ont lû les ouvrages de ce  
grand homme , ne remarquent point  
qu'il ait été un Medecin à secrets ,  
comme le sont tous les Philosophes ,  
puisqu'il a laissé par écrit sa Prati-  
que. Il voyoit un malade , il le faisoit  
saigner dans certains cas jusqu'à def-  
faillance ; en d'autres , il suivoit pas  
à pas la nature , dont il examinoit les  
mouvements , sans y rien déranger ; &  
comme très-prudent Medecin , il ne  
hazardoit gueres de remedes , ne les  
employant , que quand il prévoyoit  
que la nature pouvoit s'en servir ; il  
faisoit son prognostic. En un mot , il  
faisoit ce qu'un habile Medecin fait  
encore aujourd'hui , sans le secours ,  
ni même la connoissance de la mede-  
cine universelle : L'on ne voit rien  
dans ses ouvrages , qui donne la

*sur la Pierre Philosop. Ch. IX. 213*  
moindre idée de cette science. Il n'étoit point à l'abri de l'erreur, comme il l'avoue lui même ; & s'il a été grand Médecin, c'a été avec plus de peine & d'inquiétude, que ne le sont les Alchymistes, qui sans connoissance du mal ni de sa cause, de ses accidens, ni de ses symptomes, donnent avec confiance & sécurité cette admirable Médecine, qui ne manque jamais de faire ce que le Philosophe lui ordonne.

Nous ne pouvons dire autre chose de Galien, Avicenne, Rhafis, Averrhoes & de tant d'autres celebres Médecins, que ce que nous avons dit du grand Hipocrates. La vie de ces hommes illustres, aussi-bien que leur conduite dans leur profession, est dans les mains de tout le monde, & l'on y peut voir sur tout, dans leurs ouvrages, qu'ils n'ont point été instruits des secrets hermetiques.

On trouve deux petits Traitez sous le nom d'Avicenne : l'un intitulé *La Congelation & la Conglutination de*

214 Exam. des Princ. des Alchymistes  
Pierres : Et l'autre, *Petit Traité d'Avicenne*. Il dit dans celui-ci, que l'or  
a le son plus aigu que tous les autres  
métaux, à cause de la liaison étroite de  
ses parties. Ce sentiment n'est pas  
d'un homme qui ait vu de l'or d'Al-  
chimie, qui à cause de sa grande pu-  
reté, ne peut avoir de son ; nous en  
avons parlé ailleurs.

Les Philosophes ont plutôt mis  
parmi eux de célèbres Médecins,  
que des personnes d'autres Arts, ou  
sciences : parce que la Médecine sup-  
pose une connoissance de la nature ;  
c'est ce qu'il faut pour être bon Al-  
chymiste, joint à ce que les actions  
des gens habiles dans cet Art, quand  
elles sont éclatantes par une gueri-  
son prompte & inespérée, passent  
pour une espece de miracle : c'est  
pour ces raisons qu'ils ont parlé d'un  
Médecin qui vivoit dans le quinzié-  
me siècle, comme d'un vrai Philoso-  
phe.

La grande réputation de Jean  
Fernel établie en France sur des faits

*sur la Pierre Philosoph. Ch. IX. 215*  
de Médecine dignes d'admiration,  
lui ont merité cette faveur de la part  
des nouveaux Philosophes, qui ne  
sont encore gueres connoisseurs en  
gens de leur cabale ; car je suis très  
persuadé que si le Philosophe qui  
parle du Signal Philosophique, avoit,  
du temps de Fernel, couvert tout  
l'horison de ces nuages mysterieux,  
le sçavant Fernel auroit toujours été  
fort ignorant dans ces beaux myste-  
res, & n'auroit point fait un pas  
pour découvrir l'Auteur de ces belles  
fumées.

Il seroit inutile de parler de tous  
les Modernes, dont la vie & les œu-  
vres sont publics; comme Geber, Ar-  
nauld, Raymond Lulle, Jean de la  
Fontaine, Jean de Mehung, Trevi-  
san, Flamel, Zachaire. Tous ces ha-  
biles gens sont assez connus, & vi-  
voient dans le troisième & quatrième  
siècle : le dernier au milieu du  
cinquième : Jean de Mehung, Fla-  
mel & Zachaire, étoient François ;  
on a voulu faire voir que les riches,

216 Exam. des Princ. des Alchymistes  
ses de Flamel n'étoient venuës que  
d'un larcin fait aux Juifs, ainsi que l'a  
prétendu Naudé; mais tout ce qu'il  
rapporte ne fert point de preuves.

Sendivogius est venu depuis, &  
Philalette qui est le dernier; celui-  
ci est regardé par beaucoup de gens  
comme le plus instruetif de tous ceux  
qui ont écrit sur cette matiere: tout  
le monde n'en convient pas, & mê-  
me ce qu'il dit doit le faire soupçon-  
ner d'ignorance & de vanité; car il  
assure avoir appris l'œuvre à vingt  
& un an: ce qui ne s'accorde gueres  
avec ce qu'il dit lui même du Ma-  
gistere, qui ne s'acquiert qu'avec lon-  
gues années.

Sendivogius a mieux écrit & d'un  
plus bel ordre que tous ceux qui l'ont  
devancé: on le croit Polonois: il  
veut aussi expliquer nos mysteres par  
les operations de l'œuvre.

Depuis lui, d'Espagnette a écrit  
de cette science. Ceux qui s'imagi-  
nent être Philosophes, lui refusent  
l'honneur d'avoir eu la connoissance  
de

*sur la Pierre Philosop. Ch. IX. 217*  
de la Pierre ; mais je crois qu'en conscience, l'on peut lui faire la même grace qu'aux autres.

Il semble que pour finir nos réflexions, il faudroit dire son sentiment sur tant de faits que chacun cite de son côté, pour prouver la vérité de la trasmutation métallique. A dire vrai, je me trouverois fort embarrassé, s'il falloit donner une décision sur ces faits : car pour en parler, il faut ou les avoir vus, ou les avoir entendus rapporter par des gens dignes de foi : & ce ne seroit point encore assez pour être convaincu de la cause qui produit de si merveilleux effets.

Sans donc entrer dans la question de fait, que l'on peut même supposer, je ne crois pas pour cela que l'on puisse conclure que la découverte de cette science soit possible, par la lecture des livres que nous avons entre les mains, quelques réflexions qu'on puisse y joindre, sur les causes naturelles.

K

Il y en a parmi eux qui assurent que jamais aucun n'a parlé des préparations, ni de l'agent, comme le dit Flamel dans son Livre de l'Explication des Figures, Zachaire dit plus, car il assure que cette science ne s'acquiert point *par la lecture des livres*, ni par la *connoissance des choses naturelles*.

Si cela est vrai, nous devons conclure que cette science est quelque chose de surnaturel, dont peu de gens feroient peut-être cas, s'ils en avoient la connoissance. Cependant le même Zachaire pour ne point sortir du caractere de Philosophe, qui est de se contredire, dit qu'il l'a acquise par la lecture des Philosophes que nous avons citez.

Ils disent presque tous que Raymond Lulle a déclaré l'œuvre plusieurs fois dans ses ouvrages.

Bazile Valentin assure que Trevi- san a dit la chose deux fois.

Cette diversité de langage : cette contrariété de témoignage, font

*sur la Pierre Philosop.* Ch. IX. 219  
peur à un homme qui les lit : mais  
ils nous rassurent, en disant qu'il ne  
faut pas toujours les croire ; mais  
seulement toujours regarder la possi-  
bilité de la chose par l'exemple de  
la nature.

Mais je leur dit que la nature n'est  
pas toujours leur règle. Ils ont dans  
leurs recherches des choses, qui com-  
parées à la nature, ne sont plus ce  
qu'on en croyoit.

Où donc avoir recours ? C'est ;  
disent-ils, que vous ne les entendez  
pas. Ils vous donnent des exemples  
& comparaisons pour vous le persua-  
der; donnez-leur-en qui les convain-  
quent du contraire : vous raisonnez  
mal : Quel embaras ! Quel mystère !  
Quoi ! la raison ne peut servir dans  
le raisonnement sur les choses de la  
nature ?

A quoi donc s'en tenir ? à se per-  
suader que la chose est fausse & qu'  
elle n'a jamais été imaginée que  
pour amuser les hommes, que l'a-  
mour des richesses & de la santé peut

Kij

220 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
engager à tout entreprendre, ou si  
la chose est véritable : que c'est un  
secret cabalistique, dont la révéla-  
tion ne se transmet qu'à l'oreille.

Mais quoi ! une chose qui produit  
des effets si naturels ne doit-elle pas  
être elle-même naturelle ? puisque,  
dit l'axiome, *les effets doivent être de  
la nature de leur cause*. Je conviens  
de cette vérité ; mais tous les effets  
de l'élixir ne sont pas tous naturels,  
comme de se faire obéir aux Anges,  
tant bons que mauvais : au reste, il  
me suffit de faire voir, que les prin-  
cipes de cette science sont faux,  
qu'ils sont pleins de contradictions  
& d'erreurs sur la nature, pour pou-  
voir conclure, qu'il est impossible d'ap-  
prendre la science hermetique, par  
la lecture des Auteurs qui en tra-  
tent.

Je ne nie pas certains faits rap-  
portez par des personnes qui n'ont  
aucun intérêt à nous en imposer.  
Comme ce que l'on dit de Butler  
qui a passé pour un très-excellent

*sur la Pierre Philosop. Ch. IX. 221*  
Médecin, par le moyen d'une pierre de sa composition, dont les effets étoient si surprenans, que l'on pouvoit la nommer une médecine universelle.

Vanhelmont en parle fort précisément pour s'en estre servi lui même, sa femme & ses domestiques, & en avoir vû sur d'autres personnes des expériences aussi prodigieuses pour la guerison du corps humain, que ce que les *Philosophes* nous disent de leur or potable.

Neanmoins Vanhelmont en fait une peinture qui ne nous représente pas ce beau secret hermetique; car il dit qu'elle ressemble à du sel marin, dont elle a le goût, & que sa vertu se dissipe par le temps, lorsqu'elle est dissoute.

Les Philosophes au contraire disent, que leur elixir est rouge, fixe & sans goût.

Voilà cependant les mêmes vertus & peut-être même de plus surprenantes; car pour guerir plusieurs

K ij

222 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
malades, il suffisoit de toucher cette pierre du bout de la langue, & elle guerissoit le malade un quart d'heure après, comme il arriva au Moine qui avoit un Eresypele au bras, & à plusieurs autres, dont parle Vanhelmont.

La médecine universelle ne guerit point plus promptement. Un si beau remede ne devoit point avoir été pris que chez les Philosophes; aussi les derniers, ou pour mieux dire, ceux qui lisent ces sortes de livres, ont fait mettre Butler au rang des Sages, & ont écrit sous son nom des extravagances, qui feroient passer l'Auteur pour un fol ou un démoniaque; car pour faire certaines operations, il fait armer l'artiste d'une peau de pourceau, & dit mille autres sottises, qu'on ne rapporte pas, les croyant faussement attribuées à un homme qui a donné des marques d'une grande capacité.

Ces folies me font souvenir, qu'il y a quelques années qu'il me tomba

*sur la Pierre Philosop.* Ch. IX. 223  
entre les mains un manuscrit Alle-  
mand Anonime, qui parloit de pa-  
reilles extravagances, & assuroit  
avoir vû dans l'œuvre des choses si  
épouvantables, qu'il n'avoit pas eu  
la force, ni la hardiesse d'en conti-  
nuer les operations qu'il avoit aban-  
données à un ami plus intrepide que  
lui, qui en vint heureusement à bout.

La lecture de ces sortes de con-  
tes, nous fait soupçonner ces Ecri-  
vains ou d'imposture, ou de quelque  
artifice furnaturel.

Je rapporterai encore un fait sur-  
prenant qui ne prouve pas peu la ve-  
rité de certaines medecines, qui ne  
trouvent gueres de maux à leur é-  
preuve, & je crois que tout le mon-  
de en a connoissance; puisque c'est  
de nos jours, que cette histoire est  
arrivée, & à l'occasion d'un Prince  
fort connu en France, & qui vit en-  
core aujourd'hui.

Il y a quelques années que Monsieur  
le Prince de Vaudemont, comman-  
dant en Flandres, après avoir effuyé

K iiiij

224 Exam. des Princ. des Alchymistes  
plusieurs fatigues, par les veilles &  
l'injure des temps, se trouva perclus  
de toutes les parties du corps, & com-  
me un vrai paralitique. Il se fit trans-  
porter à Bruxelles, où tous les plus  
habiles Médecins du lieu le visite-  
rent, & lui firent user des remedes  
les plus convenables à la nature de  
son mal, qui tous furent sans effet.  
Les Etrangers mirent aussi tout en  
usage & chacun y voulut apporter du  
sien : mais toujours inutilement. En-  
fin le Prince ne croyant point de reme-  
de à ses maux, s'y abandonna ; mais  
il fut bien étonné de voir un hom-  
me qu'il ne connoissoit point & qui  
venoit lui promettre sa guerison. Ce  
Prince surpris de la hardiesse de cet  
inconnu, n'y crut pas beaucoup, au  
contraire lui reprocha sa temerité,  
en lui disant, qu'il étoit surpris qu'il  
parlât de guerir une maladie, sans  
s'informer sur sa nature, sur sa cau-  
se & tout ce qui en dépend : à quoi  
ce nouveau Médecin lui repliqua,  
qu'une goute de liqueur qu'il lui mon-

*Sur la Pierre Philosop. Ch. IX. 225*  
tra , prise interieurement & quelques autres pour se froter , lui scauroient bien rendre bon compte de cette maladie , dont il l'affuroit d'être guéri dans vingt-quatre heures , sans agitation , ni grandes évacuations ; mais seulement par une petite sueur. Cette constance du Médecin , qui joignit à cela l'exemple , en prenant de sa liqueur devant ce Prince , le détermina ; & quelques heures après l'usage de cette liqueur , il se trouva mouillé d'une petite sueur , qui dans le temps marqué lui rendit la santé , & lui permit de marcher & de faire toutes ses fonctions , comme auparavant sa maladie ; & l'on ne peut pas dire que cette guérison ait été , comme celle de Paracelse , que l'on dit n'avoir subsisté qu'une année , après quoi les maladies se réveillent de leur enchantement : & ayant pris dans leur assoupiſſement de nouvelles forces , tuoient le pauvre malade qui les portoit : car Monsieur le Prince de Vaudemont a eu une santé

K v

226 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
parfaite , pendant quelque temps ,  
malgré la goute dont il étoit incom-  
modé avant sa maladie : & il y a lieu  
de croire que si ce Seigneur avoit  
ménagé sa santé , il l'auroit conser-  
vée long temps dans cet état.

Cet homme se dît Anglois ; & a-  
près avoir procuré à ce Prince sa  
guérison , pour laquelle il dît être  
sorti d'Angleterre , il demanda un  
passeport & se retira.

Cette histoire est véritable : tout  
le monde en a parlé dans Bruxelles  
comme d'un miracle , & elle m'a été  
certifiée par des personnes qui en  
sçavoient la vérité & tout le détail.

Tous les faits qu'on rapporte à  
l'occasion de la Pierre , sont à la vé-  
rité de quelque considération ; mais  
on ne peut tout au plus les regarder  
que comme un signe de la transmu-  
tation métallique , dans un sens qui  
n'est point expliqué dans la doctrine  
hermetique ; car les personnes , s'il y  
en a , qui ont fait ces belles épreu-  
ves , ne nous ont pas dit que ce fût

*sur la Pierre Philosop.* Ch. XI. 227  
un secret puisé dans la source de  
l'Alchymie ; & quand ils l'auroient  
dit , ils ne peuvent le prouver qu'en  
instruisant ; ce qu'ils ne font pas : &  
je ne sc̄ai si l'on ne doit point croire  
que c'est quelque chose de plus myste-  
rieux , que ce que l'on s'Imagine. De  
plus , quand il seroit vrai que leurs  
remedes pour les animaux , vege-  
taux & métaux , seroient tirez de la  
science hermetique , quelle conse-  
quence tirer ? Que vous la pouvez  
faire aussi bien qu'eux , & vous ne  
sc̄avez pas ce que c'est que la science  
d'Hermez : car où sont ses princi-  
pes ? *Le haut est comme le bas.* Quel-  
le idée précise de la nature nous  
donne cette proposition ? Tous les  
Philosophes qui n'ont jamais lû Her-  
mez ne le sc̄avent-ils pas bien ? &  
pour cela ils ne font pas la Pierre  
Philosophale.

Tout ce qu'il dit dans sa Table  
d'Emeraude sera aussi bien inter-  
preté par un Cartesien que par un  
Peripateticien.

K vj

Ces principes fondamentaux ne sont donc point propres à l'intelligence de cette science.

Ils répondent à cela que vous ne les entendez pas, & qu'il y a une clef qui n'est mise qu'entre les mains des enfans de la science, & qu'il n'en est pas de cette doctrine, comme des autres sciences, qui, parce que leurs principes sont faux, ou mal entendus, cherchent à les prouver par ce qu'ils peuvent trouver de plus sensible; au lieu que celle-ci ne veut point donner de preuves, que l'experience; & que quant à la doctrine, elle est comme le soleil, qui, pour luire aux yeux de tout le monde, au milieu du jour, n'a pas besoin de preuves pour nous assurer de son existence, qui toutes ne pourroient qu'affoiblir la vérité, ou l'obscurcir, parce qu'elle se soutient & manifeste d'elle-même.

Voilà toutes les raisons que vous trouvez dans les Alchymistes; & si vous leur dites que ceux qui ont écrit depuis Hermez, ont voulu l'inter-

*Sur la Pierre Philosop. Ch. IX. 229*  
préter , & nous en donner une expli-  
cation conforme à la nature , qui ce-  
pendant ne nous montre rien de ce  
qu'ils promettent ; c'est , encore une  
fois , que vous ne les entendez pas ,  
& que chacun a sa maniere de s'ex-  
primer , qui n'est connue que des  
Sçavans.

Où donc aller se faire instruire ?  
Pourquoi donc ces hommes myste-  
rieux ont-ils écrit ? Nous avons donc  
raison de dire qu'il est impossible ,  
d'apprendre par la lecture des Alchy-  
mistes , à faire ce qu'ils appellent le  
*Magistere des Sages* , supposé qu'il soit  
possible , en rappelant les raisons que  
nous avous rapportées , & dont nous  
allons faire une succinte repetition  
pour une plus grande facilité à se  
ressouvenir de tout ce que nous avons  
pu dire.



50

## RECAPITULATION

*De tout ce qui a esté dit dans les  
Chapitres precedens.*

**P**our être persuadé , si ce que nous venons de dire contre les Principes des Alchymistes, a quelque fondement , surquoil l'on puisse s'assurer du vrai ou du faux de cette science , il faut se souvenir que l'idée des Philosophes touchant la Pierre Philosophale , est de trouver un sujet propre à recevoir en soi , par le secours de l'art , une vertu capable de digérer le mercure des métaux imparfaits , & de lui donner une fixité & teinture , selon le degré où aura été portée cette vertu.

La raison qui les a porté à faire cette recherche , est prise des bas métaux , qu'ils ont crus imparfaits , s'imaginant que la nature vouloit en faire de l'or , qu'ils disent être la seule chose parfaite dans l'espece métallique : Mais nous disons que l'or n'est

point plus parfait que les autres métaux , si l'on entend par perfection , une chose qui peut se multiplier , ou qui est de l'intention premiere de la nature ; ou enfin ce qui peut être utile dans l'état de pure nature ; car l'or ne se multiplie pas plutôt , que le reste des métaux , n'ayant point de semence , soit , comme disent les Philosophes , en puissance , soit en acte , ni ne pouvant en avoir , comme nous avons fait voir au Chapitre quatrième.

On ne dira pas non plus que l'or & l'argent soient plutôt de l'intention de la nature , que les métaux imparfaits , puisque les uns & les autres n'en sont que des accidens , comme il paraît par le Chapitre premier de la Genese sur la création du monde , aussi-bien que par le Pimandre , où il n'est aucunement parlé des métaux ou minéraux , mais seulement des végétaux & animaux ; ce qui doit nous faire croire que ces productions minérales ne sont que depuis la créa-

232 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
tion, & sont les effets du mouvement,  
qui s'entretient dans la nature, & qui  
par l'action & le mélange des princi-  
pes, fait sortir, tantôt une chose,  
tantôt une autre, suivant la pureté  
de ces principes, & la netteté du lieu  
où se passe cette action; c'est dès là que  
nous voyons des minéraux si diffé-  
rens les uns des autres.

Les métaux ne sont point absolu-  
ment nécessaires dans l'état de pure  
nature; & si Adam avoit conservé  
son innocence, je suis convaincu que  
l'or & l'argent, & tous les autres mé-  
taux n'auroient pas été d'une grande  
consideration par leur utilité; car  
l'agriculture qui demande le secours  
des métaux imparfaits, n'auroit point  
été nécessaire, pour faire fructifier la  
terre, qui d'elle même auroit donné  
tout en abondance, & dans une bon-  
té parfaite, ce qui doit nous faire  
comprendre l'inutilité des métaux,  
& surtout de l'or & l'argent, dans  
l'état de l'homme après sa chute,  
puisque nous ne pouvons faire de ces

*sur la Pierre Philosop.* 233  
deux métaux les choses nécessaires à  
la vie naturelle , comme on le fait  
avec le fer.

Nous avons encore fait voir que  
la generation se fait tout differem-  
ment de ce que s'étoient imaginé les  
anciens Philosophes , qui reconnois-  
soient en toutes choses , mâle & fe-  
melle , & la putrefaction ; pour faire  
agir ces deux causes.

Nous avons dit que la generation  
n'est autre chose , que la nourriture  
ou allongement des parties de l'indi-  
vidu tout organisé dans la semence ,  
même avant l'action de l'esprit se-  
minal , comme le mycroscope , & les  
expériences de la graine coupée, le dé-  
couvrent ; ce qui ne peut s'accommo-  
der avec la putrefaction , qui détrui-  
roit ce bel arrangement de parties.

Nous avons expliqué ce que c'est  
que le mâle dans le regne vegetal ,  
où nous avons dit que c'est l'esprit  
universel , qui cherche à s'incorpo-  
rer , & à se specifier ; c'est en quoi pa-  
roît l'erreur des Anciens , qui pour ne

234 Exam. des Princ. des Alchymistes  
pas comprendre cette vérité, avoient  
recours à l'imagination des deux sexes  
renfermez dans la semence des ve-  
getaux , qu'ils appelloient Herma-  
phrodites.

Nous ajouterons ici que la connois-  
fance de la génération ne nous fait  
pas seulement revoquer en doute ce  
que l'on a dit des animaux herma-  
phrodites ; mais même nous som-  
mes assuré qu'il n'y en a jamais eu ,  
ni n'en peut y avoir , & que ce n'a été  
qu'une ressemblance des parties exte-  
rieures de la génération , qui a donné  
occasion à cette erreur , qui a été assez  
loin , pour dire temérairement , que  
les hermaphrodites avoient opéré la  
génération dans les deux sexes : Ce  
sont des impostures , & ceux qui les  
croient , sont très-ignorans de la ve-  
rité & unité de nature ! Je pourrois  
bien faire voir la fausseté de cette fic-  
tion , non pas seulement par prin-  
cipes de Philosophie , mais encore par  
ceux d'Anatomie , que je laisse aux  
Médecins Anatomistes à examiner ,  
pour rendre justice à la vérité.

L'erreur de R. Lulle & de Guillaume le Parisien touchant le sang menstruel , qu'ils prétendent servir de nourriture au fœtus , est assez sensible par la connoissance qu'on peut avoir de l'utilité d'un excrement tres-souvent malin , pour s'arrêter à la refuter , en mettant au jour par un examen exact , ce que c'est que le sang menstruel , & ce que c'est que la nourriture du fœtus , dont on peut avoir une idée juste , par les principes que nous avons établis.

Quand il seroit vrai que l'or & les autres métaux auroient de la semence , il ne faudroit pas pour cela croire qu'ils pussent engendrer , parceque la nature n'a qu'une voye pour ses productions ; & si l'on admet la transmutation métallique , on lui en donne deux : L'une , qui est leur formation dans les entrailles de la terre par l'action des élemens: Et l'autre , qui seroit la generation par la *poudre tinguente* , qui est une vraye generation , même selon la plupart de leurs Au-

236 Exam. des Princ. des Alchymistes  
teurs , qui disent : *Si tu veux engendrer  
un métal , il faut prendre une matiere  
métallique : Mais quand ils n'en con-  
viendroient pas , la chose n'en seroit  
pas moins véritable , comme nous l'a-  
vons fait voir dans le Chapitre troi-  
sième.*

Ils répondent que , *l'art joint à la  
nature , sçait faire dans le vegetal cette  
seconde generation , dont ils nous ap-  
portent un exemple dans la greffe  
que l'on met sur un arbre de différen-  
te espece , d'où ils veulent conclure  
que c'est une nouvelle generation ;  
conclusion qui est très fausse , puisque  
ce n'est qu'une augmentation de nour-  
riture portée dans cette greffe , qui  
fait qu'elle donne plutôt du fruit ,  
qu'elle n'auroit fait , en la laissant  
sur l'arbre d'où on l'a prise.*

Si c'étoit une nouvelle generation ;  
il faudroit que toutes les branches  
qu'on laisse sur le tronc , produisissent  
un fruit de la même espece , que celle  
dont est la greffe qu'on emploie , ce  
que nous ne voyons pas ; car les bran-

L'exemple des poulets qu'on fait éclore à la chaleur des fours & Athanors, ne prouve point non plus de nouvelle génération, car, pour parler avec ces Philosophes, il faut un soufre actif, ou esprit seminal, que la chaleur ne donne point ; elle ne fait que l'exciter, lorsqu'elle y est ; & leur comparaison ne vaut rien, puisque dans la projection, ils donnent ce soufre, ou cet esprit seminal au mercure, sur lequel ils projettent ; aulieu que dans l'œuf, ils ne font qu'échauffer, & mettre en action celui que le coq y a fait entrer, sans quoi la poule, & les Athanors les mieux graduez, seroient inutiles.

La fougere, dont ils font du verre, ne montre point qu'ils fassent des générations ; au contraire, ils en font une destruction ; car les cendres qu'on prend, pour faire le verre, ne sont plus propres à multiplier la fougere.

Cette même fougere ne nous fait

238 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
gueres voir, comme ils le disent, que  
l'art fait plus que la nature; puisque  
nous voyons du crystal & des pierres  
precieuses, qui sont des ouvrages de  
la nature, sans doute plus parfaits,  
que ne sont ceux de l'art dans la fa-  
çon du verre.

La prétendue substitution du grain,  
aussi bien que la generation artifi-  
cielle des abeilles, sont des exemples  
grossiers, qui ne peuvent en imposer  
qu'aux ignorans: & quand on scait  
bien les principes de Physique, qui  
nous apprend qu'il n'y a qu'une voye  
en tous les regnes pour la generation;  
on voit bien-tôt la fausseté de ces  
exemples.

Enfin, la coagulation du lait, à  
quoi ils comparent l'effet de leur  
*Poudre Physique* sur le mercure, ne  
prouve rien, sinon que la Pierre Philo-  
sophale pourroit se faire de plusieurs  
choses de differente nature, puisque  
differens fermens caillent le lait.  
comme la presure, les choses acides,  
comme le vinaigre, le vitriol, & au-

tres choses de même qualité , ce qui est contre le sentiment des Alchymistes , qui veulent qu'elle ne soit que d'une seule & même nature.

Or on ne dira pas que le lait soit de même nature que le vin aigre , qui sort du vegetal , ou du vitriol , qui est pris dans les mineraux.

De plus , la conversion du mercure en or , est une génération , ce qu'on ne peut pas dire du lait caillé ; ou au moins , est une coction & digestion , ce qui ne se trouve pas non plus dans la coagulation du lait ; ainsi cette comparaison n'est point propre à donner une idée juste de ce que veulent nous faire entendre ces Philosophes.

Ces Philosophes pressez par ce que nous venons de dire , ne peuvent se sauver que par la quinte-essence , en disant que c'est elle qu'ils cherchent , avec qui ils peuvent faire tous les miracles qu'ils nous rapportent ; puisque ce n'est qu'un pur feu , qui purifie tout , ce qui fait la perfection des

240 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
chose ; ainsi avec elle ils ne purifieront ou digereront pas seulement le mercure , mais encore ils feront en très-peu de temps tout ce que la nature & l'art ne font que lentement & avec peine.

C'est avec elle qu'ils gueriront les maladies desesperées , qu'ils rajeuniront les vieillards , feront porter à la terre du fruit long-temps avant le terme , & le cours naturel. Cette imagination qui roule toujours sur les inconveniens dont nous avons parlé , n'a aucun fondement de possibilité ; & quand ils auroient en main cette admirable quinte-essence , je ne scاي si Dieu leur accorderoit la grace de scavoir les poids , que la nature seule connoît , comme eux-mêmes le disent.

Pour prouver la possibilité d'une chose , il faut qu'elle ait existé ; & c'est la certitude de l'existence d'une chose qui sert de regle dans nos recherches. Ainsi puisque les Alchymistes veulent nous faire entendre qu'on peut mener la substance métallique à

un

un degré de perfection que nous ne connaissons pas : Il faut , pour nous convaincre , qu'ils nous fassent voir que cela est arrivé dans la nature , & que si cela n'arrive pas aujourd'hui , c'est par des accidens qui arrêtent le mouvement de la matière , & empêchent qu'elle n'acquiere une plus grande digestion , comme nous le voyons dans les orangers , qui portent du fruit dans le Portugal , & qui n'en donnent point en Flandres , à cause du froid , qui est l'accident qui empêche la continuation des mouvements de la nature : Mais par les orangers que nous avons vus dans le Portugal , nous sommes persuadéz qu'il est possible de faire porter du fruit à ces arbres dans un Pays moins chaud , en leur donnant une chaleur équivalente à celle de la nature , comme est celle du Portugal.

Que les Alchymistes nous montrent de l'élixir , qui soit de la production de la nature , nous dirons avec eux que leur art n'est point faux :

L

242 Exam. des Princ. des Alchymistes  
car qu'ils sçachent que l'art ne sçau-  
roit faire plus que la nature ; & même  
bien loin de le faire , tout ce qu'il  
fait seul n'est qu'imparfait , & ce qu'il  
fait avec elle , il lui en doit tout  
l'honneur.

Mais quand l'Alchymie seroit un  
art véritable , & une science réelle ,  
pourrions-nous croire que ceux qui  
en ont écrit , & de qui nous lisons les  
ouvrages , ayent possédé cette scien-  
ce , puisque c'est la *science de la natu-  
re* , que ces Auteurs ne connoissent  
point , comme nous avons dit ail-  
leurs.

Au reste , leurs contradictions sur  
des choses essentielles peuvent-elles  
donner de la confiance aux person-  
nes qui les remarquent ?

L'un veut que le soleil soit chaud ,  
l'autre dit qu'il ne l'est pas : Celui-ci  
prétend que la pureté de l'or vient de  
la séparation de son soufre coagu-  
lant ; celui-là veut au contraire qu'il  
y reste , & qu'il en soit inseparable.

Ils disent tous que la génération se

fait dans le genre & l'espece; & après cela quelques-uns d'entr'eux , & même des plus celebres , pour resoudre une difficulté qui combat la science , nous disent que le froment degenera en yvroye, qui cependant est tout une autre espece. Ils veulent qu'une matiere qui se pourrit , acquiere des perfections , toutes les fois qu'elle passe par un degré de putrefaction ; & neanmoins cet insecte qui ( pour parler avec eux ) s'engendre de la putrefaction d'un animal , venant à se pourrir lui-même , n'engendre pas une espece plus parfaite que la sienne , supposé même qu'il s'engendre quelque chose de lui.

Ces contradictions & ces erreurs dans les plus fameux Auteurs de cette science , font croire qu'elle est absolument fausse.

Quoi ! Albert le Grand , estimé comme le plus sçavant de tous les hommes dans la connoissance de la generation métallique ! Cet Albert à qui nous renvoyoient les Philosophes,

Lij

244 Exam. des Princ. des Alchymistes pour apprendre de lui , comment les métaux se forment dans les entrailles de la terre , n'en scait rien lui-même , comme le Cosmopolite le fait voir , en le reprenant d'avoir dit , que l'or qui se trouva entre les dents d'un cadavre qui fut trouvé dans un tombeau , où il avoit été mis long-temps auparavant , s'étoit formé par une force minérale , qu'il reconnoissoit être dans l'homme , ce que le Cosmopolite explique tout autrement , & avec plus de vrai-semblance ; car ils disent tous , que l'argent vif ne se coagule que par la vapeur de son soufre ; c'est pourquoi il pa-roît que ce dernier Auteur a mieux rencontré , quand il a dit , que ces grains d'or étoient des grains de mercure , dont avoit usé le malade dans la maladie dont il mourut , qui s'étoient sublimé à la tête , & arrêté entre les dents ; où par la chaleur de la putrefaction de ce cadavre , le propre soufre du mercure l'avoit coagulé en or.

Quoique cette dernière explica-tion se trouve plus conforme au sen-

timent des Philosophes , neanmoins je ne voudrois pas l'affurer , comme naturelle ; & il y a plus d'apparence que cet or avoit été pris par le malade , & tenu dans sa bouche , pour empêcher l'action du mercure dans ces parties , comme c'est la coutume d'en faire mettre dans la bouche de ceux qui prennent le mercure.

Mais quelle erreur ! quelle ignorance dans le Philosophe qu'il faut consulter sur la nature pour la génération métallique , qui est l'intention des Philosophes , quand ils veulent faire l'œuvre.

Cette erreur du grand Albert n'est point indifferente ; elle est très essentielle , & regarde le fond de la science , & fait connoître que celui qui l'a avancée , & tous ceux qui y ont crû , ont été trompez : Ainsi tout ce qu'il dit dans son fameux Livre des Minieres , ne peut être qu'une imagination , ou bien un larcin fait à de plus habiles gens que lui , en supposant qu'ils eut dans ce Livre écrit la vérité ,

L iij

246 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
& que l'Alchymie fût véritable.

Albert est cependant un Philosophe reconnu de tous ceux qui sont venus après lui, qui tous l'ont estimé, comme il paroît dans les petits vers de Jean de Mehung, quand il parle des bons Livres qu'il faut avoir ; où il dit.

Et pour mieux sçavoir les manieres,  
Voir te faut celui des minieres,  
Que fit mon gentil fils Albert,  
Qui tant sçut, & tant fut expert,  
Qu'en son temps il me gouvernoit,  
Et de mes faits bien ordonnoit,  
Comme il appert en celui Livre.

Ce terme d'Expert n'en fait pas seulement un Philosophe speculatif, mais encore un véritable Praticien ; mais l'erreur que nous y remarquons après le Cosmopolite, nous en donne une idée moins avantageuse ; & nous fait croire que Saint Thomas Disciple de ce grand Philosophe, n'a pas été si sçavant dans l'Alchymie, comme le veulent quelques Philosophes ; ou s'il a sçû ce grand secret, il n'en

Sur quoi donc s'assurer ? Leurs Auteurs n'ont point donné de certitude de la doctrine dans leurs Ecrits, qui sont remplis de contradictions & d'absurditez.

Ils établissent pour principe une chose, qu'ils démentent deux lignes après par une conséquence mal tirée & mal appliquée : Et la raison que leurs Sectateurs donnent de ces contradictions, qu'ils appellent appartenantes, ne doit passer que pour un entêtement, comme quand ils nous disent, que cette science ne s'explique point, & qu'on en cache les principes ; c'est donc en vain qu'eux mêmes les lisent. Esperent-ils qu'un Ange leur en donnera l'intelligence ?

Si pour les refuter dans une fausse comparaison, vous en apportez une juste, & prise de ce qui paroît de plus vrai chez eux, n'y pouvant répondre, ils nous disent que nôtre proportion est vraye, parcequ'elle est dans le sens des Philosophes ; mais que la

L iij

248 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
consequence ne l'est pas ; demandez  
qu'ils fassent voir la difference ; point  
de raison : ils se contentent de nier  
& de faire les mysterieux , par un si-  
lence qui leur épargne le chagrin &  
la confusion que leur feroit un plus  
grand éclaircissement de leur igno-  
rance.

Il faut donc croire que la raison  
n'est d'aucune utilité pour l'intelli-  
gence de la doctrine Hermetique.

La Theologie qui renferme les  
veritables mysteres & les plus gran-  
des veritez , se sert bien du raiso-  
nement , & établit des principes dont  
on tire des consequences infaillibles.  
Toutes les sciences ont leurs princi-  
pes sur lesquels on raisonne , & l'on  
en voit sortir des conclusions incon-  
testables.

La science hermetique est la seule  
qui ait l'avantage de n'avoir aucun  
principes , d'être remplie de contra-  
dictions , d'être obscure , d'enseigner  
des absurditez , des faussetez , & ce-  
pendant , après la Theologie d'être

Ils n'ont donc que l'expérience pour en prouver la vérité : je conviens que c'est assez : mais scâvons-nous quelle doctrine enseigne cet art, puisque les livres que l'on dit en traiter, ne nous en apprennent rien, & que nous n'y lissons que des faussetez. Ne nous occupons donc point d'une lecture aussi pernicieuse & aussi fausse que celle des Alchymistes.

S'il étoit vrai qu'elle nous enseignât quelque chose, nous le sentirions bien ; & ces Philosophes ne seroient pas dans la nécessité de mettre dans leur parti, tous ceux dont ils ont crû que le nom en pourroit imposer.

Moïse Philosophe Hermetique ! C'est un Prophète pour lequel nous avons beaucoup de vénération ; & s'il nous faisoit connoître par ses écrits qu'il a possédé ce trésor, nous abandonnerions notre raisonnement pour y donner notre créance ; mais

250 *Exam. des Princ. des Alchymistes*  
sa vie , ni ses écrits , ne nous font  
rien entrevoir , qui puisse nous obli-  
ger à le croire Philosophe Herme-  
tique.

Salomon , qui eut le don de la sa-  
gesse , n'étoit-il pas assez heureux  
sans la possession de la Pierre Philo-  
sophale ? Aussi ne parle-t'il point de  
ce précieux tresor : & ce qu'ont ima-  
giné quelques Alchymistes sur le  
Chapitre de l'Ecclesiastique , qui par-  
le des égards que l'on doit avoir  
pour un Médecin , est une invention  
trop grossiere & trop éloignée du  
sens naturel , pour pouvoir servir de  
la moindre conjecture.

Democrite , Hippocrates , & tous  
ces anciens Scavans , ne nous ont  
point fait connoître ce que c'est que  
la Pierre Philosophale , & l'on peut  
croire qu'Aristote , dans son quatrième  
Livre des Metheores , a parlé  
aussi profondément de la nature des  
métaux , qu'à fait Albert le Grand  
dans son Livre des Minieres.

Les vertus qu'ils attribuënt à leur

élixir , sont des imaginations plus propres à prouver la fausseté de cette science , qu'à nous en donner la moindre idée de réalité.

En effet , faire presque tout ce que Dieu fait , est une vanité , qu'on pourroit appeler *le peché du premier homme* : mais nous nous contentons de la regarder comme ridicule.

Vivre mil ans sans incommodité , commander à la nature & s'en faire obéir , rendre les Anges , tant bons que mauvais , ses esclaves , donner la santé aux moribons , faire de l'or plus que n'en peut donner le Perou , & beaucoup meilleur , des perles , comme l'Orient en donne , & même beaucoup plus nettes , des pierres plus fines , plus grandes , plus claires & plus brillantes que celles que fournit la nature , voir dans l'œuvre une image de nos sacrez Mysteres de l'Incarnation , de la Resurrection & de la très- sainte Trinité ; n'est-ce pas être presque aussi puissant que Dieu même ?

Ces sortes de rêveries doivent nous faire regarder cette science comme une imagination sortie de la cervelle de quelqu'un, qui auroit, comme un autre Adam, souhaité trouver une science qui lui eût fait voir tous ces grands prodiges, & qui peut-être communiqua ses idées à quelqu'un; ou les ayant laissées par écrit, a donné occasion à un autre de les suivre, & de chercher à les appuyer de quelque chose de sensible, & a fait ainsi passer pour une chose sérieuse, ce qui n'étoit qu'une imagination ambitieuse du premier Auteur.

Quoiqu'il en soit ne trouvant rien de vrai dans ce qu'il a écrit sur ce sujet, nous pouvons dire que c'est perdre son temps, que de s'attacher à la lecture de tels livres, qui flattent & attirent par le fruit qu'ils promettent, si l'on sait le cueillir, & qui, pour mieux nous surprendre, disent quelque chose de vrai & de sensible, dont l'exemple est dangereux pour des esprits faibles, qui re-

gardent la vérité comme la rectification de toutes les faussetez qui peuvent se rencontrer dans le même ouvrage. Il suffit qu'ils aient reconnu une vérité, pour croire qu'il ne puisse se trouver de mensonge dans les choses les plus fausses.

Je ne parle pas de ceux qui sont assez fols, pour mettre la main à l'œuvre ; car la perte de leur bien & de leur temps persuade assez de la fausseté des livres hermetiques. Il y en a cependant toujours quelques-uns assez idolâtres de cette fausse divinité, pour ne point imputer le mauvais succès de leurs travaux, qu'ils ne rejettent que sur quelques difficultez qu'ils n'entendoient pas encore assez bien, ou sur quelque accident malheureux, comme le vaisseau cassé, la matière refroidie, ou par l'extinction du feu, dans ceux qui s'en servent, ou faute d'avoir entretenu le lieu où est le vaisseau, dans une température toujours égale. Enfin ils trouvent toujours de quoi justifier la science, & s'abuser à leurs propres dépens.

Chacun se plaît dans son erreur. C'est un agreable songe , dont on seroit fâché d'être réveillé. On espere. On est sur le point d'être riche. Ainsi vous ne pouvez desabuser ces esprits , sans leur faire beaucoup de mal. C'est cet esprit aliené , que le Médecin rétablit , en lui rendant la raison qu'il avoit perduë , & qui se plaint d'une guerison qui lui remet devant les yeux tous les chagrins de cette vie.

Cet homme qui lit les Philosophes & qui travaille sur leurs écrits , venant à reconnoître son erreur , maudit la vérité , qui lui a dessillé les yeux , & lui a fait revoir sa première misère ; c'est pourquoi personne de ceux qui sont attachés à cette prétendue Science , ne veut entendre parler de ce qui peut la combattre & la détruire. Ce n'est pas aussi pour ces opiniâtres que nous écrivons ; mais pour ceux qui n'en sont point entêtés , & dont le bon jugement est la règle de leurs applications.

F I N.



# TABLE DES CHAPITRES

- CHAP. I. **D**e la Pierre Philosophale ,  
page 1.
- CHAP. II. Où l'on examine si la nature an-  
roit pu porter plus loin ses mouvemens. p. 5.
- CHAP. III. De la Perfection de chaque Mé-  
tal dans son espece : Et de l'Erreur des  
Philosophes touchant le Mercure des Mé-  
taux , page 22.
- CHAP. IV. De la Multiplication ou Gen-  
eration dans tous les Regnes : Et de l'absur-  
dité & impossibilité de la Multiplication  
dans les Métaux : Et de l'ignorance des  
Philosophes Hermetiques touchant la ge-  
neration du Vegetal & Animal , page 47.
- CHAP. V. Si les métaux ont une semence ,  
page 102.
- CHAP. VI. Des raisons qui ont donné occa-  
sion aux hommes d'imaginer l'Alchymie :  
Et des absurditez de la prétendue imita-



## TABLE DES CHAPITRES.

*tion de nature dans l'Oeuvre Philosophique,* page 132.

**CHAP. VII.** *Des contrarietez des Alchymistes, & des absurditez de leurs Principes,* page 144.

**CHAP. VIII.** *Des Proprietez que les Philosophes attribuent à leur Elixir,* page 177.

**CHAP. IX.** *Des Auteurs Hermetiques,* page 198.

RECAPITULATION de tout ce qui a été dit dans les Chapitres precedens, page 230.

Fin de la Table.



---

De l'Imprimerie de J. FRANÇ. KNAPEN,  
Pont S. Michel, à la Justice Royale.

